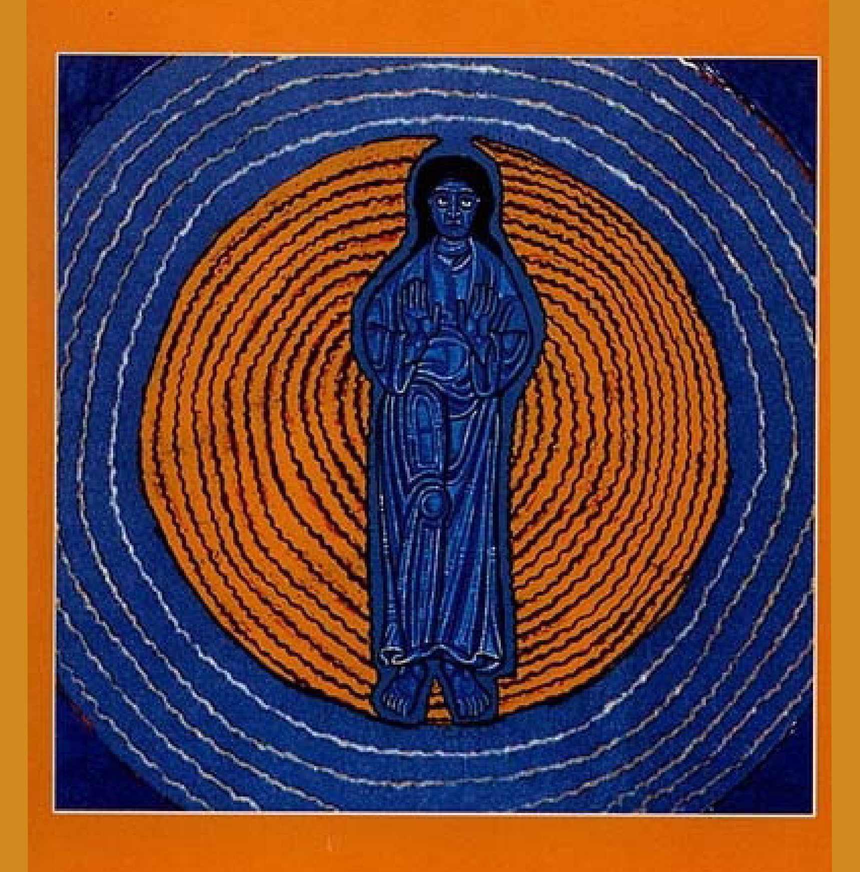
LE LIVRE DES ŒUVRES DIVINES

Hildegarde de Bingen



Spiritualités vivantes

Albin Michel

HILDEGARDE DE BINGEN

LE LIVRE DES ŒUVRES DIVINES

(Visions)

Présenté et traduit par Bernard Gorceix

Albin Michel

Prologue

Cinq années avaient passé. Cinq années durant, je m'étais débattue avec d'authentiques et merveilleuses visions. En ces visions, inculte que j'étais, j'avais reconnu, dans une saisie authentique de la lumière pérenne, la diversité des conditions humaines. C'est au début de la première année de mes nouvelles visions que l'événement eut lieu. J'étais en ma soixante-cinquième année. J'eus alors une vision dont le mystère était si profond, qui tellement me bouleversa, que mon corps tout entier se mit à trembler. Faible que j'étais, je tombai malade. Sept ans durant cependant, je travaillai sur cette vision, et je réussis à peine à achever ma rédaction. Cela se passait en l'an 1163 de l'incarnation du Seigneur, sous le règne de l'empereur Frédéric : le siège romain continuait à subir l'oppresseur. Alors, une voix du ciel retentit, et s'adressa à moi en ces termes :

« Pauvre âme, fille de tant de misères ! Tu es comme calcinée déjà par tant de souffrances physiques si cruelles ! Te voilà pourtant encore une fois transpercée par le flot de l'abysse des mystères de Dieu. Pour le service des hommes, ne relâche pas la

plume ! Transcris ce qu'ont vu tes yeux et ce qu'ont perçu tes oreilles intérieures ! Que les hommes accèdent à la connaissance de leur créateur, qu'enfin ils consentent à l'adorer dans la dignité, et à le vénérer ! Rédige donc cet écrit : non point comme le désirerait ton cœur, mais comme le veut mon témoignage, le témoignage de celui dont la vie n'a ni commencement ni terme ! Ce n'est pas toi l'inventeur de cette vision, aucun autre homme non plus ne l'a imaginée. C'est moi qui ai décidé de tout, avant le début du monde. Je connaissais l'homme d'avance, avant même que je ne le créasse. De même, je prévoyais tout ce qui lui faisait défaut. »

Pauvre, infirme, secouée par une légion de maux, la main tremblante, je commençai mon travail. J'étais aidée dans la rédaction par la confiance et par le témoignage de celui que j'avais en secret cherché lors de mes précédentes visions, et que j'avais fini par trouver, Volmar, et par la confiance de cette jeune Richardis, dont j'ai déjà cité le nom lors de ces mêmes visions. Chaque fois que je me mettais à mon pupitre, j'élevais toujours le regard vers la lumière de vérité et de vie, afin qu'elle m'instruisît de ce que je devais dire. Tout ce que j'ai écrit en effet lors de mes premières visions, tout le savoir que j'ai acquis par la suite, c'est aux mystères des cieux que je le dois. Je l'ai perçu en pleine conscience, dans un parfait éveil de mon corps. Ma vision, ce sont les yeux intérieurs de mon esprit, et les oreilles intérieures qui l'ont transmise. J'ai déjà bien insisté sur ce point lors de mes précédentes visions : je ne me trouvais absolument pas dans un état de léthargie. Il ne s'agissait pas non plus d'un transport de l'esprit. Je

ne transcrivais rien que je n'eusse emprunté, en témoignage d'authenticité, à l'univers des perceptions de l'homme. Exclusivement, j'exposais ce que m'offraient les secrets du ciel. C'est alors que je réentendis la voix, qui, du ciel, m'instruisait. Et elle disait : « Écris ce que je te dis ! »

LE LIVRE
DES ŒUVRES DIVINES

La première vision

1 Je contemplai alors dans le secret de Dieu, au cœur des espaces aériens du midi, une merveilleuse figure. Elle avait apparence humaine. La beauté, la clarté de son visage étaient telles que regarder le soleil eût été plus facile que regarder ce visage. Un large cercle d'or ceignait la tête. Dans ce cercle, un deuxième visage, celui d'un vieillard, dominait le premier visage ; son menton, sa barbe frôlaient le sommet du crâne. De chaque côté du cou de la première figure se détachait une aile. Ces ailes s'élevaient au-dessus du cercle d'or, au-dessus duquel elles se rejoignaient. La partie extrême de la courbure de l'aile droite portait une tête d'aigle : ses yeux de feu rayonnaient comme en un miroir la splendeur angélique. La partie correspondante de l'aile gauche portait une tête d'homme, qui luisait comme étincellent les étoiles. Les deux visages étaient tournés en direction de l'est. De chaque épaule de la figure, une aile descendait, jusqu'aux genoux. Un vêtement, qui avait l'éclat du soleil, la revêtait. Dans les mains, elle portait un agneau qui luisait comme une journée débordante de lumière. Du pied elle terrassait un monstre

à l'aspect effroyable, vireux et noir, et un serpent. Le serpent serrait dans la mâchoire l'oreille droite du monstre. Son corps s'enroulait autour de la tête du monstre, et sa queue allait jusqu'à ses pieds, du côté gauche de la figure.

2 La figure parla en ces termes : « C'est moi l'énergie suprême, l'énergie ignée. C'est moi qui ai enflammé chaque étincelle de vie. Rien de mortel en moi ne fuse. De toute réalité je décide. Mes ailes supérieures enrobent le cercle terrestre, dans la sagesse je suis l'ordonnatrice universelle. Vie ignée de l'essentialité puisque Dieu est intelligence, comment pouvait-il ne pas œuvrer ? Par l'homme, il assure l'épanouissement de toutes ses œuvres. L'homme en effet, il le créa à son image et à sa ressemblance, en lui, il inscrivit, avec fermeté et mesure, la totalité des créatures. De toute éternité, la création de cette œuvre – la création de l'homme – était prévue en son conseil. Une fois ladite œuvre achevée, il remit donc entre les mains de l'homme l'intégralité de la création : afin que l'homme pût agir avec elle, de la même manière que Dieu avait façonné son œuvre, l'homme. Ainsi donc, je suis serviteur et soutien. Par moi en effet, toute vie s'enflamme. Sans origine, sans terme, je suis cette vie qui, identique, persiste, éternelle. Cette vie, c'est Dieu. Elle est perpétuel mouvement, perpétuelle opération, et son unité se montre en une triple énergie. L'éternité, c'est le Père. Le Verbe, c'est le Fils, le souffle qui relie les deux, c'est l'Esprit saint. Dieu l'a représenté dans l'homme : l'homme en effet a un corps, une âme et une intelligence. Mes flammes dominent la beauté des campagnes : la terre est la matière grâce à laquelle Dieu façonna l'homme.

Si je pénètre les eaux de ma lumière, c'est que l'âme pénètre le corps tout entier, comme l'eau, par son flux, pénètre la terre entière. Si je dis que je suis ardeur dans le soleil et dans la lune, c'est une allusion à l'intelligence : les étoiles ne sont-elles pas les innombrables paroles de l'intelligence ? Et si mon souffle, invisible vie, mainteneur universel, éveille l'univers à la vie, il s'agit d'un symbole : l'air et le vent en effet maintiennent tout ce qui pousse et tout ce qui mûrit, et rien ne s'écarte des données de sa nature. »

3 J'entendis alors la même voix. Du ciel, elle s'adressait à moi en ces termes : « Dieu, le créateur de l'univers, façonna l'homme à son image et à sa ressemblance. En lui, il figura toutes les créatures, supérieures et inférieures. Il l'aima d'un tel amour qu'il lui réserva la place dont avait été expulsé l'ange déchu. Il lui attribua toute la gloire, tout l'honneur que ledit ange avait perdus en même temps que son salut. Voilà ce que te montre le visage que tu contemples. La magnifique figure que tu aperçois au midi des espaces aériens et dans le secret de Dieu, et dont l'apparence est humaine, symbolise en effet cet amour du Père des cieux. Elle est l'amour : au sein de l'énergie de la déité pérenne, dans le mystère de ses dons, elle est une merveille d'une insigne beauté. Si elle a l'apparence humaine, c'est que le Fils de Dieu s'est revêtu de chair, pour arracher l'homme à la perdition dans le service de l'amour. Voilà pourquoi ce visage est d'une telle beauté, d'une telle clarté. Voilà pourquoi il te serait plus facile de contempler le soleil que de contempler ce visage. La profusion de l'amour en effet rayonne, étincelle d'une

brillance si sublime, si fulgurante qu'elle dépasse, d'une manière inconcevable pour nos sens, tout acte de compréhension humaine qui assure d'habitude dans l'âme la connaissance des sujets les plus divers. Nous le montrons ici par un symbole, qui permet de reconnaître dans la foi ce que les yeux extérieurs ne peuvent réellement contempler.

4 Le large cercle d'or qui entoure complètement la tête de l'apparition signifie que la foi catholique, épandue sur le globe entier, jaillit du plus brillant éclat de la première aurore. La foi seule en effet saisit dans le plus profond respect la profusion de cet amour qui dépasse toute compréhension : elle saisit que Dieu délivra l'homme par l'incarnation de son fils, qu'il affermit l'homme par l'infusion de l'Esprit saint. Ainsi le Dieu unique est reconnu dans sa trinité, lui, le Dieu sans commencement dans le temps, lui, le Dieu qui, de toute éternité, était inclus dans sa déité. Dans le cercle qui domine la première tête, tu aperçois une seconde tête, celle d'un vieillard. En voici la signification : la bonté grandiose de la déité, sans origine ni terme, vient au secours des croyants. Le manteau et la barbe effleurent le crâne du premier visage : dans l'ensemble du plan de la prescience divine, le sommet de l'amour suprême voulut que le Fils de Dieu, en son humanité, ramenât l'homme perdu chez lui, au Royaume des cieux.

5 Une aile se détache des deux côtés du cou de la figure. Toutes deux s'élèvent au-dessus de l'anneau pour se réunir en haut : c'est qu'il est impossible de séparer l'amour de Dieu et celui du prochain, lorsqu'ils s'expriment dans l'unité de la foi par l'énergie divine d'amour, et lorsqu'ils enserrent la

foi dans un suprême désir. Quand, dépouillées en même temps qu'Adam du vêtement céleste, ces deux amours séjournent dans les ombres de la mort, la sainte déité dérobe aux hommes l'éclat incommensurable de leur gloire.

6 À la partie extrême de la courbure de l'aile droite, tu aperçois la tête d'un aigle aux yeux de feu. En eux se reflète comme en un miroir la cohorte des anges. Quand un homme se place au service de Dieu au plus profond d'une soumission glorieuse, quand il domine Satan, il s'élève et il jouit de la félicité de la protection divine. Lorsque son cœur s'exalte dans l'ignition qui le porte vers l'Esprit saint, lorsqu'il tourne vers Dieu son regard, les esprits bienheureux s'y révèlent dans une clarté lumineuse, pour offrir à Dieu le don de son cœur. L'aigle désigne les spirituels qui, par l'offrande de leur cœur, par leur méditation fréquente, contemplent à l'instar des anges de Dieu. Ainsi les esprits bienheureux qui, eux, contemplent sans cesse Dieu, prennent plaisir au spectacle des œuvres accomplies par les justes. Par leur être propre, ils lui font montre de ces œuvres. Ils persistent dans la louange de Dieu, jamais ils ne s'en rebutent, puisque, jamais, ils ne peuvent en épuiser la plénitude. Qui jamais en effet pourrait dénombrer les incommensurables œuvres merveilleuses que Dieu opère dans l'énergie de sa toute-puissance ? Personne ! L'éclat propre aux anges, c'est comme une multiplicité de reflets. Les anges contemplent dans cet éclat même. Personne n'opère comme Dieu, car personne ne détient sa puissance ; il n'a pas d'égal, pour une raison simple : il échappe au temps.

7 Dans son présent éternel, Dieu contenait, avant le commencement des temps, toutes ses opérations. Sans instant, sans déroulement temporel, de toute éternité, toutes les choses, visibles et invisibles, luisaient dans la pureté de sa sainte déité : de même, les arbres ou autres créatures se mirent dans les eaux qui les jouxtent, sans y jouir d'une présence corporelle ; les contours n'en sont pas moins visibles dans le miroir. Or, lorsque Dieu prononça l'acte créateur, toutes les choses se revêtirent sur-le-champ de leur forme, elles que la prescience divine contemplait avant les temps dans leur incorporéité. En effet : de même que tous les objets placés devant un miroir se reflètent en lui, de même, toutes les œuvres divines se révèlent au sein de la sainte déité dans leur intemporalité. Sans la prescience de ses œuvres, comment Dieu pourrait-il exister ? Si chaque œuvre atteint, une fois enveloppée de son corps, la perfection dans la fonction qui est la sienne, la raison est la suivante : la sainte déité connaissait d'avance l'assistance qu'elle apporterait, le soutien de son savoir et de sa connaissance. De même donc qu'un rayon lumineux révèle la forme d'une créature, la pure prescience de Dieu contemple les formes de la création, avant même que le corps ne les enveloppe : c'est que chaque chose, dans le plan de Dieu, avant son incorporation, resplendit au sein de sa prescience et dans la ressemblance. L'homme perçoit l'éclat du soleil avant de pouvoir contempler le soleil même ; l'éclat du soleil indique la présence du soleil : de même, les anges manifestent Dieu par leur célébration laudative ; comme le soleil ne peut exister sans sa lumière, la déité n'existe pas sans la louange des

anges. Ainsi, la prescience divine fut première, et son œuvre suivit. Aucune œuvre ne serait apparue, sans cette prescience : l'on ignore tout du corps d'un homme, tant qu'on n'a pas vu son visage ; la vue du visage permet la louange de la personne tout entière. L'homme recèle donc à la fois la prescience et l'œuvre divines.

8 Or, il existait alors une innombrable cohorte d'anges qui voulaient une existence propre. Au spectacle de la splendeur de leur gloire grandiose, de leur éclatante beauté, dans leur plénitude étincelante, ils oublièrent leur créateur. Ils n'avaient pas encore commencé la louange divine : ils croyaient en eux-mêmes l'éclat de leur honneur si grand qu'il en serait irrésistible. Ils tentèrent donc d'assombrir l'éclat de Dieu. Or, quand ils s'aperçurent que jamais ils n'épuiseraient les merveilles de ses mystères, horrifiés, ils se détournèrent de lui. Ceux-là même qui auraient dû le glorifier, trompés par leur imagination, affirmèrent qu'ils désiraient, dans leur splendeur même, se choisir un autre dieu. Aussi est-ce dans la ténèbre qu'ils sombrèrent, réduits à une impuissance telle qu'ils ne pouvaient agir sur une créature qu'avec la permission du créateur. Or Dieu avait doté le premier de tous les anges, Lucifer, à ce point de toute la plénitude de la beauté dont il avait fait don à la création que sa cohorte entière en resplendissait. Quand il choisit le travers de la contradiction, il devint plus affreux que tout ce qui est affreux : dans le pouvoir de sa colère, la sainte déité le précipita en effet en ce lieu même qui est dénué de toute lumière.

9 Le visage humain qui apparaît au sommet de la courbure de l'aile gauche luit comme étincellent les étoiles. En voici la signification : lorsque, parvenus au sommet de l'humilité victorieuse, nous nous consacrons à la défense de notre créateur, lorsque nous rabaissons toutes les attaques qui déferlent pour ainsi dire du flanc gauche, nous prenons visage d'homme. Nous nous détachons en effet de l'existence bestiale, pour vivre conformément à la dignité que nous enseigne la nature de l'homme : nous révélons ainsi nos bonnes intentions dans des œuvres justes, tout en rayonnant de l'éclat le plus clair.

10 Lorsque Dieu dit : "Que la lumière fût !", ce qui jaillit, c'est la lumière spirituelle. Cette lumière, ce sont les anges. Ce sont aussi bien les anges qui refusèrent de trahir la fidélité envers Dieu que ceux qui sombrèrent dans les affres d'une ténèbre vide de toute lumière : refusant de convenir que la vraie lumière, celle qui persistait de toute éternité dans une gloire antérieure à toute origine, était Dieu, ils étaient désireux de créer une œuvre semblable à Dieu, œuvre dont l'existence était une impossibilité. Dieu éveilla alors une autre vie, et il la revêtit d'un corps : cette vie, c'est l'homme. À l'homme, Dieu confia la place et l'honneur de l'ange déchu, il le chargea de parachever la gloire de Dieu, ce que refusait ledit ange. Nous désignons donc par ce visage d'homme tous ceux que leur conduite corporelle livre certes au monde, mais que leur orientation spirituelle élève au rang de serviteurs permanents de Dieu, ceux qui, malgré la somme de leurs obligations profanes, n'oublient pas au service de Dieu l'apanage de l'esprit. Si les visages sont tournés vers

l'est, c'est que les clercs comme les laïques, dans leur désir de servir Dieu et de réserver leur âme à la vie, doivent regarder vers l'aurore de la sainte vie et vers la source du salut.

11 Une aile qui descend jusqu'aux genoux se détache des deux épaules : le Fils de Dieu a attiré et maintenu au cœur de son énergie d'amour les justes comme les pécheurs. Ceux qui ont vécu selon le droit, il les porte sur l'épaule ; les autres, il les porte sur les genoux, car son appel les a détournés de la voie de l'injustice : de même, nous portons nos fardeaux tantôt sur l'épaule, tantôt sur les genoux. L'amour qui connaît en effet conduit l'homme, corps et âme, vers la plénitude du salut, malgré les fréquents écarts qui l'éloignent du vrai état de constance. L'instruction que reçoit l'homme en matière céleste et spirituelle est à ce point incommensurable : par les dons de l'Esprit saint, l'homme est pénétré d'en haut d'une profondeur de pureté et de sainteté. Mais ces dons lui enseignent aussi la gestion de ses intérêts terrestres et des besoins du corps, différemment bien entendu. Malgré le réconfort de tant de dons spirituels, il n'en a pas moins conscience de sa faiblesse, de sa caducité, de sa condition mortelle.

12 L'habit que porte notre figure a l'éclat du soleil. C'est une allusion au Fils de l'homme qui revêtit en son amour le corps de l'homme, mais sans la souillure du péché, comme notre beau soleil. Le soleil domine toutes les créatures, il resplendit en des lieux si sublimes qu'aucun homme ne peut l'atteindre : de même, sans la foi, nous ne comprenons jamais, en son être, l'incarnation du Fils de Dieu. Notre figure

porte en ses mains un agneau qui a l'éclat du jour. L'amour n'a-t-il pas manifesté par les œuvres du Fils de Dieu l'éblouissant déferlement de la miséricorde d'une foi authentique ? Il s'est pris les martyrs, les confesseurs et les pénitents dans les rangs des publicains et des pécheurs ; il a converti les sans-Dieu en justes ; de Saül, il a fait Paul, cela afin que tous, sur les ailes des vents, fussent exaltés au plus profond de l'harmonie des cieux. L'amour paracheva donc leur œuvre, progressivement certes, mais en toute netteté et avec précision, pour éviter tout point faible, et pour que régnât en ce lieu même une plénitude absolue. Ce n'est pas œuvre humaine : quand il arrive à l'homme, dans la faible limite de ses possibilités, de se mettre au travail, il ne réussit pas même à achever son œuvre, impatient qu'il est d'attirer l'attention des autres. Que l'homme médite ce point : l'oiseau qui sort de l'œuf et qui n'a pas encore d'ailes n'est pas pressé de voler. Il attend que ses ailes aient poussé : alors il s'aperçoit que cet acte lui convient.

13 Du pied, notre figure terrasse un monstre affreux, d'une couleur vireuse et noire, en même temps qu'un serpent. C'est que l'amour authentique terrasse sous la trace du Fils de Dieu tous les détours de l'injustice, la légion des vices de la discorde, l'injustice tellement effroyable de sa dénature, tellement vireuse de sa séduction, tellement noire de sa perdition. Il anéantit aussi cet ancien serpent qui épie le croyant. Sur la croix, le Fils de Dieu l'anéantit. Si le serpent tient entre les dents l'oreille droite du monstre, s'il enserre tout son corps en passant par-dessus la tête, s'il s'accroche de la queue au flanc gauche, jusqu'aux pieds, c'est une allusion à Satan : Satan donne par-

fois à son imposture le masque de la bienfaisance. Il s'accroche à la discorde, et toute la cohorte des vices s'enchaîne sans difficulté. En fin de compte, il dévoile ouvertement ses intentions : le travers d'une discorde portée à son comble. C'est que la ruse du serpent dépasse en astuce celle des autres monstres, et, grâce à elle, il opère tous les ravages possibles, choisissant toujours ce qu'il y a de plus mal. C'est ce que désignent les différentes teintes du serpent. Satan agit de même : quand il s'aperçut de sa beauté, il voulut égaler le créateur. Voilà ce qu'il souffle à l'oreille de l'homme, par la tête du serpent pour ainsi dire, n'en démordant pas jusqu'au jour du jugement dernier, comme l'indique la queue. L'amour, quant à lui, persiste dans les cercles éternels, dans le temps, comme la braise dans le feu. En son éternité en effet, Dieu prévit toutes les créatures, il les créa dans la plénitude de l'amour, afin que l'homme, en leur compagnie, ne manquât ni de réconfort ni d'aide, et à l'homme il les lia, comme la flamme est liée au feu. Le premier ange, Dieu le créa dans la gracieuse plénitude que nous avons évoquée ; lorsque l'ange se contempla, il se mit à haïr son Seigneur, et il voulut lui aussi être le maître. Mais Dieu le précipita dans le gouffre de l'abysse. Depuis lors, tous les agitateurs chuchotent leur mauvais conseil à l'oreille des hommes. Et l'homme acquiesce.

14 Quand Dieu créa l'homme, il le revêtit d'un habit céleste qui resplendit dans une grande gloire. Mais Satan vit la femme : il reconnut en elle la mère dont le sein déjà abritait un grand monde possible. Par la même infamie qui l'avait détaché de Dieu, il réussit à dominer Dieu dans l'œuvre qui était la sienne : il

s'associa cette œuvre de Dieu qu'est l'homme. Une fois la pomme mangée, la femme se sentit devenir autre : elle donna la pomme à l'homme, et tous deux perdirent leur vêtement céleste.

15 Or, quand Dieu dit aussitôt : "Adam, où es-tu ?", il signifia qu'il se souvenait toujours avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, et que son désir était de l'attirer de nouveau à lui. Quand il l'eut banni, dans une complaisante sollicitude, il revêtit sa nudité : à la place de son habit étincelant, il hérita d'une peau de mouton, et le paradis se mua en exil. Dieu a lié la femme à l'homme par le serment de fidélité, qui jamais ne doit être rompu. Ainsi la femme et l'homme forment une harmonie qui ressemble exactement à celle du corps et de l'âme, que Dieu unit. Quiconque brise ce serment de fidélité et persiste dans son erreur encourt l'exil de Babylone, en une terre de chaos et de sécheresse, en une éternelle jachère qui ne connaît pas la beauté des campagnes verdoyantes et pleines de vie, ni la bénédiction de Dieu. La verge divine frappera jusqu'au dernier rejeton de cette parenté par le sang, qu'engendra le sang échauffé de cet homme ; un péché de cette envergure concerne en effet aussi le dernier des hommes.

16 Or, si Adam est le géniteur de l'espèce humaine tout entière, le peuple des spirituels, quant à lui, s'épanouit par le Fils de Dieu qui s'est fait chair dans la virginité de sa nature. Ce peuple fructifiera conformément aux termes de la promesse que Dieu fit à Abraham par l'ange, et sa postérité sera aussi nombreuse que les étoiles au ciel. "'Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénom-

brer.' Et il lui dit : 'Telle sera ta postérité.' Abraham crut en Dieu, qui le lui compta comme justice" (Gen., 15, 5, 6). Comprenons ces propos ainsi : toi qui vénères et qui honores Dieu, contemple les mystères de Dieu, consens à examiner le poids des mérites de ceux qui, jour et nuit, resplendissent à la face de Dieu, dans la mesure où tu le peux, homme alourdi par le fardeau du corps ! Tant que l'homme en effet prend goût aux choses de la chair, il sera incapable d'embrasser pleinement l'héritage de l'esprit. Mais authentique est le signe, dans le dialogue qui concerne l'homme, quand il s'efforce d'honorer Dieu en son cœur dans une authentique ferveur. Ainsi la semence de ton cœur se trouve multipliée, elle est projetée en pleine lumière : c'est que tu as semé en une bonne terre, imbibée de la grâce de l'Esprit saint. Devant le Dieu suprême, ladite semence lèvera, elle resplendira avec une bienheureuse et fructueuse énergie, comme au ciel resplendit la cohorte des étoiles. Qui a donc une foi confiante dans la promesse divine, qui tient à Dieu au sommet de la foi véritable, qui méprise ce qui est terrestre en aspirant à ce qui est céleste, sera du nombre des justes et parmi les enfants de Dieu. Il a aimé la vérité et son cœur était exempt de fausseté.

17 Dieu connaissait en effet le cœur d'Abraham qui ignorait la duperie du serpent, et il savait que ses actes ne portaient à personne préjudice. Aussi est-ce dans sa descendance que Dieu choisit cette terre somnolente où ne régnait pas la moindre trace de la saveur qui avait permis à l'antique serpent de duper la première des femmes. Cette terre, que préfigure la verge d'Aaron, c'est la Vierge Marie. En sa grande

humilité, c'est elle la chambre nuptiale du roi, la chambre scellée. Une fois reçu du pouvoir le message qui lui annonçait le désir du roi de demeurer dans les replis de son sein, elle regarda la terre dont elle était faite, et elle se dit servante de Dieu. La femme trompée n'agit pas ainsi : c'est qu'elle désire justement posséder ce à quoi elle n'a aucun droit. Ainsi l'obéissance d'Abraham, durant l'épreuve que Dieu lui infligea quand il lui montra un bélier pris dans un buisson d'épines, préfigure celle de la Vierge bienheureuse. Elle crut elle aussi aux propos du messager de Dieu, et elle souhaita qu'il lui advînt ce qu'ils annonçaient. Ainsi le Fils de Dieu, annoncé par le bélier dans le buisson, se revêtit-il de chair. Quand Dieu promit à Abraham une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, il prévit en lui la race qui devait rallier la foule de la communauté céleste. Or, parce que Abraham crut à tout, dans une pleine confiance en Dieu, Dieu le nomme également père de tous les héritiers du royaume des cieux. Que tout homme qui craint et qui aime Dieu ouvre son cœur à nos paroles, qu'il s'y abandonne, et qu'il sache que ce n'est pas une bouche humaine qui les proclame pour le salut du corps et de l'âme, mais moi, moi qui suis. »

La deuxième vision

1 Au milieu de la poitrine de la figure que j'avais contemplée au sein des espaces aériens du midi, voici qu'apparut une roue d'une merveilleuse apparence. Elle contenait des signes qui la rapprochaient de cette vision en forme d'œuf, que j'avais eue voici vingt-huit années, et que j'avais décrite dans la troisième vision de mon livre *Scivias*. Sous la courbure de la coquille et dans la partie supérieure, apparaissait un cercle de feu clair qui dominait un cercle de feu noir. Le cercle de lumière était deux fois plus épais que celui de feu noir. Ces deux cercles étaient unis comme s'ils n'en formaient qu'un. Sous le cercle noir, apparaissait un cercle qui ressemblait à du pur éther, aussi épais que les deux premiers cercles réunis. Venait ensuite un cercle qui était comme de l'air chargé d'humidité, aussi épais que le cercle de feu lumineux. Sous ce cercle d'air humide apparaissait un cercle d'air blanc, dense, dont la dureté évoquait celle d'un tendon humain ; il avait l'épaisseur du cercle de feu noir. Ces deux cercles étaient également liés entre eux comme s'ils n'en formaient qu'un. Enfin, sous cet air blanc et ferme, se montrait une

seconde couche aérienne, ténue elle, qui semblait s'étaler sur tout le cercle, en paraissant soulever des nuages tantôt clairs, tantôt bas et sombres. Ces six cercles étaient liés entre eux sans espace intermédiaire. Le cercle supérieur inondait de sa lumière les autres sphères, cependant que le cercle de l'air aqueux imbibait tous les autres de son humidité.

De l'extrême est de la roue partait en direction du nord et jusqu'à l'extrême ouest une ligne qui séparait pour ainsi dire la zone septentrionale des autres zones. Au centre de la sphère d'air subtil, on distinguait une autre sphère, dont la circonférence était à égale distance de l'air dense, blanc et lumineux. Le diamètre de cette sphère correspondait à la profondeur de l'espace qui allait de la partie supérieure du premier cercle au sommet des nuages, ou encore de la circonférence de la sphère aux dits nuages.

La figure de l'homme occupait le centre de cette roue géante. Le crâne était en haut, et les pieds touchaient la sphère de l'air dense, blanc et lumineux. Les doigts des deux mains, droite et gauche, étaient tendus en forme de croix, en direction de la circonférence, les bras de même.

Dans la direction des quatre côtés apparaissaient quatre têtes : celles d'un léopard, d'un loup, d'un lion et d'un ours. Au-dessus du crâne de la figure et dans la sphère de pur éther, je vis un souffle s'échapper de la bouche du léopard ; ce souffle se retournait quelque peu vers l'arrière, puis s'étirait, pour revêtir l'aspect d'une tête de crabe ; le crabe avait deux pinces, comme deux pieds. Sur le côté gauche, le souffle prenait l'aspect d'une tête de cerf. Un autre souffle émanait de la gueule du crabe, et allait jusqu'au

milieu de l'espace compris entre les têtes de léopard et de lion ; celui qui émanait du cerf allait jusqu'au milieu de l'espace compris entre les têtes de léopard et d'ours. Tous ces souffles avaient la même longueur. Tous allaient en direction de la roue et de la figure humaine. Il en allait de même des souffles des autres animaux, le loup, le lion, puis l'ours, et, après le cerf et le crabe, le serpent et l'agneau. Tous ces animaux soufflaient eux aussi en direction de la figure humaine centrale...

Au-dessus du chef de ladite figure se faisaient face les sept planètes : trois dans le cercle du feu de lumière, l'une dans la sphère inférieure du feu noir, trois dans le cercle de pur éther. Toutes les planètes rayonnaient en direction des têtes d'animaux et de la figure de l'homme... Le cercle du feu lumineux englobait également seize étoiles principales, quatre entre les têtes du léopard et du lion, quatre entre celles du loup et du lion, quatre entre celles du loup et de l'ours, quatre entre celles de l'ours et du léopard. Huit d'entre elles occupaient une position intermédiaire, et elles s'assistaient l'une l'autre : elles étaient situées entre les têtes, et elles s'envoyaient l'une l'autre leurs rayons qui frappaient la couche d'air mince. Les autres huit, à côté des autres têtes d'animaux, frappaient de leurs rayons le cercle de feu noir. Le cercle de pur éther, et celui de l'air dense, blanc et lumineux étaient eux aussi pleins d'astres dont les rayons frappaient les nuages qui s'étendaient en face d'eux. Dans la partie droite de l'image décrite, deux langues, distinctes l'une de l'autre, formaient comme deux ruisseaux qui se déversaient sur la roue et sur la figure humaine. Il en

allait de même sur la gauche : c'était comme un bouillonnement de rus.
Ces signes enserraient comme un réseau la figure de l'homme. De la bouche de la figure qui abritait la roue en sa poitrine, je vis aussi émaner un rayonnement de lumière aussi clair que la plus claire des journées. Tous les signes circulaires, dans ces rayonnements, tous les signes également de toutes les autres figures que l'on discernait sur ladite roue, les différents signes également qui structuraient la figure humaine – l'image qui était au centre de la roue des mondes –, tous ces signes étaient mesurés d'après une échelle d'une droiture et d'une précision extrêmes. Nous le comprenons à la lumière de ce qui précède et de ce qui suit.

2 Je perçus à nouveau une voix qui descendait du ciel et qui s'adressait à moi en ces termes :
« Dieu, pour la gloire de son nom, a créé la composition élémentaire du monde. Il l'a renforcée avec l'aide des vents, il lui a donné la cohérence et la lumière avec l'aide des astres, et il l'a peuplée de toutes les autres créatures. L'homme, il l'a entouré, pour le renforcer, de tout ce qui existe dans ce monde, et il l'a transpercé du flux d'une grandiose énergie, afin que toute la création, en tout, l'assistât : toute la nature dut ainsi être à la disposition de l'homme, afin qu'avec elle œuvrât l'homme, lui qui ne peut, sans elle, ni vivre, ni survivre. C'est ce que te montre ladite vision : dans la poitrine de ladite apparition se montre une roue, merveilleuse à contempler avec tous ses signes, proche de cette image en forme d'œuf que voici vingt-huit années tu aperçus, comme nous l'avons dit dans les visions précédentes. C'est que la

forme du monde existe, impérissable, dans le savoir du vrai amour qu'est Dieu : éternellement elle tournoie, merveilleuse pour la nature humaine ; aucun âge ne la consume, aucune nouveauté ne l'agrandit ; comme Dieu, au commencement, la créa, jusqu'à la fin des temps elle perdurera. En sa prescience et en son opération, la déité forme un tout, à l'instar d'une roue. Elle est insécable. Elle n'a ni commencement ni terme ; personne ne peut l'embrasser : elle ignore en effet le temps. Comme un cercle enferme en soi tout ce qui en lui est caché, la déité sainte en elle enferme tout sans restriction : elle transcende tout ; personne n'a jamais pu encore, en sa puissance, la fragmenter ni la dominer ni l'achever.

3 Si, dans les visions précédentes, nous t'avons révélé ladite figure sous la forme d'un œuf, c'est que cette analogie te permettait de saisir au mieux la distinction des éléments du monde. En effet, la structure multiple de l'œuf ressemble à la multiplicité des divisions du monde, dans les deux cas, ce sont les éléments différents que l'on distingue. La roue, elle, évoque, exclusivement, la révolution, l'exact équilibre des éléments du monde. Aucune de ces deux images ne représente totalement la forme de ce monde : tout à l'entour, il est entier, rond, et il tournoie sur lui-même. Une sphère ronde, qui tournoie sur elle-même, n'en offre pas moins plus de ressemblance avec la forme du monde.

4 Le cercle du feu lumineux signifie que le feu, premier élément, se porte tout en haut, parce qu'il est léger. Il inclut tous les autres éléments, et il les illumine. Il pénètre toutes les créatures auxquelles il fait don de la joie de sa lumière : symbole de la puis-

sance de Dieu, qui est au-dessus de tous et qui à tous confère vie. Sous ce cercle de feu lumineux se trouve un autre cercle, de feu noir : il est patent que ce deuxième feu est soumis au premier. C'est un feu du jugement, presque un feu de géhenne, créé pour la punition des méchants. Il n'épargne rien de ce que frappe son juste arrêt : signe que toute personne qui s'oppose à Dieu tombe dans les hasards de la ténèbre et la légion des fléaux. En effet : quand le soleil en été monte dans le ciel, le feu, par l'incendie de la foudre, exerce la vengeance de Dieu. Quand le soleil en hiver descend, le feu, par la glace, les frimas et la grêle, inflige les sévices de la justice. Par le feu, par le froid, par d'autres plaies, tout péché encourt donc le châtiment qu'il mérite. Le cercle de feu lumineux est deux fois plus épais que le cercle de feu ténébreux : si c'était le contraire, le feu noir exercerait une action si puissante, si amère qu'il ombragerait et qu'il dissiperait le feu lumineux supérieur. Le châtiment des péchés de l'homme offre des dangers semblables : sans la grâce, sans la miséricorde divines, l'homme ne pourrait subsister. Si les deux cercles sont réunis en un cercle unique, c'est que tous deux brûlent, dans l'ardeur de leur ignition. Ainsi la puissance et le jugement de Dieu sont fondus en une justice unique : ils sont en effet inséparables l'un de l'autre.

5 Au-dessous de ce cercle de feu noir est un autre cercle de pur éther, aussi épais que les deux zones ignées dont nous venons de parler. Sous les strates ignées donc, la lumineuse et la noire, s'étend le pur éther : en sa rotondité, il embrasse le monde entier. Il s'en échappe comme des éclairs, des flammes, comme un

feu qui s'embrase : c'est une allusion à la pure pénitence des pécheurs, que la grâce de Dieu suscite en l'homme comme un feu lumineux, et la crainte de Dieu comme un feu noir. Si cette strate a l'épaisseur des deux zones ignées concentriques, c'est que son éclat provient de ces deux feux ensemble : des deux elle hérite la densité, et elle n'est pas plus douce dans l'éclair du feu lumineux qu'elle n'est ferme dans le reflet du feu noir. C'est qu'elle décide du juste jugement de Dieu ; le jour, la nuit, par eux-mêmes, ne prouvent rien ; ils prouvent uniquement ce qu'a décidé la volonté divine. Or, ladite zone éthérée retient ce qui est au-dessus d'elle, tout autant que ce qui est au-dessous d'elle : il ne faut pas que soit dépassée la mesure décidée. La décision du juge en effet ne s'abat pas par son intermédiaire sur l'une ou l'autre créature : l'éther oppose la résistance subtile et équilibrée de sa nature ; de même, le repentir limite le châtiment du pécheur. Cette zone a l'épaisseur des deux strates ignées supérieures : c'est afin que l'homme qui se repent médite dans le feu lumineux sur la chute du premier ange, qui était un ange de lumière, tout en réfléchissant dans l'épaisseur du feu noir sur la chute des hommes qui pèchent de par leur incroyance et de par leur témérité. L'homme qui considère ainsi et la puissance et le juste jugement de Dieu doit se repentir dans la pureté et dans la dignité.

6 Sous ce cercle concentrique du pur éther s'étend un autre cercle d'air aqueux qui, sur toute sa circonférence, a l'épaisseur de la zone du feu lumineux. Ce cercle indique, sous le cercle éthéré que nous avons décrit, la présence, dans l'enceinte du firmament, des eaux dont nous savons l'existence au-dessus du fir-

mament. Son épaisseur : celle du feu lumineux dont nous avons parlé. Cet air aqueux désigne les œuvres saintes qu'accomplissent ces modèles que sont les justes ; elles ont la pureté de l'eau, elles purifient toute œuvre impure ; de même l'eau lave toute saleté. Sa nature est donc de pouvoir porter à la perfection ce qu'enflamme, par son intermédiaire, dans la grâce de Dieu, le feu de l'Esprit saint.

7 Sous ce cercle d'air aqueux se montre un autre cercle, d'un air clair, blanc et ferme, aussi fortement tendu qu'un tendon humain. Opposé aux dangers des eaux supérieures, ce cercle contient par sa puissance et par sa tension les inondations qui proviennent des zones supérieures ; par leurs débordements soudains et démesurés, elles pourraient submerger les terres. Voici ce que cela signifie pour la vie spirituelle : le discernement conforte les œuvres saintes avec la modération qui convient ; de même l'homme contient son corps pour éviter que, trop tendu, il n'aille à la ruine. Sur tout son pourtour, ce cercle a l'épaisseur de la zone de feu noir : celui-là est autant destiné au service de l'homme que celui-ci à la punition des pécheurs. Il arrive souvent que le juste arrêt de Dieu, lors de la punition des hommes, laisse les eaux supérieures traverser à nouveau les nuages ; une certaine masse liquide, qui provient de la zone aérienne aqueuse, pénètre alors l'air clair, blanc et ferme ; ainsi parfois, une boisson envahit la vessie, sans lui porter préjudice. Il peut aussi arriver que l'inondation de ces eaux supérieures déferle en provoquant de grands dangers : le discernement décide de toutes les œuvres des hommes, pour leur salut, avec la modération qui convient. Le jugement des hommes,

quand il s'accomplit, ne transcende pas le péché des hommes ; il apprécie au contraire en toute justice lesdits péchés : protecteur et souverain tiennent entre eux une balance égale. Ces deux zones sont à ce point unies l'une à l'autre qu'elles paraissent ne former qu'une unique strate : elles baignent toutes deux dans l'humidité et elles transmettent à d'autres cette humidité. De même le discernement, en sa modération, contient les œuvres bonnes, pour leur éviter la ruine.

8 Sous le cercle d'air blanc et ferme, il en est un autre, qui a nom : couche aérienne mince. Cela signifie que les cercles et les éléments supérieurs exhalent un air qui n'est pas distinct de ces éléments ; de même l'air sort des poumons de l'homme, sans s'en séparer réellement. Comme les nuages qui sont pleins de lumière quand ils s'élèvent, et qui, lorsqu'ils redescendent, s'ombragent, la zone aérienne dont nous parlons semble contenir toutes les émanations aqueuses dont nous avons parlé. Elle les rassemble, comme le soufflet du forgeron envoie le souffle, avant de l'aspirer à nouveau. Ainsi, il arrive que des étoiles qui circulent dans les couches ignées supérieures soient animées dans leur rotation d'un mouvement ascendant : les nuages les forcent à redescendre, et leur brillance augmente. Lorsque leur rotation suit le mouvement contraire, les étoiles abandonnent les nuages : ceux-ci alors se couvrent d'ombre et libèrent leurs précipitations. Nous constatons que cette couche d'air mince s'étend sur tout le pourtour de la roue : c'est qu'elle anime et soutient la création tout entière. Ainsi, sous la protection du discernement, le vrai désir des hommes qui croient, et qui aspirent subtilement à

la justice, s'exhale des énergies supérieures que corrobore l'Esprit saint. Ce désir ne s'en détourne pas ; dans un attachement respectueux, il leur demeure lié. La ferme détermination des croyants resplendit parfois dans la confiance. Parfois, elle tremble dans l'humilité, quand elle attribue à Dieu les fruits des saintes œuvres et de l'exemple des justes ; alors elle sait les y rassembler et l'ouvrier voit sa peine récompensée. La science véritable qui est née dans l'ardeur de l'Esprit saint élève en effet les hommes vers les biens célestes, en les justifiant ; elle y entraîne leur esprit et elle les y purifie. Mais, quand elle s'abaisse jusqu'aux nécessités de l'existence corporelle, elle y abaisse leur esprit également. Aussi ces hommes, au milieu des soucis du quotidien, paraissent-ils comme égarés. En eux ils portent la rosée des larmes. C'est qu'ils soupirent, accrochés qu'ils sont à la terre, alors qu'ils se sont totalement abandonnés à la toute-puissance divine.

9 Tous ces six cercles sont liés entre eux sans espace pour les séparer. Si l'ordre divin ne les avait pas consolidés en les reliant ainsi entre eux, le firmament aurait éclaté, il aurait perdu sa consistance. C'est une allusion au rôle que joue l'Esprit saint chez le croyant : son infusion relie entre elles les vertus parfaites. Dans leur lutte contre les vices du diable, celles-ci peuvent alors accomplir unanimement toute œuvre bonne.

10 Le cercle supérieur pénètre de son feu toutes les autres zones. Le cercle aqueux fait de même grâce à son humidité. L'élément suprême, le feu, conforte en effet les autres éléments grâce à son énergie et grâce à sa limpidité. L'élément aqueux quant à lui confère

à tout le reste la viridité. La toute-puissance de Dieu sanctifie ainsi par les merveilles de sa grâce les fidèles, cependant que les œuvres de ces mêmes fidèles célèbrent dans la vraie humilité de la sainteté la bienveillance de leur créateur.

11 Du bout de la zone située sur la roue à l'extrême est s'étend jusqu'à la limite de la zone occidentale une ligne qui part dans l'univers en direction du nord et qui isole en quelque sorte la région septentrionale. De la zone première du levant – là où le soleil se lève pour la première fois quand les jours rallongent – jusqu'à la zone extrême du couchant – là où le soleil ne prolonge pas son rayonnement –, cette ligne se courbe et se recourbe, pour éviter la région septentrionale. Ces territoires en effet ignorent le rayonnement du soleil ; ce dernier les délaisse, depuis le jour où le séducteur y a élu domicile : ainsi Dieu tient le soleil éloigné de ces zones. De même le croyant, du début des bonnes œuvres qui reposent dans la puissance divine jusqu'à leur achèvement, oppose la rectitude de sa justice à l'injustice. Il distingue les artifices diaboliques des œuvres bonnes et saintes, parce que, désireux qu'il est d'un attachement fidèle à Dieu, il met tout son zèle à éviter ce qui pourrait blesser son âme. Écoutez ce que dit l'Écriture :

12 "Au vainqueur je donnerai de la manne cachée ; je lui donnerai aussi un caillou blanc..., un nom nouveau que personne ne connaît hormis celui qui le reçoit" (Apoc., 2, 17). Entendons-le ainsi : celui qui fuit la partie gauche assume un grand combat contre le serpent tortueux ; toujours le serpent veut l'attirer à gauche. Mais s'il tient bon dans la bataille, s'il fuit Satan et s'il refuse de souscrire à son conseil, je lui

donnerai, moi qui suis, le pain vivant qui descendit du ciel, le pain qui se cache autant de toute la bassesse du désir de l'homme que de toute la ruse du vieux serpent. En échange, je lui ferai don de la communauté avec celui qui est la pierre d'angle, avec celui qui est Dieu et homme dans une candide clarté. En lui vit Christ, le nom de la nouvelle naissance, et c'est de Christ que nous tenons notre nom de chrétiens. Cela, personne ne peut parfaitement le comprendre tant qu'il mène une vie éphémère et esclave du temps, à moins qu'il ne gagne la béatitude de la vie éternelle en récompense des célestes faveurs.

13 La sphère qui se trouve au milieu de ce cercle d'air mince, à égale distance sur tout son pourtour du cercle d'air dense et blanc, c'est la terre placée au milieu des autres éléments, de tous ces éléments qui la gouvernent : tous en effet, dans une mesure égale, tout à l'entour, la soutiennent. Elle leur est reliée, elle reçoit d'eux continuellement pour sa subsistance la viridité et l'énergie. La vie active symbolise en quelque sorte la terre : elle aussi en effet se meut au milieu des justes désirs ; elle s'agite en tous sens, elle tourne sans cesse, mais elle modère et elle mesure son abandon, tout en se réservant pour les forces du discernement. Elle se soumet ainsi, tour à tour, aux énergies spirituelles et aux nécessités du corps, toujours avec tempérance : aimer le discernement, c'est orienter toutes ses œuvres sur la volonté de Dieu. Le diamètre de cette sphère correspond à la profondeur de l'espace qui s'étend de l'extrême bord de la zone supérieure à la frontière inférieure des nuages, ou encore, de la frontière de ces nuages au som-

met de ladite sphère. C'est que le créateur suprême a ramassé, affermi la masse terrestre de telle sorte qu'elle ne peut être dissoute ni par le fracas des éléments supérieurs, ni par la force des vents, ni par le déluge des eaux. Les fidèles de même considèrent dans l'épanchement de leur cœur la grandeur de la toute-puissance divine, ils constatent l'instabilité de leur esprit et la débilité de leur cœur, ils tempèrent ainsi tous les actes, afin de ne pas perdre pied en dépassant la juste mesure dans les nécessités autant supérieures qu'inférieures, comme Paul le recommande à ses fidèles :

14 "Agissez en tout sans murmures ni contestations, afin de vous rendre irréprochables et purs, enfants de Dieu sans tache au sein d'une génération dévoyée et pervertie, d'un monde où vous brillez comme des foyers de lumière en lui présentant la Parole de vie" (Phil., 2, 14-16). Entendons-le ainsi : l'homme est comme à un carrefour. S'il cherche dans la lumière le salut qui vient de Dieu, il l'obtiendra ; si c'est le mal qu'il a élu, il suivra le diable pour le châtiment. À l'homme en effet de supporter sa nature et toutes ses œuvres sans murmures, sans les bosses du péché, sans contestations, en se conduisant comme un vrai croyant. S'il aime le bien et s'il déteste le mal, il ne mettra jamais en doute sa libération au jugement dernier : il sera ainsi séparé de toutes les créatures qui ont dévié du bien en embrassant le mal. Ceux qui agissent ainsi en ne blessant personne vivront en fils de Dieu dans la simplicité de leurs œuvres bonnes, ils éviteront les cris et les plaintes d'usage. Insensibles aux pièges de la séduction, ils encourront l'estime de ceux qui se félicitent de leur courage

dans une génération dévoyée et pervertie. Dans la perfection de leur vraie foi, ils brilleront comme ces astres dont la mission est d'illuminer le monde, ainsi qu'en a décidé le créateur de l'univers. Par leur doctrine qui tient aussi compte de la vie, ils convertiront bien des hommes à Dieu : le fils de Dieu, lui aussi, a donné, sans péché qu'il était, à tous en ce monde la lumière. Dieu a placé au firmament deux luminaires, le soleil et la lune, qui désignent dans l'homme la science du bien et celle du mal. De même que le firmament est consolidé par le soleil et la lune, l'homme est dirigé diversement par les sciences du bien et du mal. De même cependant que le soleil achève sa course sans raccourcir sa circonférence, la science bonne suit son cours sans désir du mal. Bien au contraire : elle rabaisse, elle accuse, elle détruit même la science du mal inutile. Elle la voue à la géhenne, parce qu'elle a cherché à assouvir des désirs propres. Comme la lune décroît puis croît, la science du mal considère celle du bien, elle la dit sotte, voire vaine, bien qu'elle la connaisse bien : de même le diable connaît Dieu, bien qu'il s'oppose à lui.

15 La présence d'une force humaine au sein de la roue, la tête en haut et les pieds vers le bas, touchant le cercle d'air dense et blanc, cependant que les bouts des doigts des deux mains se tendent dans la direction du même cercle, comme si les bras étaient tendus à l'extrême, a la signification que voici : l'homme, dans la structure du monde, est pour ainsi dire en son centre. Il a plus de puissance que les autres créatures qui demeurent cependant dans la même structure. S'il est petit de stature, il est grand de par l'énergie de l'âme. La tête levée et les pieds bien calés, il est

capable de mouvoir les éléments d'en haut comme ceux d'en bas. Les œuvres de ses deux mains pénètrent le tout, parce qu'il a, par l'énergie de l'homme intérieur, la possibilité de mettre ce pouvoir en œuvre. Le corps est plus grand que le cœur ; les énergies de l'âme dépassent en puissance celles du corps. Le cœur est caché au fond du corps : le corps est entouré des énergies de l'âme, qui s'étendent sur l'orbe de la terre entière. Ainsi c'est dans la science de Dieu qu'existe le fidèle, et c'est à Dieu qu'il tend, dans la nécessité de l'esprit et du siècle. C'est à Dieu qu'il aspire, dans toutes ses entreprises, prospères ou adverses. En elles en effet il ne cesse de manifester à Dieu tout le respect qui l'anime. L'homme contemple de ses yeux de chair tout à l'entour les créatures : dans la foi partout il regarde Dieu. C'est Dieu que l'homme reconnaît en toute créature ; il sait Dieu leur créateur.

16 Les quatre têtes, du léopard, du loup, du lion et de l'ours, apparaissent dans les quatre contrées qui sont aussi les demeures des vents aux quatre côtés de l'univers. Les quatre vents n'ont pas bien entendu cet aspect, mais leurs énergies ressemblent à la nature de ces animaux. En une certaine mesure en effet, l'homme existe au carrefour des soucis du siècle ; il est l'objet d'une foule de tentations. Or la tête du léopard lui rappelle la crainte du Seigneur, celle du loup les châtiments infernaux, celle du lion la crainte du jugement de Dieu. L'ours, quant à lui, évoque la foule des ouragans et des angoisses qui assaillent son corps.

17 (La tête de léopard se trouve dans le cercle de pur éther : le vent principal est accompagné de deux vents

annexes, l'un sous l'aspect d'une tête de crabe, et le second sous l'aspect d'une tête de cerf.)

18 Toutes ces têtes projettent leur souffle sur la roue en direction de la figure humaine. Les vents en effet tempèrent le monde de leur souffle, leur ministère préserve le salut de l'homme. S'ils n'étaient pas vivifiés par ces souffles, le monde ne pourrait survivre ni l'homme vivre. Lorsque l'homme s'exalte dans la contention de son âme, se rappelant ses méfaits et se disposant à la pénitence, voici que surgit au-dessus de la tête de cette figure, dans le signe du pur éther, de la pénitence, tel un léopard, la crainte de Dieu. De sa gueule, entendons de sa force propre, elle provoque la contrition, et, touchant l'esprit de l'homme, elle lui donne la chance de parvenir jusqu'à la tête du crabe, qui représente la confiance. Ce crabe a deux pinces, qui sont comme deux pattes, l'espoir et le doute. Aussi, dans les contradictions de l'esprit, développant cette même contrition, la crainte de Dieu mène-t-elle à la tête du cerf qui représente la foi. Dès que l'homme en effet prend conscience du fardeau de ses péchés, il acquiert la pénitence, qui inclut une crainte constante de Dieu, tout en tenant de côté les biens de ce monde, jusqu'à ce qu'il parvienne à la confiance qui a deux pieds pour ainsi dire, l'espoir et le doute. La confiance engendre l'espoir auquel se mêle parfois le doute. Dans la confiance en Dieu, l'homme espère obtenir la rémission de ses péchés : ainsi, il avance. Souvent cependant, il se demande si ses péchés lui seront un jour remis : dans ce cas, il recule. Endurant par ailleurs parfois les assauts des maux corporels, il se tourne vers les richesses de la foi qui réduit à néant en lui,

sur les cornes de la vraie consolation, les trahisons du doute. Ainsi la gueule du crabe, de la confiance donc, engendre un second souffle, le souffle de la constance, et cette constance mène à la plénitude de la perfection. Elle a sa place entre la crainte du Seigneur et le jugement de Dieu. Quand un homme en effet qui a confiance en Dieu garde la constance et atteint la perfection dans la confiance en Dieu, il attire à soi la crainte de Dieu, pour ne pas qu'elle aggrave son cas, et il considère aussi le jugement de Dieu, pour ne pas que les péchés s'ajoutent aux péchés. De la tête du cerf cependant, de la foi donc, sort un autre souffle, qu'il faut interpréter comme sainteté, jusqu'à la plénitude de la perfection qui se place entre la crainte de Dieu et les tribulations du corps. L'homme qui a la foi en effet, puissant dans la sainteté, persiste en cette perfection, crainte authentique de Dieu et continuelle ascèse du corps... Bref : toutes ces vertus ont des fonctions différentes, mais elles ont un but unique : la béatitude. Les vertus procèdent en effet l'une de l'autre lors de la formation de la rectitude. Toutes ces têtes, entendons toutes ces vertus, sont dans la science de Dieu, elles tendent vers cette science, elles assistent l'homme dans les nécessités aussi bien spirituelles que corporelles. Lorsque la crainte du Seigneur en effet inspire l'homme, il commence à honorer son Dieu, il s'avance dans la sagesse en accomplissant des œuvres bonnes et justes. La confiance de l'homme à l'égard de son Dieu le touche par la constance, dans la mesure où il a une constante confiance en Dieu, dans la mesure où il élève ses pensées vers Dieu, puisque c'est par la vertu de constance que sont confortés les

esprits des fidèles. La foi quant à elle, par la sainteté, condamne ce qui doit être condamné dans le manque de foi, elle s'épanche avec vélocité, elle imprègne bien vite les croyants, en chassant de leurs oreilles les tumultes des pensées perverses et en arrachant jusqu'à leur racine les voluptés lubriques. Or si l'homme, abandonnant la viridité de ces vertus, se tourne vers l'aridité de la négligence, si lui viennent à manquer l'humidité, la viridité qui emplissent les œuvres bonnes, les forces de son âme fléchissent et dessèchent. Si le luxe des voluptés l'inonde par trop dans un déluge incongru, son esprit lui aussi se dissout sur ces fonds glissants. Mais s'il s'avance sur un sentier droit, toutes ses œuvres conduisent à la prospérité, comme nous l'enseigne le Cantique des Cantiques :
19 "Le roi m'a introduit en ses appartements. Tu seras notre joie et notre allégresse. Nous célébrerons tes amours plus que le vin. Comme on a raison de t'aimer !" (Cantique des Cantiques, 1, 4). Entendons ainsi ce passage : moi qui ai la foi, moi qui suis l'âme de l'homme, j'ai sur les traces de la vérité suivi le Fils de Dieu dont l'humanité a racheté l'homme. C'est lui qui dirige tout ce qui est ; c'est lui qui m'a introduit dans la plénitude de ses dons, en ce lieu où je trouve l'abondance tout entière des vertus, en ce lieu où de vertu en vertu je m'élève. Voilà pourquoi nous tous, rachetés par le sang de ce même fils de Dieu, nous avons exulté en tout notre corps. Tu as été toute notre allégresse, ô sainte Déité, toi, notre soutien, et nous nous remettons en mémoire la suavité des récompenses célestes qui dépassent toutes les passions, toutes les tribulations qu'ont provoquées les adversaires de la vérité. Elles ne sont plus rien pour nous qui goû-

tons les délices que tu nous proposes quand tu nous fais montre de tes commandements. Aussi t'aiment d'un amour authentique et parfait tous ceux qui sont dans les œuvres d'une sainteté véritable, puisque tu accordes tous les biens à ceux qui t'aiment, et puisque tu vas également jusqu'à leur attribuer la vie éternelle. La sagesse, quant à elle, s'introduit dans les appartements, entendons dans les esprits des hommes, elle y dépose toute la justice de la vraie foi qui permet la connaissance du Dieu vrai. Cette foi pressure à ce point l'hiver et toute la liquidité des vices qu'ils sont ensuite incapables de continuer à verdir et à croître. Mais elle attire à elle, elle s'adjoint toutes les vertus, elle fait couler dans le vase le vin qui sert de boisson aux hommes. Voilà pourquoi les croyants exultent et se réjouissent, en une confiance véritable à l'adresse de la vie éternelle. Voilà pourquoi ils portent les fanions des œuvres bonnes qu'ils ont accomplies. C'est qu'ils sont assoiffés de la justice de Dieu, c'est qu'ils sucent à son sein la sainteté, et jamais ils ne peuvent être rassasiés s'ils ne se délectent pas toujours de la contemplation de Dieu, puisque la sainteté surpasse tout l'entendement des hommes. Lorsque l'homme en effet accueille la rectitude, il s'abandonne lui-même, il goûte et il boit les vertus, elles le confortent, comme le vin emplit les veines de celui qui le boit. Mais il ne deviendra pas esclave du vice de démesure, il ne perdra pas la mesure comme l'homme ivre de vin qui est hors de lui et qui ne prête plus attention à ce qu'il fait. Aussi les croyants aiment-ils Dieu, Dieu qui ignore la lassitude, qui est la persévérance dans la béatitude.

20 Si une tête de loup apparaît, aux pieds de la figure humaine, dans le signe de l'air aqueux, et si un souffle s'échappe de sa gueule, cela signifie que le souffle du grand vent d'ouest, au pouvoir de celui qui pour les hommes a été créé homme, vient, dans la zone occidentale et de l'air aqueux, comme un loup caché dans la forêt qui se déchaîne quand il cherche sa nourriture. Sortant de l'air aqueux comme de sa tanière, il fait naître tantôt la verdure, tantôt d'un coup il dessèche et il étouffe la végétation...

21 Ces têtes donc envoient leur souffle en direction de la roue que nous avons décrite, et de l'image de l'homme qui est inscrite en elle. Ces mêmes vents préservent les énergies et les fonctions du monde, de l'homme, de tout ce qui est dans le monde. Lorsque les croyants en effet, en œuvrant le bien, piétinent par de justes exemples les faiblesses des cupidités terrestres, les peines de l'enfer, de leurs œuvres, s'échappent, comme le loup de l'air aqueux, et elles sont comme nues. En cessant de pécher, en montant sur le chemin de la rectitude, ils témoignent de la crainte qui a été la leur devant ces peines infernales qui dévorent les âmes... Toutes ces énergies donc qui contemplent la vision de ce Dieu qui embrasse tout poussent l'homme par la vertu de ses forces propres à accomplir la volonté de Dieu. Elles ne créent en effet les peines infernales que pour provoquer la crainte de Dieu. S'il voit de plus les bons exemples autour de lui, il endure mieux en lui les nombreuses humiliations, il les supporte avec patience, il démontre la sainteté de toutes ses œuvres.

22 (C'est ainsi qu'il faut comprendre les paroles d'Isaïe [5, 5] : “J'ôterai la haie de la vigne, pour qu'on la

pille. J'en abattrai le mur pour qu'on la piétine. Qu'elle soit saccagée, non plus taillée ni cultivée ; sur elle, épines et ronces ! J'interdirai aux nuages d'y laisser pleuvoir la pluie.")

23 (À droite de la figure humaine, dans le cercle du feu lumineux apparaît la tête du lion, symbole du vent du sud. Il est accompagné de deux vents latéraux, aux têtes de serpent et d'agneau, dotés d'énergies conjointes et distinctes à la fois.)

24 Nous voyons donc comment les vents soufflent sur la roue et sur la figure de l'homme ; ce sont en effet lesdits vents, aussi bien les vents principaux que ceux qui leur sont soumis, qui maintiennent l'énergie de l'univers tout entier, et de l'homme qui recèle la totalité des créatures. Ils les protègent de la destruction. Les vents annexes, quant à eux, soufflent constamment, bien que doucement, tels des zéphyrs. Les énergies terriblement puissantes des vents principaux ne sont pas sollicitées, elles ne le seront que lors du jugement de Dieu, à la fin du monde, pour que s'exerce le dernier châtiment. Ainsi, le vent du sud et le vent du nord avec leurs vents latéraux ne se déchaînent que selon la loi de Dieu : telle est la volonté de Dieu. Le vent du sud apporte la canicule et provoque les grandes inondations. Le vent du nord apporte l'éclair et le tonnerre, la grêle et le froid. Quant aux vents de l'est et de l'ouest, vents principaux eux aussi, s'ils déclenchent leurs souffles, c'est pour accomplir les jugements divins, mais avec plus de retenue et de lenteur. Quand ils les provoquent cependant par la volonté de Dieu, l'été par le froid ou par la sécheresse, l'hiver par la chaleur, par la pluie ou autres phénomènes, les maux qu'ils engen-

drent sont contraires, nocifs pour la terre et pour les hommes. En outre, de même que les vents soumettent à leurs énergies l'orbe terrestre, ils permettent, dans leur fonction, à l'homme de savoir et de comprendre les actes qu'il projette. Enfin, lorsque ces vents envoient leur souffle sur terre, ils le répandent aussi sous la terre, et, quand ils pénètrent en certains lieux dans des cavernes souterraines, ils ébranlent la terre, quand ils ne trouvent plus d'issue. Quand ils en trouvent une, certains hommes peuvent les voir s'échapper ; mais ce n'est pas là leur lieu d'origine ; ils viennent des éléments supérieurs, comme nous l'avons expliqué, et ils ne font que s'épancher sur terre et sous la terre.

25 (Le lion signifie le jugement de Dieu, aussi terrible qu'équitable. À ses côtés, le serpent signifie la prudence et l'agneau la patience.)

26 (Personne ne doit négliger l'ordre des vertus, qu'il a lui-même et en lui perçu, parce que l'action de la vertu conduit l'homme à la justice et à la rectitude des choses célestes. En témoigne le psaume 117 qui dit ceci [117, 16-17] :)

27 "La droite de Yahvé a fait prouesse, la droite de Yahvé a le dessus. Non, je ne mourrai pas, je vivrai et publierai les œuvres de Yahvé." Entendons-le ainsi : l'homme, par la crainte de Dieu et des peines infernales, commence par pencher vers la gauche, puis ensuite, par l'amour de Dieu, il monte vers la droite, c'est-à-dire vers le désir des choses célestes. En ce premier temps, il revêt les armes les plus solides, parce qu'il a séparé la science du bien de celle du mal. Cette double science peut être comparée à l'œil qui a, au milieu de son blanc, un cercle aqueux,

comme un vase qui contiendrait un miroir : la science du mal, le côté gauche, ressemble au vase de la science du bien, qui procède du côté droit. L'œil droit, en effet, celui de la science du bien, regarde de tous côtés, pour prendre conscience de l'inutilité de la concupiscence charnelle, incapable de percevoir la lumière de la vérité. Ce qui exulte dans les œuvres impures, la tristesse ensuite l'étouffe comme un déluge d'eau. Ainsi la part droite de la science du bien s'élève vers Dieu, piétinant les mauvaises puissances et chassant toute tristesse. Ainsi la droite de Dieu, son énergie, engendre la vertu qui permet aux hommes sa connaissance par la foi, et l'exécution, dans sa crainte, de ses œuvres : par la pénitence, cette droite m'exalte, quand j'étais plongé dans la souillure des péchés ; puis, après cette pénitence, elle engendre la vertu qui m'enflamme dans l'amour de Dieu d'un désir que jamais je ne puis assouvir. Je ne mourrai donc pas dans les péchés, quand je renais par la pénitence, mais par cette vraie et pure pénitence que je remets à Dieu, je vivrai pour l'éternité. Ainsi, arraché à la mort, je conterai les merveilles du Seigneur, que j'aime et que je crains, puisque c'est lui qui, loin de me livrer à la mort, m'arracha à la perdition infernale.

28 Voilà pourquoi apparaît sur la gauche de la figure évoquée et dans le signe du feu de ténèbre une tête d'ours. Il montre que le septentrion, pour l'homme, est souvent la source de contrariétés dont la source est le feu de ténèbre. Ce vent principal tel un ours, le vent du septentrion, déclenche de dangereux ouragans. Comme l'ours en colère gronde, comme l'ours, par nature, est mauvais, les grondements du vent

engendrent des secousses, du vacarme, bien des dangers par les tempêtes qu'il soulève... (Il n'en a pas moins différentes énergies qui agissent sur l'homme par les vents annexes, par ces énergies subalternes de l'agneau et du serpent, qui sont en rapport avec les systèmes voisins du loup et du léopard.)

29 Toutes ces têtes donc soufflent en direction de la roue et de la figure, que nous avons décrites. Les vents en effet soutiennent par l'énergie de leurs souffles le cercle de la terre, et ils forcent l'homme déficient à considérer son bien propre, afin d'éviter la chute et la mort. Lorsqu'un vent doté des qualités énoncées se met à souffler, soit naturellement, soit en vertu d'une disposition divine, il pénètre le corps de l'homme sans que rien ne l'arrête ; et l'âme, le recueillant, le guide naturellement vers l'intérieur, jusqu'au membre du corps, quel qu'il soit, qui corresponde à sa nature : ainsi son souffle tantôt conforte, tantôt frustre l'homme, comme nous l'avons expliqué. Sur l'homme qui jouit de la prospérité des biens du siècle, par le feu du jugement, par le châtiment de Dieu, les tribulations du corps, tel un ours, s'abattent et le contraignent. Ce vent l'empêche alors de céder à ses voluptés propres, et, répartissant sans désemparer son souffle, la misère pour ainsi dire, dans la prospérité comme dans l'adversité, il le force à désirer et à préserver avec humilité la pauvreté spirituelle : si bien que, choisissant la voie de la juste mesure, il embrasse la patience comme dans la tête de l'agneau et il imite la prudence comme la tête du serpent. Ainsi, par la tribulation de son corps, l'homme a fréquemment accès aux richesses spirituelles, et par elles il gagne les royaumes d'en haut.

30 (C'est ce qu'expliquent les paroles de David, dans le psaume 117 : "Il m'a châtié et châtié, Yahvé, à la mort, il ne m'a pas livré.")

31 Au-dessus de la tête de l'image que nous avons décrite, nous avons énuméré, dans la partie supérieure, sept planètes : trois dans le seul cercle du feu lumineux, une seule dans le cercle du feu de ténèbre, qui est soumis au premier feu, trois à nouveau dans le cercle inférieur de pur éther : toutes, partant de l'orient et se dépassant mutuellement au sommet de leur trajectoire en cercle, se dirigent à nouveau vers l'orient pour rejoindre leur origine et recommencer leur course. Trois se trouvent dans le feu lumineux, une seule dans le cercle du feu noir inférieur, trois autres se déplacent dans le pur éther, de telle sorte que celles qui se trouvent dans le feu sont enflammées par lui. Mais ce même feu est conforté, dans son ardeur, par leurs énergies. De même le bois est enflammé par le feu, cependant qu'il est, dans son ardeur, conforté par ce même bois. Les planètes dans le feu lumineux sont au nombre de trois : si elles dépassaient ce nombre, elles donneraient audit feu une trop grande ardeur et elles le consumeraient au cours de leur rotation. Si elles n'atteignaient pas ce nombre, ce feu, dépouillé d'une aide convenable, verrait son ardeur s'engourdir. La première planète, par sa splendeur, assure la splendeur du soleil, la seconde, dans son ardeur véritable, confère au soleil son ardeur ; la troisième, par sa course, contraint le soleil à conserver une course droite. Entouré de ces planètes, le soleil est ainsi dirigé et retenu, si bien qu'il peut conférer au firmament et au monde entier par sa chaleur et par son rayonnement un climat

équilibré et convenable. Quant aux trois planètes qui se trouvent dans l'éther qui tient sa pureté du feu supérieur et de l'eau inférieure, c'est ce même éther qui détermine la pureté de leur rayonnement ; mais leur propre pureté purifie aussi l'éther. Elles sont trois, ni plus ni moins, car elles garantissent exactement sans excès ni défaut le maintien de ladite pureté, elles l'assistent par un juste équilibre sans l'alourdir par un excès d'humidité ni la détruire par un excès de subtilité. La première, au-dessus de la lune en ce même éther, assiste la croissance de la lune et évite qu'elle n'aille trop loin ; la seconde à ses côtés surveille la décroissance, afin que la lune ne s'évanouisse totalement. Le ministère de ces planètes est d'observer la lune, de la suivre, de l'exhorter avec discernement, comme il convient, à assurer l'équilibre du monde entier.

32 En direction du midi, sur le côté de la figure, sous ses pieds encore, le soleil, marqué et caractérisé selon ce mode, selon cet ordre, apparaît en son cercle particulier. C'est qu'il se déplace à la fois vers le midi et vers l'occident, non point de façon à se trouver sous les pieds de l'homme, mais parce que, rejoignant à l'occident en même temps que la révolution du firmament les zones du monde qui sont situées au couchant, il s'écarte des contrées septentrionales pour resurgir au levant en même temps que le firmament. Du milieu du signe supérieur de la première planète, située au-dessus de la tête de la figure, se détachent des rayons. L'un descend vers le signe du soleil. Cette planète essentielle, la première que l'on aperçoit au levant, quand monte la lumière du jour, libère les rayons de son énergie. Le rayon qui part en direc-

tion du soleil aide le soleil, tempère sa course, afin qu'il ne libère pas ses feux avec excès... Ainsi les créatures se maintiennent mutuellement et elles se soutiennent l'une l'autre... (La seconde planète adoucit l'action du soleil ; la troisième le sert comme un esclave...) Ces planètes sont les aides du soleil : sans elles il ne pourrait exister, elles lui confèrent sa chaleur, de même que la vue, l'ouïe et l'odorat procurent au cerveau la chaleur et les forces.

Considère également que le signe du soleil envoie lui aussi des rayons, qui touchent les uns la tête du léopard, les autres le signe de la tête du lion, les autres celui de la tête du loup, point cependant le signe de l'ours. Le soleil est en effet la plus puissante des planètes, il réchauffe et il conforte de son feu le firmament tout entier, sa splendeur illumine l'orbe terrestre, en résistant par les forces de son énergie aux grands vents d'est, du sud et de l'ouest, et en empêchant ces derniers de dépasser les limites que Dieu leur a assignées. Il ne touche cependant pas le vent du septentrion, parce que ce dernier, en sa qualité d'ennemi du soleil, méprise toute la lumineuse splendeur. Le soleil en retour le méprise, lui qui n'émet aucun rayon, il se contente de lui barrer sa route, pour refouler sa fureur. Le soleil jamais ne pénètre en effet en ces zones dans lesquelles le diable fait montre de sa fourberie et de son opposition à Dieu. Mais, de même que les sens et l'intelligence de l'homme protègent le corps entier, de même le soleil émet un second rayon au-dessus du signe lunaire, et, par sa chaleur, c'est lui qui enflamme la lune. Il émet également un rayon au-dessus du cerveau de l'homme, et ce rayon, il le fixe, puis il le

déploie jusqu'aux deux talons de la figure humaine : car c'est le soleil qui au corps humain, de haut en bas, confère énergie et équilibre, en confortant surtout le cerveau pour que ce dernier, par le pouvoir de l'intelligence, maintienne la totalité des forces de l'homme. Ainsi la partie supérieure de l'homme, en tant que telle, par les sens, pénètre tous les organes intérieurs, de même que le soleil illumine la terre tout entière. Lorsque, sous le soleil, des ouragans dispersent les éléments, le feu du soleil est enténébré, comme lors d'une éclipse : c'est là une allusion aux errements de l'homme qui conduisent à l'erreur les cœurs et les esprits qui ne suivent plus le droit chemin de la loi, mais qui se perdent en querelles intestines. Ledit rayon touche les talons de l'homme parce que, de même que le cerveau gouverne le corps entier, de même le talon supporte le corps entier, et de même que le soleil équilibre par ses énergies tous les membres de l'homme, de même il fait croître toutes les autres créatures... (La cinquième planète tempère les feux du soleil ; elle régularise également la croissance de la lune, en frappant de ses rayons la corne gauche de l'astre. La sixième planète a la même action, en frappant de ses rayons la corne droite de la lune. Les deux planètes modèrent également les vents du couchant...)

Considère également que la lune irradie au-dessus des sourcils et au-dessus des chevilles. C'est que la vertu de la lune consiste à équilibrer le corps de l'homme : de même que les sourcils protègent l'œil, afin qu'il voie, et de même que la cheville supporte le poids du corps, les forces lunaires, selon la disposition de Dieu, tempèrent les membres de l'homme

de haut en bas. Leur action n'est pas aussi parfaite que celle de l'énergie solaire, car la lune exerce son ministère avec plus de parcimonie. La lune d'autre part opère sa course dans le chaud puis dans le froid : quand elle croît, elle est chaude, et inversement. Le soleil, lui, arde du levant au midi, ce n'est que plus tard, vers le couchant, qu'il attire à soi la froideur. La lune reçoit du soleil sa lumière qui, au début, était faible : le soleil enflamme le cercle éteint de la lune par une étincelle qu'il fait jaillir de soi, comme à l'aide d'une lampe. La lune est alors à son zénith ; ensuite elle commence sa trajectoire descendante. Or, de même que le soleil enflamme et illumine le cercle de la lune, il restaure tous les êtres inférieurs, ceux du firmament et ceux qui sont au-dessous du firmament, et la lune lui apporte son aide. Elle illumine seulement les êtres inférieurs, cependant que le soleil illumine ceux d'en haut et ceux d'en bas. Mais la lune, elle, est beaucoup plus froide que le soleil à cause de l'humidité, à cause des nuages qui sont au-dessous d'elle, à cause enfin de l'air qui recouvre la terre. Le soleil consumerait bien des créatures, si la lune ne lui résistait : par son humeur froide, elle tempère l'ardeur du soleil.

Ainsi le soleil et la lune selon cette divine ordonnance sont au service de l'homme, et, selon l'état de l'air et de la brise, ils lui confèrent tantôt la santé, tantôt la maladie : le soleil étend son action du cerveau au talon, la lune des sourcils à la cheville. Lorsque la lune croît, le cerveau et le sang croissent également, et inversement. Si le cerveau de l'homme en effet ne changeait pas d'état, l'homme sombrerait dans la folie, et il serait plus sauvage qu'une bête

féroce. Si le sang ne connaissait qu'un seul et unique mode, s'il n'avait pas le sentiment de croître et de décroître, l'homme aurait tôt fait de subir et la ruine et la mort. Lorsque la lune est pleine, le cerveau lui aussi goûte la plénitude, et l'homme est sensé. À la nouvelle lune, le cerveau se vide, et l'homme lui aussi est quelque peu vide de sens. Lorsque la lune est feu et sécheresse, le cerveau est lui aussi feu et sécheresse : de tels hommes sont malades du cerveau, ils sont moins sensés, ils n'ont plus tous les sens qui leur permettent d'agir. À lune humide, cerveau également humide : de tels hommes sont eux aussi malades du cerveau, et ils perdent le sens. Lorsque la lune est équilibrée, l'homme est sain de cerveau et de tête, ses sens sont vifs, parce que, par l'état tempéré des éléments extérieurs, les humeurs élémentaires, à l'intérieur de l'homme, connaissent le repos ; elles sont fréquemment troublées par les secousses, par l'inquiétude de ces mêmes éléments. Or l'homme ne peut vivre sans la tempérance et sans l'assistance des éléments… (Le soleil lui aussi, et les autres planètes touchent toutes les régions du monde, à l'exception du septentrion…) C'est selon ce mode que les planètes dont nous avons parlé ont été disposées au firmament par le créateur du monde.

Quant à toi, homme qui vois ce spectacle, comprends que ces phénomènes concernent également l'intérieur de l'âme !

33-38 (Les sept planètes en effet sont situées respectivement dans le cercle du feu clair, dans celui du feu noir, puis dans celui du pur éther : c'est qu'elles représentent les sept dons de l'Esprit saint. Les planètes situées dans le cercle du pur éther signifient

que ces dons s'exercent à trois moments du monde, avant la loi, sous la loi, sous l'Évangile. Le soleil, dans le cercle du feu noir, désigne le Dieu tout-puissant. Les trois planètes, dans le pur éther, rappellent aussi l'action des trois personnes de la déité. Toutes les planètes émettent leurs rayons en direction des différentes têtes d'animaux ; elles suscitent autant de vertus, autant de dons de l'Esprit saint.)

39-41 (Les seize étoiles principales, situées dans le cercle de feu clair, ont une action comparable : elles consolident le firmament, elles tempèrent les vents, par une action équilibrée. Leur action est comparable à celle des vaisseaux sanguins dans le corps de l'homme. D'autres étoiles, dans le cercle de pur éther et dans le cercle d'air blanc, réchauffent le firmament, et empêchent les nuages de dépasser les limites qui leur sont assignées. Toutes ces énergies, au service de l'homme, partent des astres vers les vents, puis vers les nuages, qui sont autant de langues.)

42 De cette manière exposée, la figure de l'homme est embrassée et entourée de ces signes, parce que l'homme est à ce point conforté autant que protégé par les énergies des éléments et par l'aide qu'ils lui apportent, qu'aucun assaut adverse ne peut l'arracher à son statut, guidé qu'il est par la puissance divine. Mais il faut donner à ces phénomènes une autre signification. L'apparition des seize étoiles dans la circonférence du cercle où apparaît l'image du feu clair nous montre que c'est dans la pureté de la puissance divine que résident les principaux docteurs : c'est eux qui ont enseigné, c'est eux qui enseignent les dix préceptes de la loi au cours des six âges du monde, quatre entre les têtes du léopard et du lion,

quatre entre celles du lion et du loup, quatre également entre celles du loup et de l'ours et de l'ours et du léopard. Ce sont ces mêmes docteurs, dans les quatre parties du monde, qui exhortent tous les fidèles à redouter Dieu, son jugement, les peines de l'enfer et les tribulations du corps, jusqu'à ce qu'ils renoncent au péché, parce qu'ils craignent les péchés, même si l'amour de Dieu passe là au second plan. Huit de ces étoiles brillantes sont placées entre les têtes, au milieu, de part et d'autre, et les deux étoiles opposées situées entre deux têtes s'envoient mutuellement leurs rayons en direction de l'air ténu. Les huit béatitudes en effet, qui vivent dans la perfection des vertus décrites, qui proclament l'amour de Dieu et de son prochain, mettent tout leur zèle à communiquer leur souffle aux désirs des croyants, jusqu'à ce que ceux-ci, même s'ils sont de bien des façons les esclaves du siècle, oublient les soucis temporels et se hâtent de rejoindre les biens célestes. Les huit autres étoiles, quant à elles, de chaque côté des étoiles médianes, paraissent plus proches des têtes que nous avons décrites. Elles dirigent leurs rayons exclusivement en direction du feu noir. Les mêmes béatitudes en effet, soutenant la perfection authentique des autres vertus dans l'adversité comme dans la prospérité, envoient l'acmé de leur souffle en direction du feu du jugement, acquiesçant à ceux qui doivent servir Dieu dans l'esprit, parce qu'il n'est pas de faute, même vénielle, qui ne doit être négligée et échapper à l'examen du jugement et du châtiment de Dieu.

43 Tu vois aussi que le cercle de pur éther, celui de l'air dense, blanc et lumineux sont également pleins d'étoiles, qui envoient comme des éclairs vers les nuages

qui leur font face. C'est que la pureté de la vraie pénitence, celle aussi du discernement des œuvres saintes, puisent leur vigueur dans la diverse splendeur de la rationalité. Or, ces étoiles sont aussi diverses et multiples que diverses sont les forces de béatitude dont font montre en soi la pénitence et le discernement des œuvres saintes. Leur splendeur confère la raison aux esprits des fidèles, cette splendeur, elles la communiquent aux fidèles, si bien que toutes leurs actions apparaissent raisonnables aux yeux de Dieu.

44 Si les nuages situés dans la partie droite de la figure envoient vers la roue dont nous avons parlé et dans la direction de la figure comme deux langues, séparées l'une de l'autre, comme deux petits ruisseaux, c'est que les esprits des hommes heureux, pour leur prospérité, montrent deux testaments, distants l'un de l'autre, dans deux directions différentes, le testament selon la chair et le testament selon l'esprit. Ces deux testaments cependant se réduisent à un, de même que les deux langues n'ont qu'une seule et même forme : de leurs témoignages, pleine est la terre. Sur le côté gauche également, les nuages évoqués tirent deux langues, séparées les unes des autres, comme deux ruisseaux qui sourdent, et qui se tournent vers ladite roue et vers ladite figure. Lorsque l'homme est l'objet des attaques des tentations diaboliques, il concentre en son esprit, comme deux testaments, l'amour de Dieu et celui du prochain, distincts dans une certaine mesure. L'amour qui tend vers Dieu en effet est plus grand que l'amour du prochain : il éteint aussi bien la roue des soucis du siècle que le désir des luttes charnelles, par l'irrigation de son juste conseil.

Ainsi, et comme nous l'avons dit, la figure est embrassée entourée de ces signes, car le croyant, fidèle séide des traces du Fils de Dieu, défendu et orné de la luminance des béatitudes, est entouré de telle sorte que, l'arrachant aux embuscades du diable, ces vertus le conduisent, dans le bonheur, à la béatitude des joies supérieures. Là, pour l'éternité, il jouira, ainsi qu'en témoigne Isaïe, mon serviteur : “Celui-là habitera là-haut, il se réfugiera en une citadelle bâtie dans le roc, on lui donnera du pain, l'eau ne lui manquera pas” (Is., 34, 16). Entendons-le ainsi : quiconque passe de gauche à droite, quiconque veille à ce que Dieu repose en un cœur humble et calme, domine le diable, il lutte avec soi-même, et il dit : “Dieu de ses deux yeux m'a illuminé, grâce à ces yeux, je médite sur la gloire que tient dans les ténèbres la lumière, grâce à eux, je puis choisir la voie de l'ascension. Je reconnais que j'ai le choix : la voyance ou l'aveuglement, et je connais le guide que j'invoquerai, pour le jour ou pour la nuit. Quand je m'enferme dans les ténèbres, je suis capable d'actes licencieux, d'actes que je n'ai pas la force d'accomplir dans la lumière, parce que tous ceux qui m'entourent sont mes spectateurs. Dans les ténèbres cependant, je n'obtiendrai aucune récompense, sinon un châtiment condamnable. Aussi entraverai-je l'angoisse de mon cœur, le divertissement du péché, pour invoquer le Dieu vivant, afin qu'il me guide sur la voie de lumière, guérisse mes plaies, et afin que, dans la lumière, je n'aie pas à rougir d'elles. En agissant ainsi, je verrai que les liens de ma prison se briseront, et, captif, je tiendrai mon ennemi, dont j'ai écouté les suggestions dans

les ténèbres, et qui s'est trompé à mon égard." Quiconque en effet œuvrerait ainsi résiderait au sommet des cieux, et Christ, rocheuse forteresse, serait sa sublimité. Il y recevra le pain de vie, un réconfort que personne ne peut dédaigner, et, dans la suavité de la vraie charité, pérenne sera sa joie. Comme rivière il jaillit de l'eau de vie, par le don de l'Esprit saint toutes ses œuvres coulent en une telle sainteté que les contempleront les yeux de colombe de l'Esprit saint. Ces eaux ne sont-elles pas les fidèles, ces eaux qui ne seront ni vidées ni desséchées, et dont l'homme jamais ne sera rassasié ? C'est qu'elles coulent de l'orient, c'est que, aussi longtemps qu'il demeurera dans le corps, l'homme ne sera spectateur ni de leur altitude ni de leur profondeur, car les eaux qui permettent la naissance nouvelle de l'homme, c'est l'Esprit saint qui les verse. Ainsi le croyant verra le roi dans le décor de la béatitude, en sa science il discernera la terre des vivants, des péchés, par le cœur et par le corps, il prendra grande distance. Qu'il considère donc que choisir !

46 Tu vois donc que, de la bouche de la figure ci-dessus, qui en sa poitrine porte ladite roue, la lumière qui sourd est plus claire que la lumière du jour : elle ressemble à un entrelacs. C'est que la révolution du monde repose dans la science d'une vertu, l'amour vrai. C'est que son ordonnance, en sa très grande élégance, domine tout dans la lumière. C'est qu'elle tient tout, c'est qu'elle relie tout, et c'est ainsi qu'elle s'avance. Grâce à cet entrelacs, une mesure juste et équilibrée mesure les signes des différents cercles, les signes des différentes figures, qui sont épandus en cette roue, les signes particuliers des membres de

la forme humaine, qui en cette roue apparaissent : nos propos le montreront et le démontreront. Par cette mesure, l'amour comme il convient distingue les énergies des éléments, celles de tous les autres ornements supérieurs, qui servent à l'édifice et au décor du monde, tout autant que l'assemblage des membres de l'homme, qui, en ce monde, l'emporte. Avec harmonie, l'amour adapte tout à sa juste mesure, ainsi que nous l'avons à maintes reprises exposé. Or, par cet amour vrai, tout entier divin, existe ce bien, plus précieux, plus désirable que tout. Tous ceux qui le cherchent, il les attire, il les rassemble autour de lui. Dans un juste jugement, il apprécie les mérites des célestes désirs, les mérites de ces plaintes spirituelles dont l'impulsion est divine, tout autant que toutes les œuvres de l'homme qui s'affirme pour l'amour de Dieu : évidence, pour ceux qui aiment Dieu d'un amour parfait, comme je dis par Jérémie mon serviteur au chapitre 17, verset 10 :
47 "Moi Yahvé, je scrute le cœur, je sonde les reins, pour rendre à chacun d'après sa conduite, selon le fruit de ses œuvres." Entendons-le ainsi : les vrais amants de Dieu ne doivent chercher personne d'autre que lui, par le fermoir d'un prétexte faux. Toute insinuation ils refusent, à l'égard d'un autre objet, de leur concupiscence : même si, ainsi que l'a montré la tentation d'Adam, l'homme, à bien des reprises, réalise ses volontés. C'est que l'homme à la fois ne peut servir Dieu et le diable, puisque le diable déteste ce que Dieu aime, et réciproquement. Il en va de même pour l'homme : la chair se réjouit dans les péchés, l'âme, elle, est altérée de justice. La lutte qui les oppose est chaude, les deux partis sont contradictoi-

res. L'œuvre de l'homme, en ce grand combat, cependant s'achève, car le serviteur est contraint de servir son maître. Or la chair se soumet l'âme et entre en péché, l'âme subjugue la chair et elle accomplit l'œuvre bonne. Lorsque l'homme marche selon le désir de son âme, par amour de Dieu, dans la concupiscence, il se répudie lui-même, il se dit étranger. C'est ce qu'ont fait les justes et les saints, et Abel aussi, quand vers Dieu il leva les yeux. Or, quand fut versé le sang d'Abel, la terre entière trembla tant qu'ensuite elle se donna le nom de veuve. Comme une femme en effet est privée dans le veuvage de la consolation de son mari, la terre, par l'homicide de Caïn, fut privée de toute sa sainteté. Or, moi, le Seigneur, je scrute les cœurs contrits de tous ceux qui négligent les péchés, j'examine les reins de ceux qui s'abstiennent de leur goût, je rétribue l'homme selon la peine que lui en a coûté la route accomplie, selon le fruit que produit son débat intérieur, car, en face de moi, je tiens le registre de tout ce que l'homme fructifie. Juste en effet est celui qui dit non aux injonctions de sa concupiscence. De juste il ne peut porter le nom, celui qui suit dans ses désirs toutes les injonctions de sa volonté. Quand il s'est converti au bien, dans le sang de l'agneau ses plaies sont lavées, et la célèbre cohorte, au vu de cette guérison, ne peut qu'entonner la louange d'un Dieu digne d'admiration. Aussi l'homme qui craint Dieu, qui aime Dieu, qu'il ouvre à ces paroles la dévotion de son cœur, qu'il les sache proférées pour le salut des corps et des âmes des hommes, non point de bouche d'homme, mais par moi, par moi qui suis ! »

La troisième vision

1 Je contemplai : et voici que le vent d'est et le vent du sud, eux qui, avec leurs vents annexes, meuvent du souffle de leur énergie le firmament, se mirent à animer ce dernier d'un mouvement circulaire, du levant au couchant, au-dessus de la terre. Puis je vis le vent d'ouest, le vent du nord et leurs vents annexes recueillir ce même firmament, le pousser de leurs souffles, et de l'ouest à l'est, le rejeter au-dessous de la terre. Je vis aussi que le vent du sud et ses vents annexes, au moment où les jours se mettaient à allonger, soutenaient et élevaient progressivement, vers les zones méridionales et en direction du nord, le firmament, jusqu'au moment où cessait l'allongement des jours. À ce moment, cependant que les jours se mettaient à raccourcir, le vent du nord et ses annexes, qui détestent la clarté du soleil, repoussaient et abaissaient progressivement ce même firmament, du nord vers le sud cette fois, jusqu'à ce que le vent du sud se mît à l'élever de nouveau, en même temps que croissaient les jours. Et je vis également apparaître un cercle dans le feu supérieur, un cercle qui ceignait le firmament de l'orient vers

l'occident : il s'en dégageait un vent qui, soufflant cette fois de l'ouest vers l'est, contraignait les planètes à se déplacer en sens contraire du mouvement du firmament. Il ne dirigeait pas son souffle comme les autres en direction du monde, mais, comme nous l'avons dit, son seul rôle était de modérer la course des planètes. Je vis enfin combien, en une concurrence réciproque que cause la diversité des qualités des vents et de l'air, les humeurs se trouvaient, au sein de l'homme, remuées et transformées, et comment elles revêtaient alors les qualités de ces vents et de l'air. En effet : à chaque élément supérieur correspond un air d'une qualité particulière. C'est cet air qui fait tourner grâce à l'énergie des vents cet élément qui, autrement, serait immobile. Grâce à l'assistance du soleil, de la lune et des étoiles, ces éléments libèrent également l'air qui tempère le monde. Lorsque donc un élément quelconque, par l'ardeur de la course du soleil ou par le jugement de Dieu, doit rejoindre quelque région du monde, ledit élément, mû en même temps que l'air, envoie, à partir de cet air même, un souffle qui a nom vent, dans la couche de l'air inférieur. Ce vent a tôt fait de se mélanger à l'air, avec lequel il a certes des affinités et auquel il est sous un certain rapport semblable. Il touche alors l'homme dont il modifie les humeurs internes, selon les propriétés correspondantes de ce vent et de cet air ; il leur apporte alors tantôt la faiblesse, tantôt – c'est le cas le plus fréquent – la santé.

Je vis également ce phénomène : je vis l'un parmi tous ces vents dont nous avons décrit les qualités s'élever en une quelconque région du monde, sous l'influence des variations du soleil et de la lune, ou

par une décision de la justice divine. Ce vent, je le vis envoyer son souffle, après que l'air eut été mû et modulé en conséquence, et je vis cet air s'exhaler à travers le monde. Je vis ensuite ce même souffle conserver la tempérance de toutes les créatures et rendre l'homme changeant en ses humeurs. En effet, lorsqu'un homme dont la qualité naturelle correspond à ce souffle aspire et expire cet air en mutation, lorsque l'âme le recueille et le transmet à l'intérieur du corps, ce sont les humeurs internes qui se trouvent elles aussi transformées, et qui provoquent, comme nous venons de le montrer, la maladie ou la santé. Ainsi les humeurs peuvent s'insurger avec la férocité du léopard contre l'homme, avant de s'adoucir ; elles trahissent souvent leur changement avec la démarche du crabe, avançant puis reculant ; elles sont aussi changeantes parfois que le cerf, elles bondissent, elles s'excitent comme lui ; parfois, elles ont la rapacité du loup, ou bien, elles envahissent l'homme avec les propriétés conjuguées du cerf et du crabe. Mais elles peuvent être aussi comme le lion qui veut toujours faire montre de sa force inépuisable, ou bien, comme le serpent, elles apportent soulagement ou aigreur ; parfois, elles simulent la douceur de l'agneau, ou bien elles grondent comme des ours en colère, joignant les qualités de l'agneau à celles du serpent. Bref, les humeurs ne cessent de changer dans l'homme, de la manière indiquée. Bien souvent, au cours de cette transformation, elles touchent le foie. Or, c'est dans le foie qu'est mise à l'épreuve la connaissance en provenance du cerveau, connaissance qui est équilibrée par les énergies de l'âme. D'autre part, c'est l'humidité du cerveau qui,

par contact, confère au foie son énergie, sa santé, son caractère adipeux. Dans la partie droite de l'homme en effet se trouvent le foie, en même temps qu'une grande chaleur intérieure : regardons la vélocité des mouvements de la main droite et des travaux qu'elle accomplit. La partie gauche, quant à elle, abrite le cœur et les poumons, qui soutiennent les efforts de ces organes et qui puisent leur chaleur au foie comme à un fourneau. Or, lorsque les veines du foie subissent l'action des humeurs ébranlées, ces humeurs viennent à frapper les petites veines de l'audition, et elles perturbent parfois ladite audition : c'est souvent en effet l'ouïe qui véhicule la santé ou la maladie, des nouvelles agréables nous plongent dans une joie excessive, des nouvelles funestes dans une grande tristesse. Mais je vis également que les humeurs atteignaient parfois le nombril de l'homme. Le nombril, c'est en quelque sorte la tête des entrailles. Le nombril noue avec douceur ces entrailles, afin qu'elles ne se dispersent pas, et il maintient dans un équilibre juste leurs trajectoires, leur chaleur, mais aussi la chaleur des veines. Souvent cependant ces impulsions arrachent l'homme au repos : autrement l'homme ne pourrait vivre. Ces humeurs rejoignent également les flancs de l'homme. Or, les flancs abritent des énergies dont le jeu peut être trompeur et dangereux. Mais les nerfs et les autres veines les retiennent, pour que la raison fleurisse aussi en ce domaine et pour que l'homme sache ce qu'il doit faire, ce qu'il doit fuir. Alors, il trouve plaisir à œuvrer, ses œuvres sont réchauffées, confortées dans la partie droite du corps par le souffle de la respiration et par le foie : pourvu donc que l'homme conserve discernement et

discipline, il peut en ce domaine contenir les bourrasques des autres humeurs et achever ses actes dans la discipline.
Or, ces mêmes humeurs touchent également les veines des reins et des autres organes, elles parviennent jusqu'aux veines de la rate, du poumon et du cœur. Ce sont les entrailles du côté gauche du corps qui les agitent, le poumon cette fois qui les réchauffe, jouant sur le côté gauche le rôle du foie sur le côté droit. Les veines du cerveau, du cœur, du poumon, du foie, etc., donnent au foie son énergie, et les veines des reins, elles, descendent jusqu'aux mollets qu'elles confortent. De plus, quand les humeurs remontent avec ces veines des mollets, elles forment des interconnexions au sein des organes virils et de la matrice, et, de même que l'estomac rassemble la nourriture, ces veines communiquent auxdits organes les énergies procréatrices, comme un fer qui est aiguisé sur une pierre. Or, les muscles supérieurs des bras et des mollets forment sur les membres comme des tumeurs, tumeurs faites de veines et d'humeurs. De même que le ventre retient les entrailles et les nourrit, les biceps et les mollets maintiennent les veines et les humeurs, par leur force particulière, ils renforcent et ils soutiennent l'homme, le ventre, lui, le nourrit. Lorsque l'homme fait de la course à pied ou une marche forcée, les nerfs situés sous les genoux et les petites veines des genoux se distendent, ceux-ci touchent les veines des mollets et leur entrelacs complexe. Fatiguées, ces veines rejoignent les veines du foie, qui, à leur tour, vont toucher les veines cérébrales : c'est ainsi que la fatigue se propage dans tout le corps. Au cours de cette opération,

les veines des reins touchent la cheville droite plus violemment que la cheville gauche, parce que la cheville droite reçoit l'aide de la chaleur du foie. Les veines de la cheville droite en effet montent jusqu'à celles des reins, qu'elles touchent, le foie de son côté réchauffe les reins et leur adiposité humorale : les veines se détendent alors, elles apportent un délassement rapide qui cesse aussi vite d'ailleurs que leur action. Or, lorsque le foie réchauffe l'homme, ce dernier plaisante, il se réjouit. Mais, lorsque les humeurs sont mues injustement dans l'homme, lorsqu'elles touchent les veines du foie, l'humidité de ce dernier s'en trouve diminuée, de même que l'humidité de la poitrine : l'homme alors se dessèche et tombe malade. Si la lymphe de plus est sèche et venimeuse, si elle monte jusqu'au cerveau, il se produit des maux de tête, des douleurs oculaires, un desséchement de la moelle, qui, dans les derniers quartiers de lune, peuvent conduire à l'épilepsie. L'humidité de la région du nombril, chassée par les humeurs, se dessèche, se durcit, si bien que la chair se couvre d'ulcères, de squames, comme d'une sorte de lèpre. Les veines des parties sexuelles, injustement concernées, influencent les veines adjacentes, elles provoquent aussi un desséchement, une disparition de l'humeur, et l'apparition d'impétigos. Les veines des reins à leur tour sont contaminées, elles frappent celles des chevilles et du reste du corps, comme nous l'avons dit, desséchant la moelle des os et les veines de la chair des muscles : alors l'homme sombre dans une langueur prolongée. Mais il arrive également que lesdites humeurs, au sein de la poitrine, provoquent une humidité excessive, et que cette humidité gagne le foie :

l'homme se met alors à nourrir une multitude de pensées diverses qui lui donnent l'impression d'être fou. Si ses humeurs montent au cerveau, elles contaminent le cerveau, descendent jusqu'à l'estomac, y engendrent des fièvres, et elles provoquent une longue maladie. L'excès de lymphe tourmente également les petits vaisseaux de l'oreille, ladite lymphe contamine les vaisseaux pulmonaires et l'homme tousse, peut à peine respirer. L'excès gagne les vaisseaux du cœur, il y provoque une douleur qui, gagnant le côté, déclenche une pleurésie, dont les symptômes sont si forts qu'ils rappellent ceux de l'épilepsie dans les derniers quartiers de lune. Cette véritable inondation met également en branle les viscères de la région ombilicale, elle gagne le cerveau, provoque une frénésie, frappe les veines rénales, déclenche une crise de mélancolie qui trouble le sujet et provoque une tristesse sans discernement. Ces mêmes humeurs déréglées atteignent également les veines des reins, puis des chevilles, elles envahissent tous les autres vaisseaux si bien que l'homme, quand il a abusé de boissons et de nourriture, est atteint d'une lèpre grasse, par gonflement des chairs. Au contraire, si les humeurs citées viennent à se répartir par tous les membres de l'homme sans humidité excessive, dans un équilibre tempéré et dans une juste mesure, l'homme garde un corps sain, et sa connaissance du bien comme du mal prospère.

2 J'entendis donc à nouveau une voix venue du ciel, qui s'adressait à moi en ces termes : « Toutes les créatures créées dans les deux mondes, supérieur et inférieur, c'est Dieu qui les a mises au service de l'homme. Si l'homme les utilise pour le mal, le juge-

ment et le châtiment divins fondent sur lui. Mais si ces créatures assistent l'homme dans les nécessités du corps, elles concernent aussi le salut de son âme. Tu vois le vent d'est, le vent du sud, ses annexes mouvoir le firmament par les énergies de leurs souffles, faire tourner le firmament au-dessus de la terre, de l'est à l'ouest : c'est pour montrer que l'exhalaison de la crainte du Seigneur, autant que celle du jugement de Dieu, quand elles viennent à toucher de leurs vertus et de l'énergie de leur sainteté l'esprit intérieur de l'homme, engendrent le bien à l'orient pour ainsi dire, tout en permettant à l'homme de vaincre les tentations de la chair jusqu'à ce que l'homme atteigne en quelque sorte l'occident : le croyant persévérant est converti alors à la perfection de la bonté. Lorsque l'homme en effet craint Dieu, il craint également que ses excès ne provoquent le châtiment divin. Quand il se met à faire le bien, quand il persévère, il s'efforce de gagner la récompense éternelle... (Le vent d'ouest et du nord rejettent le firmament sous la terre : c'est que les peines infernales entraînent l'homme au lieu du châtiment, mais elles l'exhortent aussi à ne pas succomber, à essayer de regagner la sainteté.)

3 (Le vent du sud, quant à lui, permet au firmament de remonter : en effet, l'exhalaison de la rectitude élève l'homme qui lutte pour la foi. Le vent du nord a l'effet contraire, parce que les tribulations persuadent souvent l'homme de négliger la lumière. Mais la grâce de Dieu, tel le vent du sud, le reconduit à la vertu d'antan.)

4 Si tu vois apparaître dans le feu supérieur un cercle qui ceint de tous côtés le firmament, et qui engendre

un vent, un vent qui pousse les sept planètes à se déplacer à l'envers, c'est que la puissance divine enferme l'intégralité de la sainteté. C'est qu'elle conforte de toutes parts l'esprit intérieur de l'homme qui se joint à Dieu. Cette exhalaison qui en jaillit, c'est elle qui fait toucher à l'homme qui va sombrer dans la torpeur les dons mystiques de l'Esprit saint : l'homme alors s'arrache à cette torpeur, il se relève, et de tout son zèle, il tend vers la justice. Opération souvent pénible pour l'esprit de l'homme : car le corps, même contraint à l'obéissance par la disposition divine, est à peine capable parfois de mener le bien ; trop souvent il consent aux désirs de la chair, de cette chair qui est sa demeure ; ainsi l'exhalaison des dons de Dieu se heurte souvent à la résistance de la volonté de l'homme. Or ledit vent n'envoie pas comme les autres son souffle dans le monde : il se contente de modérer, comme nous l'avons dit, la course des planètes. L'exhalaison en effet procède, nous l'avons dit, de l'intégralité de la sainteté : c'est qu'elle n'a pas les mêmes manifestations que les autres vertus qui conduisent du mal au bien l'homme adonné au siècle ; celui qui se met à faire le bien par le don de Dieu n'a pas en effet atteint la perfection, la plénitude de la sainteté. C'est quand il a véritablement atteint son but que l'exhalaison de ladite sainteté le maintient dans la plénitude et la perfection des dons de l'Esprit saint, l'empêche de vaciller à droite ou à gauche. La base de la colonne de la sainteté, c'est Christ. Le sommet quant à lui touche les cieux. Lorsque Christ nous tient, lorsque nous reposons sur les sept dons de l'Esprit saint, nous ne pouvons plus être renversés par les secousses des ouragans, par les

multiples tentations, comme Rababuq l'a dit sous ma dictée : "Yahvé mon Seigneur est ma force, il rend mes pieds pareils à ceux des biches, sous les cimes il porte mes pas" (Hab, 3, 19). Entendons-le ainsi : Dieu qui m'a créé, Dieu qui est le Seigneur et qui a pouvoir sur moi, est ma force. Sans lui, je suis incapable de tout bien, car c'est lui qui me communique l'esprit de vie, source de ma vie, source du mouvement qui m'anime, car c'est lui qui me permet de m'orienter sur tous les chemins que je prends. C'est lui qui, lorsque je l'invoque dans la vérité, Dieu et Seigneur, conduit mes pas dans la vélocité de ses commandements, de même que se hâte le cerf, quand il sent le désir de la source. C'est lui aussi qui me conduira sur ces sommets que ses préceptes m'enseignent et me montrent, c'est lui qui soumet les concupiscences terrestres dans sa force victorieuse. C'est à lui donc que je rendrai des louanges inépuisables, quand je serai parvenu à la béatitude des cieux. De même en effet que le soleil, au firmament, domine les créatures terrestres, de même que rien ne peut le couvrir, Dieu ne pourra écarter de lui quiconque en lui aura fixé son cœur autant que son âme. Fixé en lui, il méprise tout ce qui est terrestre ; rien ne peut ici-bas le scandaliser. Jamais en effet la peur de la mort ne l'ébranle, en aucune peine il n'éprouve la misère du temps ; jamais il ne fréquente les repaires des brigands, cette perfidie et cette haine qui bien souvent dupent l'homme. Il ne déambule pas non plus dans les tourbillons de l'inconstance, suivant les mœurs inconstantes de ceux qui détournent leur regard du créateur, accomplissant leurs œuvres selon

leur libre arbitre, comme le crabe qui avance et qui recule, ou bien comme la tornade qui dessèche toute végétation.

6 Tu constates que les qualités diverses des vents et de l'air concourent à ébranler, à modifier les humeurs de l'homme, qui assimilent les qualités des vents. Grâce en effet aux modes divers des exhalaisons vertueuses, grâce en outre aux qualités des désirs humains, quand tous deux concordent et quand l'homme désire l'apanage de Dieu, les pensées des hommes, que Dieu met en mouvement, se convertissent au bien, se soumettent à la dignité de ces vertus et de ces saints désirs. À chacun des éléments supérieurs correspond un air qui lui est conforme : grâce à lui, l'énergie des vents assure la révolution dudit élément qui serait autrement immobile. De même, le désir du croyant harmonise avec les vertus supérieures et leurs encouragements, et cette exhalaison vertueuse l'exhorte à la destruction du mal : autrement la conversion au bien ne serait pas possible... Tout le bien en effet qu'œuvre l'homme ne procède pas de son mérite, mais du don de la divine grâce... Lorsque l'homme contraint raisonnablement sa chair pour l'amour de Dieu, il exalte son esprit intérieur vers la béatitude, comme en témoignent ces propos de Sagesse :

7 "Biens abondants dans la maison du juste, mais les revenus du méchant sont sources d'inquiétude" (Prov., 15, 6). En voici la signification : comme le soleil au zénith arde avec le plus de force, la demeure du juste, son esprit qui accomplit toutes ses œuvres comme s'il assistait au jugement de Dieu, manifeste une extrême énergie : de vertu en vertu il avance et

rien ne l'affaiblit. Rien de même n'affaiblit le soleil, ni lors de sa montée dans le ciel, ni la distribution de son rayonnement : plus l'homme béat s'échauffe dans le bien, plus il s'enflamme dans la recherche de sa félicité. C'est qu'il a pour séjour les régions supérieures, c'est qu'il s'y applique de toute la tension de son désir, et la douceur du séjour jamais ne le saturera. C'est que sa force domine le firmament et touche le fond des fosses abyssales, car l'homme uni à toute créature est le plus fort : à son service est toute créature. Quant à la terre, parfois le mouvement du firmament la secoue et l'ébranle, le firmament, à son service, l'imbibe de pluie pour qu'elle ne se dissolve pas, afin que de louable façon elle fructifie par l'air et par la rosée. Homme bienheureux qui attire tout le terrestre à lui, et que rien n'arrête lors de son ascension vers les sommets, lors de l'édification des bonnes œuvres au milieu de la joie de la vie éternelle : ni la tristesse ni la crainte des concupiscences terrestres ! Quant au trouble, c'est en ces fruits que sont les œuvres mauvaises et perverses de l'impie qu'on le repère : dans la tourbe du monde, l'impie se répand et titube, il fuit le jour et il bannit l'espoir de la lumière éternelle. Sa nourriture : les trognons pour les porcs. Parce qu'il refuse de bannir les désirs de la chair, c'est la vie qu'il refuse.

8 Tu constates également que tantôt la course variée du soleil et de la lune, tantôt le jugement de Dieu, comme nous l'avons expliqué, suscitent en quelque contrée du monde un de ces vents dont nous avons décrit les caractères. Or l'air, une fois mis en branle, trouve son équilibre, puis projette son souffle. Ledit souffle, traversant le monde et maintenant l'équilibre

des créatures, détermine également le caractère changeant des humeurs de l'homme... (L'Esprit saint exhale les dons des vertus, l'homme les aspire, et cette aspiration détermine le désir du croyant ; au cours de ces deux mouvements d'aspiration et d'expiration, les humeurs se modifient et ont des effets contraires ; de même l'homme lutte avec le mal en un combat secret qui l'agite violemment.)
De fait, les humeurs se rebellent dans l'homme parfois avec la sauvagerie du léopard, pour ensuite s'apaiser. Elles révèlent souvent leur changement, comme le crabe qui tantôt avance, tantôt recule. Ou bien, témoignant de leur diversité, c'est comme un cerf qu'elles sautent et se cabrent. En effet : même si la crainte du Seigneur pénètre l'homme, il surgit parfois en lui des pensées qui suscitent le dégoût et s'abandonnent à la vanité. Il ressemble alors au crabe : tantôt ces cogitations l'exhortent à la marche en avant, dans la confiance d'un bon achèvement ; tantôt elles le retiennent, le dupant, lui insinuant qu'il est impossible de continuer ainsi. Tantôt, comme chez le cerf, elles lui apportent la sécurité de la foi, et elles aiguillonnent le croyant qui vacille. Mais elles l'inondent parfois avec la rapacité du loup, après avoir joué les crabes et les cerfs. Elles lui révèlent en effet, par le loup, les peines infernales qui l'attendent, tout en lui promettant fallacieusement que la foi – le cerf – et la confiance – le crabe – le dispensent des autres bonnes œuvres : après quoi, bien souvent, elles le précipitent dans la désespérance. Tantôt elles lui démontrent que sa force a la pérennité de la force du lion, tantôt elles profèrent, comme le serpent, douceur ou âcreté, tantôt elles simulent la clé-

mente allure de l'agneau, exposant à l'homme le jugement de Dieu et le persuadent de ne pas le redouter. S'avançant alors avec la prudence du serpent, elles lui suggèrent pour le tromper comment l'éviter avec une subtile astuce, lui conseillant de ne rien craindre, comme le patient agneau, comme s'il n'était pas le captif des péchés. Tantôt l'homme gronde comme l'ours furieux, tantôt ce sont les caractères de l'agneau et du serpent qui se manifestent en lui. Tantôt en effet elles conseillent à l'homme, comme l'ours, de supporter, pour l'amour de Dieu, les tribulations du corps, tantôt, dans la patience de l'agneau et l'habileté du serpent, elles lui font croire qu'il est châtié et purifié de ses péchés. Ces diverses insinuations le plongent dans l'incertitude. Ainsi donc les humeurs de l'homme ne font que changer, et ses pensées, ébranlées par ces tourmentes et ces autres modes, le bercent dans une juste sécurité, le plongent dans la désespérance, l'exaltent même parfois dans une dévotion juste. Ces humeurs variées passent ensuite au foie, et c'est dans le foie qu'est éprouvée la science de l'homme, cette science qui descend du cerveau, une fois tempérée par les énergies de l'âme ; l'humidité du cerveau quant à elle garantit l'adiposité, la force et la santé de ce dernier. C'est que les pensées de l'homme souvent se concentrent, comme les humeurs dans le foie, dans la force de la justice, cette force dans laquelle le juste en sa science œuvre. Ce sont les énergies de l'âme qui révèlent la science du bien et du mal, et c'est l'âme qui embrasse la vie, par la justice, chez les croyants. De même le Fils de Dieu assembla autour de lui les pécheurs et

les publicains afin de leur donner la robustesse dans l'abondance de l'Esprit saint.

Sur le côté droit, se trouvent le foie, et la chaleur la plus élevée ; c'est la main droite qui est la plus agile. Le côté gauche abrite le cœur et les poumons, qui permettent la levée des fardeaux. Le foie libère sa chaleur comme un fourneau. Le sens est clair : dans la main droite, entendons dans la prospérité du salut de l'homme de bien et de droiture, la justice œuvre aux côtés de l'Esprit saint. C'est que l'homme qui se dresse vers Dieu dans la prospérité accomplit n'importe quel bien. De la main gauche, il fuit l'adversité, il confesse Dieu d'un cœur droit et il souhaite se conforter par la robustesse de la justice. Lorsque les vaisseaux du foie, ébranlés et touchés par ces humeurs, viennent toucher les petites veines de l'ouïe, ils apportent la confusion. C'est que l'ouïe peut provoquer la santé ou la maladie. La prospérité provoque une joie extrême, l'adversité plonge dans une tristesse excessive. Ainsi la crainte de la justice, provoquée par de justes pensées, détourne l'homme du mal par le moyen de l'ouïe : elle le conduit vers le bien. À l'âme elle apporte tantôt la sainteté, tantôt la honte, et l'homme ne désire plus parfois, ni dans le bien ni dans le mal, être capable de s'imposer un équilibre. La science du bien est muette, sans une ouïe bonne : la science bonne, c'est une ouïe bonne qui la recueille, et grand est le zèle de l'homme, quand il s'agit de traiter et de dicter l'apport de la science bonne. Celui qui a réalisé l'accord cohérent de toutes ces composantes se repose, une fois qu'il s'est détaché de ces questions : quand il a compris le bien et le mal, il enferme le bien dans le secret de

son cœur et il rejette le mal loin de lui, selon les paroles d'Isaïe :

11 "Dégage ton cou de ses liens, fille de Sion, ô captive ! Oui, ainsi parle Yahvé : Vous avez été vendus gratuitement et vous serez rachetés sans argent" (Isaïe, 52, 2-3). Entendons-le ainsi : use par la pénitence les chaînes de ta première captivité, de ta première transgression, toi qui étais au paradis comptée au nombre des filles de la paix supérieure ; quand tu as perdu le paradis, tu as été placée sous le joug d'une multitude de maux... (La vente et le rachat s'opèrent sans argent : le Rédempteur nous a redonné la vie par l'Esprit et par l'eau. Le croyant ne quittera pas les hauteurs de Sion, il ne s'écarte jamais de Dieu.)

12 Tu constates également que lesdites humeurs tendent vers le nombril, qui est en quelque sorte la tête des viscères ; il les noue avec douceur afin d'éviter qu'elles ne se dissipent, en préservant dans un juste équilibre leurs itinéraires, leur chaleur, ceux des vaisseaux, bien qu'il soit parfois troublé par leurs multiples impulsions : autrement l'homme ne pourrait rester en vie. Lorsque le croyant chasse l'ouïe mauvaise, il resserre par ses méditations le nombril des différents désirs, quand il peut ainsi progresser sur la voie de la vraie béatitude : le plus souvent, c'est à l'inquiétude du mal qu'il est porté. Ces humeurs souvent aussi gagnent les parties lombaires, dont le jeu des forces est trompeur et dangereux ; ce sont les nerfs et les autres vaisseaux qui les retiennent. Ces humeurs deviennent elles aussi raisonnables, l'homme sait alors ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter. Il se délecte alors de ces actions, cepen-

dant que les humeurs de la partie droite sont réchauffées, confortées par le souffle respiratoire et par le foie. L'homme acquiert partant discernement et discipline, il apprend à contenir les assauts des autres humeurs, pour mener ses actes à terme dans la discipline. Il ceint en effet ses flancs, siège de la luxure, et la vertu de justice le conforte dans l'obtention du salut de son âme : il l'accomplit ainsi dans la discrétion et dans la probité. Les humeurs touchent parfois aussi les vaisseaux des reins et des flancs, qui tendent également vers les vaisseaux de la rate, du poumon et du cœur : les viscères du côté gauche sont eux aussi concernés, le poumon les réchauffe, alors que c'est le foie qui enflamme la partie droite du corps. Cette méditation véritable contraint en effet fortement les reins dont la concupiscence injuste influence souvent le cœur et incite au mal, lorsque les touche la légèreté de la chair : voilà ce que fait l'homme qui marche sur le chemin de la justice.

13 Les vaisseaux du cerveau, du cœur, des poumons, du foie et autres apportent aux reins leur force, les veines des reins descendent jusqu'aux chevilles, qu'elles confortent ; la remontée s'effectue par les vaisseaux desdites chevilles. Ils forment des connexions dans les parties viriles et dans la matrice : de même l'estomac recueille la nourriture. Ils transmettent à ces organes la force qui permet la reproduction, comme le fer est aiguisé sur la pierre. Lorsque le désir est assouvi, lorsque la pudeur a contenu ces parties, la science bonne, que possède l'homme, purifie dans la chasteté ces organes, elle les entoure de la crainte de la justice et de la continence : l'incontinence antérieure penche alors vers la continence, elle la conso-

lide pour ne pas qu'elle sombre dans la légèreté. Tendant vers Dieu en cette continence même, s'en servant comme rempart dans les deux sexes, soutenu par diverses vertus, l'homme mène le combat de la sainteté, et il suit le droit chemin du discernement. Les faisceaux musculaires des bras et des jambes, les mollets aussi sont pleins de veines et d'humeurs : de même que le ventre retient en soi les viscères et la nourriture, lesdites parties musculaires abritent en elles les veines et les humeurs ; leur force corrobore et supporte l'homme, de même que le ventre nous apporte la nourriture. C'est que la modération regroupe en l'homme la force, elle maintient tout ce qui permet la justification, elle est entourée du mouvement des soupirs des bonnes pensées, elle rassemble les forces intérieures de l'âme par la plénitude, en les maintenant pour la perfection du salut : ainsi elle nourrit dans la sainteté le corps tout autant que l'âme, dans l'homme tout entier.

14 (La fatigue corporelle ressemble à la lassitude de l'homme qui a choisi la voie de la démesure : il sombre dans le désespoir. Une trop grande abstinence a l'effet contraire : le discernement est nécessaire. La justice anéantit les turbulences du désir.)

15 Lorsque les humeurs sont injustement ébranlées et lorsqu'elles viennent à influencer les vaisseaux du foie, comme nous l'avons décrit, l'humidité diminue, celle de la poitrine s'atténue, et les humeurs plongent dans la maladie l'homme asséché. Le phlegme gagne en aridité et en venimosité, il monte au cerveau, il conduit à des maux de tête, à des douleurs oculaires : la moelle osseuse se flétrit et l'épilepsie parfois se déclenche dans les derniers quartiers de la lune. Lors-

que les pensées sont gagnées par la sauvagerie, par la dureté et par la tyrannie, lorsqu'elles sombrent dans la vanité, elles oppriment tyranniquement la justice infusée par la rosée de l'Esprit saint, que la sainteté des bonnes œuvres devrait faire germer dans l'homme. Elles affaiblissent, elles dessèchent ainsi en lui les autres vertus. La science, principe et objectif en l'homme, la force de l'opération juste, qui prospéraient auparavant en lui, elles la poussent à la désespérance, comme en une épilepsie, parce que la lumière de la vérité qui l'éclairait est déjà affaiblie. Quant à l'humidité qui se trouve dans le nombril de l'homme, chassée par ses humeurs, elle conduit à la sécheresse, au durcissement : la chair se couvre d'ulcères et de squames, comme si le sujet devenait lépreux, ce qui n'est pas le cas. Les vaisseaux des parties lombaires, injustement influencés, émeuvent parallèlement les autres vaisseaux : la vraie humidité du corps se dessèche ; lorsque l'humeur est partie, surgissent les impétigos ; l'humidité de la continence qui devrait détruire dans le nombril la concupiscence, que mettent en fuite les cogitations féroces, dures et illicites, n'est plus déversée par la rosée de l'Esprit saint. Quand elle l'abandonne, ses péchés se gangrènent par les mauvaises habitudes, et ils apparaissent en tous, comme une lèpre fétide. Les parties lombaires que la chasteté ne ceint plus sont ébranlées par ces parties : une fois asséché le germe des bons fruits, les mauvais exemples surgissent en lui comme des impétigos. C'est ce que montre Osée lorsqu'il dit :

16 "Ce que j'ai vu dans la maison d'Israël est horrible ; c'est là qu'Ephraïm se prostitue et qu'Israël se

souille" (Osée, 6, 10). Entendons-le ainsi : c'est en ces tanières que gisait, dans le repos de ses péchés, celui qui aurait dû d'un cœur pur considérer Dieu. Mais moi, qui perce tous les recoins cachés des péchés, j'ai vu l'abomination la plus indicible : l'homme se vautre dans la fornication, dans les fautes les plus impures et les plus fétides. En elles il se souille comme le porc se vautre dans la boue. Quand il devrait chercher la pureté, la contempler et l'embrasser, en tout, il se rend méprisable et dissolu. En effet, l'impureté énerve l'homme, lui fait perdre l'esprit, si bien qu'il ne peut plus prêter attention, dans la perfection de la probité, ni aux soucis du siècle ni à Dieu. L'incendie de sa chair, joint au consentement de sa volonté, lui suggère et lui insuffle orgueil, vaine gloire, et tout le mal.

17 Parfois lesdites humeurs, injustement mises en branle, atteignent les vaisseaux des reins. Elles gagnent les autres vaisseaux des chevilles et du reste du corps. Elles dessèchent, elles assèchent les moelles des os et les vaisseaux adjacents. Une grande langueur, qui ne cesse plus, envahit l'homme. En effet, lorsque le croyant néglige de contenir son nombril et ses flancs, lorsqu'il laisse ses pensées divaguer dans la tyrannie de l'inutilité, il se met à mépriser le jeu des vertus de la continence, et l'abstinence, qu'il faut préserver dans la discrétion et dans la tempérance, pour sauvegarder la pudeur. Ainsi les autres œuvres, dans lesquelles fait défaut l'infusion de la rosée céleste, sombrent dans l'aridité, elles provoquent la langueur de l'âme, jusqu'à ce que l'homme recouvre la vertueuse rigueur.

18 Il arrive aussi que lesdites humeurs inondent de leur flux la poitrine, humidifient avec excès le foie et suscitent des pensées multiples : l'homme se croit tantôt sage, tantôt sot. Or, ces humeurs montent jusqu'au cerveau qu'elles contaminent, descendent jusqu'à l'estomac, y provoquent des fièvres : l'homme tombe malade pour longtemps. Entendons-le ainsi : lorsque ces diverses pensées se répandent sous l'influence de la mollesse, de la facilité et d'une vanité lubrique, de la brutalité aussi dont elles sont issues, leur légèreté même étouffe en l'homme la justice. Lorsqu'elles surgissent en lui, tantôt elles élèvent l'homme dans la sagesse, tantôt elles l'abaissent dans la sottise. Dans la science, elles apportent la confusion, elles rendent l'homme avide, et son âme, prise au filet de ces maux, comme d'une langueur prolongée, ressent une oppression bien souvent pernicieuse. Ladite superfluité atteint parfois les petits vaisseaux de l'oreille, et le phlegme contamine aussi les vaisseaux pulmonaires : l'homme se met alors à tousser et à respirer mal. Une fois les vaisseaux du cœur touchés, il ressent des douleurs dans la région du cœur. Cette douleur gagne le côté, provoque une pleurésie, et des symptômes voisins de ceux de l'épilepsie dans les derniers quartiers de la lune. Ainsi, ces pensées diverses déclenchent un trouble, une confusion de l'ouïe de l'âme : l'homme n'est plus capable de comprendre, de recueillir le bien ; il ressent un dégoût, qui a des allures de toux. Dans la démence, elles troublent le cœur, et l'homme ne peut plus recouvrer un repos qui soit profitable à l'âme. Titubant de-ci, de-là, en sa droiture, il a tout l'air d'un moribond : les nuages déjà recouvrent la lumière de cette droiture. Elles

mettent aussi en branle les viscères du nombril, par leur inondation excessive : elles montent au cerveau, rendent frénétique, touchent les vaisseaux lombaires et rendent mélancolique. Le malade est troublé : une tristesse sans discernement le gagne. C'est qu'elles suscitent une concupiscence sans frein, un trouble qui jaillit de la démesure d'une effusion lubrique. Elles scindent la science si bien que l'homme croupit dans des actions de débauche, elles rendent insensé, d'une impudente incontinence. L'envahit une tristesse qui naît de l'incapacité dans laquelle il se trouve de satisfaire ses voluptés. Ces humeurs parfois gagnent aussi les reins, jusqu'aux vaisseaux des chevilles et des autres organes : l'homme est ainsi inondé de nourritures, de boissons superflues. Une lèpre adipeuse parfois le saisit, ses chairs se mettent à gonfler. C'est que ces pensées diverses touchent parfois l'homme de leur volonté impure et lubrique ; elles le poussent en une honteuse mollesse, elles chassent cette courageuse abstinence qui lui permet de dompter la chair, elles le conduisent mollement vers une voracité, qui, à son tour, enflamme le désir. Comme la lèpre, la putridité des péchés le contamine, il ne résiste plus à la volupté de son corps. Le croyant en effet qui ne macère pas sa chair par une abstinence appropriée, qui la nourrit de vices et de concupiscences, assimile la graisse des péchés, et, en face de Dieu, il devient un rebut putride.

19 Si lesdites humeurs au contraire, par tous les membres, se répandent dans un équilibre convenable, si elles ne sont ni trop sèches ni trop humides, la santé du corps ne s'altère plus. Nous avons une science aiguë, et du bien, et du mal. En voici la significa-

tion : lorsque les pensées de l'homme n'ont ni une dureté excessive née de leur sauvagerie, ni une excessive lubricité née de leur facilité, si, aussi bien selon l'homme que selon Dieu, dans l'honnêteté des mœurs, elles conservent une composition bonne et décente, au corps par la douceur elles confèrent le repos, et elles donnent à la science de l'homme la subtilité. Nous ne penchons plus alors ni vers la droite ni vers la gauche : nous fuyons la faveur du monde, et, grâce au soutien d'une foule de vertus, nous aspirons aux joies du ciel, ainsi que nous le lisons au chapitre sept, verset deux, du Cantique des Cantiques : « Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince ! » Voici comment il faut comprendre : toi qui en ton cœur dans les bonnes œuvres te délectes, toi qui à Dieu aspires, à Dieu qui te confère l'espérance de la vie éternelle, cette espérance qui dans la joie resplendit comme à son lever le soleil, à tous tu fais montre des pas merveilleux que tu accomplis sur les traces du Fils de Dieu, quand tu t'imposes, en tes sandales, la mortification de la chair. Ainsi tu recouvres la nudité de tes péchés, lorsque, en ton libre arbitre, plus que toi tu aimes Dieu. Ainsi l'âme prend le nom de fille de prince, du prince qui a nom prince de paix, du prince qui a écrasé l'antique serpent avant de libérer son peuple, de laver en son sang toute l'hostilité qui séparait Dieu et l'homme. Or, ce sont les anges qui aux hommes ont annoncé la paix dans l'humanité du Fils de Dieu, et cette humanité a été source de grande joie. Dieu en effet s'est à ce point uni à la terre que les hommes le contemplent sous la forme d'un homme, et que les anges parfaitement voient cet

homme comme un Dieu aussi. Que chaque homme donc qui craint, qui aime Dieu, ouvre à ses paroles la dévotion de son cœur ! Qu'il sache que ces paroles, c'est moi, moi qui suis, qui les profère, qu'elles ne jaillissent pas de la bouche d'un homme, pour le salut du corps, pour le salut de l'âme ! »

La quatrième vision

1 Et je vis le firmament et toutes ses dépendances : son épaisseur, d'un bord à l'autre, au-dessus de la terre, était égale à celle de la terre, sur tout son diamètre. Je vis aussi le feu supérieur du firmament : ébranlé par instants, il projetait sur terre des braises, comme des écailles ; ces braises marquaient et ulcéraient les hommes, les animaux, les plantes. Je vis aussi comme un brouillard qui s'échappait du feu noir et qui atteignait les terres : il asséchait la viridité terrestre, il réduisait l'humidité des champs. Mais l'éther, dans sa pureté, s'opposait à ces écailles et à ces brumes ; il empêchait que les fléaux ne frappassent outre mesure les créatures que nous avons citées. L'air blanc dense et lumineux dégageait lui aussi un autre brouillard en direction des terres : il envoyait sur les hommes et sur les troupeaux une grande peste ; nombreux étaient ceux qui encouraient bien des maladies, et légion ceux que la mort frappait. L'air aqueux, quant à lui, s'opposait à ce brouillard ; il le tempérait, afin qu'il n'apportât pas aux créatures de blessures excessives. Je vis aussi une humeur qui jaillissait en bouillonnant de l'air mince et qui se

répandait sur terre : elle y suscitait la viridité, elle provoquait la germination de tous les fruits ; dans ses parties supérieures, elle portait également quelques nuages qui soutenaient les couches supérieures et que ces couches à leur terre confortaient. J'aperçus aussi en ce même air un nuage blanc, qui, en ses confins, était comme fixé aux autres nuages du firmament. En son milieu, il était courbé comme un arc, et il s'étendait dans l'air dont nous avons parlé.

2 De nouveau, j'entendis une voix du ciel qui s'adressait à moi en ces termes :

« Dieu, le créateur de tout ce qui existe, a conféré cette constitution aux mondes supérieurs, afin, grâce à eux, de conforter et de purifier les mondes inférieurs. Tu constates que le firmament et ses dépendances ont exactement l'épaisseur de la terre. C'est, ô homme, pour te montrer et pour te signifier leur égalité. Le vide aérien, en effet, qui s'étend de la terre aux limites supérieures, est le même vide que celui qui va de sous la terre aux limites inférieures ; et c'est le même aussi qui, vers le sud et vers le nord, sépare la terre des limites opposées du firmament. Voici pourquoi : l'homme, en son esprit intérieur, manifeste ses forces aussi bien sur terre que dans les cieux ; son corps applique ses énergies à ces doubles pratiques ; lorsque l'âme et le corps s'accordent dans leur rectitude, ils obtiennent dans une joie unanime des récompenses suprêmes.

3 Tu vois aussi que des braises tombent du firmament sur les hommes, les animaux et les plantes : c'est que Dieu a donné au firmament par le feu une fermeté qui empêche sa dispersion, il l'a élevé par l'éther afin qu'il se mût, pénétré d'eaux afin qu'il ne dessé-

chât, illuminé d'étoiles afin qu'il manifestât sa clarté, soutenu aussi par les vents afin qu'il poursuivît sa course avec zèle. Le firmament en effet reçoit dans les quatre zones, de l'orient, de l'occident, du midi et du septentrion, des énergies éoliennes qui permettent sa rotation. Le feu lumineux, quant à lui, lorsque le jugement et l'injonction de Dieu le séparent de l'humeur de l'eau inférieure, lorsque son ardeur abandonne la juste mesure, envoie, comme nous l'avons dit, ses braises que l'ardeur rend brûlantes et que l'eau rend humides, afin que le châtiment s'exerce. Cela montre que la puissance de Dieu, qui détient en son pouvoir l'esprit de l'homme, ébranlée par un juste jugement, châtie les actions perverses des hommes. Les hommes sont alors confondus et renversés, parce qu'ils ne se conduisent pas en hommes, mais en animaux, parce qu'ils ne produisent aucun fruit mûri par les œuvres bonnes.

4 Si le feu noir parfois libère un brouillard qui descend sur terre, qui assèche la viridité terrestre et qui réduit l'humidité des champs, il arrive que la volonté de Dieu agite dans un même feu l'ardeur et le froid : le brouillard qui descend alors, que l'ardeur pernicieuse transforme en fumée et que la froidure humidifie, sert au châtiment des pécheurs. Ce feu noir en effet, excité par le vent du sud, s'embrase, et l'excès de froid, qui vient du vent du nord, provoque la grêle. Heureusement, l'action modératrice du vent d'est s'exerce. Mais le vent d'ouest, faisant irruption dans l'air humide, déclenche, au sein des commotions intermittentes du feu noir, une dangereuse ondation. C'est que l'examen du juge attise d'autres timents sur les concupiscences de la chair : son

mépris les dessèche, il consume totalement leur grossièreté, parce que Dieu réduit à néant tout ce qui s'oppose à lui.

5 (L'éther, placé entre les feux et les eaux, tempère ce qui est au-dessus et au-dessous de lui ; les eaux sont retenues par le feu, et réciproquement : la pénitence, dans sa pureté, adoucit la vengeance et le châtiment de Dieu.)

6 (L'air dense, lumineux et blanc libère un brouillard pestilentiel : ces fléaux ne se déchaînent pas si l'homme garde le discernement. L'air aqueux exerce une action modératrice.)

7 Si l'humeur qui s'échappe de l'air mince suscite sur terre la viridité, si elle provoque partout la germination, si elle porte aussi des nuages qui soutiennent toutes les couches supérieures et sont à leur tour confortés par elles, c'est que l'air libère de la neige. Cette neige en flocons se répand sur terre, lorsque le froid saisit la terre quand le soleil est bas : les gouttes d'eau se transforment en neige sous l'effet du froid supérieur. Mais, lorsque l'ardeur du soleil monte, ce même air dégage une rosée qui tombe sur la terre comme un rayon de miel. La douceur du vent d'est transforme parfois cette rosée en une douce pluie. Cet air repousse aussi les dangers qui viennent d'en haut, il est le bouclier qui protège la terre, comme le bouclier protège le corps du soldat. Ainsi la chaleur tempérée et délicieuse du soleil envoie sur terre cette rosée qui est celle de Jacob bénissant ses fils. À cause de la montée de l'eau et de l'humidité de la rosée, cet air parfois se met à fumer ; mais cett fumée n'est pas nocive : elle lèche au contraire to

la fertilité de la terre, elle la purifie des puanteurs repoussantes dont l'ouragan la souille par moments.

8 Cet air supporte et soutient aussi les nuages évoqués, tantôt clairs, tantôt ombrageux : ces nuages sont comme des mamelles particulières qui envoient la pluie sur la terre, comme du lait. Ces nuages s'étendent parfois jusqu'aux couches supérieures, ils y puisent leur énergie. Le feu les conforte, l'éther les allège, les eaux les pénètrent et le froid les coagule, pour ne plus que se produise sur terre un épanchement pluvieux excessif. Mais ces nuages sont aussi ce miroir que les hommes nomment ciel : à travers eux ils voient les lieux propres du soleil, de la lune et des étoiles, comme l'on voit les formes à travers un miroir. Mais ils s'imaginent à tort distinguer la constitution propre de ces astres. Les nuages ne montrent les fonctions de ces constellations que comme dans l'ombre d'un miroir, comme l'on aperçoit dans l'eau qui court une image renversée. Cela montre que la pensée du croyant qui s'échappe d'un désir authentique aspire à la fécondité et à l'utilité : elle présente des œuvres bonnes, elle provoque sa viridité, afin de produire des fruits multiples, afin d'élever les esprits vers ce qui est céleste, afin d'en nourrir le souhait. Les cieux à leur tour le confortent : car l'homme qui, dans un désir authentique, tend au fruit des bonnes œuvres, méprise ce qui est terrestre, il s'attache tellement à ce qui est en haut dans les cieux qu'il apparaît totalement immuable, comme s'il n'était pas homme.

9 Dans cette couche aérienne, tu aperçois également un nuage blanc, accroché à ses deux extrémités à d'autres nuages du firmament, courbé en son milieu

comme un arc et qui s'étend dans l'air dont nous avons parlé. En ces nuages en effet que soutient et que soulève cet air se meut un autre nuage, d'une couleur laiteuse, qui renforce cet air, comme une colonne soutient une maison. C'est que, au sein de l'ordre susdit, les esprits des hommes de désir authentiques sont ainsi faits qu'ils attendent, dans les causes du siècle comme dans celles de l'esprit, les récompenses finales de leurs œuvres : ils concluent les affaires de la terre et celles du ciel qui plaisent au juge suprême, même si la perfection de leurs esprits ressent parfois, comme pliée en elle, la fragilité de la chair. Elle n'en persévère pas moins, ainsi que le montrent les propos de mon serviteur Job, dans un désir authentique :
10 "Le juste s'affermit dans ses voies, l'homme aux mains pures redouble de force" (Job, 17, 9). Comprenons-le ainsi : l'homme qui aime la justice tiendra le cap de la rectitude par la tension de son énergie, et celui qui demeure pur, loin de ce qui est sordide, gagnera la sainteté par ses bonnes œuvres. S'abstenant de ce qui est mal, il se tourne vers tout ce qui plaît à Dieu, jusqu'à acquérir cette vie qui n'a pas de fin. Le juste s'empare de la sagesse, et cette sagesse est dans la raison, qui sait ce qui est vivant et ce qui est mortel, qui enseigne les droits chemins. Quant à l'aveuglement du cœur, né de l'appétit de la chair, il ombrage la science pure, en essayant d'accomplir ses volontés propres. Aussi persiste-t-il dans l'aveuglement, jusqu'à prendre conscience de ses blessures, jusqu'à se répugner soi-même, jusqu'à se demander où trouver encore une assise, lui qui a fait sécession de Dieu.

11 En ces pensées, l'homme doit contempler le Dieu tout-puissant comme un sceau, il doit proclamer tous ses miracles et tous ses signes, il doit, sur le modèle du firmament, consolider sa demeure pour ne pas être arraché à Dieu par un ébranlement de crainte ou d'amour. Aussi Dieu a-t-il fait du firmament le marchepied de son trône, et le firmament est animé d'un mouvement circulaire, sur le modèle de la puissance de Dieu qui n'a ni début ni fin : de même personne ne peut voir où commence, où s'arrête une roue qui tourne. Le trône de Dieu, c'est son éternité, là où seul il repose, et tous les êtres vivants sont comme les étincelles qui jaillissent de sa splendeur, comme les rayons du soleil. Comment saurait-on que Dieu est vie, autrement que par ces créatures vivantes qui le glorifient, qui procédèrent de lui en célébrant sa gloire ? Il a donc placé ces étincelles vivantes et ardentes pour éclairer son visage. Ces étincelles constatent qu'il n'a ni commencement ni fin, elles ne se lassent jamais de le contempler, elles le regardent avec un zèle qui n'a pas de cesse. Et jamais ce zèle ne passera. Comment, en effet, reconnaître que Dieu seul est éternel, si les anges n'étaient pas là pour le contempler sous cet aspect ? Sans ces étincelles, comment sa gloire apparaîtrait-elle dans sa plénitude ? Comment son éternité serait-elle connue, s'il n'émettait aucune clarté ? Il n'est en effet aucune créature qui ne possède quelque rayon, viridité, semence, fleur, ou bien beauté : autrement ce ne serait pas une créature. Si Dieu n'avait pas la possibilité de tout faire, où serait sa puissance ?

12 Dieu a consigné dans le premier ange la beauté tout entière des œuvres de sa puissance ; il l'a orné comme

le ciel étoilé des étoiles et de la beauté de sa viridité, de toutes sortes de pierres étincelantes. Il lui a conféré le nom de Lucifer, car Lucifer a porté la lumière de celui qui seul est éternel. C'est que j'ai montré mes œuvres en trois régions, à l'orient, au midi et à l'occident. J'ai laissé vide la quatrième région, celle du septentrion : ni le soleil ni la lune n'y brillent. C'est dans cette zone distincte du firmament que se trouve l'enfer sans toit ni fond, c'est là que sont les ténèbres. Mais ces ténèbres desservent aussi toutes les lumières de ma louange, car comment connaître la lumière autrement que par les ténèbres ? Et comment connaître les ténèbres autrement que par le rayonnement fulgurant de mes serviteurs ? Autrement, ma puissance manquerait de plénitude et mes merveilles seraient anonymes. Ainsi ma puissance est plénitude et perfection, et mes merveilles sans manquement. Lorsque mon éclat lumineux est dénué de ténèbres, il a nom : lumière. Un œil qui vit véritablement est lumière, l'aveuglement, ce sont les ténèbres. Ces deux points permettent la connaissance universelle, du bien autant que du mal. Par la lumière, nous voyons les œuvres divines, par les ténèbres cet éloignement de Dieu, qui n'effleure pas la lumière, en ceux qui, dans la part réservée à l'orgueil, refusent la confiance en Dieu.

13 La multitude innombrable des étincelles qui adhéraient au premier ange perdu resplendit dans le rayonnement de tous ses ornements : ainsi le monde déborde de lumière. Mais quand l'ange s'aperçut que tout son ornement devait se placer au service de Dieu, il repoussa cet amour, et il aspira aux ténèbres,

se disant à part lui : "Qu'il serait glorieux pour moi d'œuvrer de ma propre initiative, d'accomplir les œuvres que je vois Dieu accomplir !" Tous ses compagnons acquiescèrent et dirent : "Plaçons notre trône au nord en face du Très-Haut !" Ainsi, ils délibéraient entre eux, désireux de se séparer, de s'écarter pour toujours des serviteurs de Dieu, désireux aussi de voir leur maître égal en puissance et en magnificence au Plus-haut de tous. Alors les yeux de l'unique éternité s'enflammèrent, elle retentit dans un grondement de tonnerre, et elle précipita loin d'elle par le ministère des anges le premier transgresseur et toute son armée. Les anges de Dieu clamaient dans un bruit de tonnerre : "Quelle présomption inique pourrait égaler Dieu, notre créateur, qui est sa seule origine ? Parce que tu t'estimes tel, toi qui n'as que ce précepte pour source, parce que tu veux être semblable à lui, ruiné tu seras !" Aussitôt il tomba à la renverse, comme un bloc de plomb, en compagnie de ses acolytes, en ce lieu de ténèbres, lui qui avait voulu engager la lutte contre Dieu, dont il ne voyait pas, plongé qu'il était dans les ténèbres, resplendir les œuvres.

14 Ainsi Dieu mena une guerre ouverte contre lui, tout en contemplant ce vêtement qu'il portait en sa connaissance depuis le début des temps. En ce vêtement, Satan, qui s'était enfui loin de lui, jamais n'aura pu le contempler parfaitement : il ne le pourra que lorsque la lutte tout entière sera achevée, lorsqu'il l'apercevra dans la grande douleur de la confusion, lorsqu'il sera totalement confondu dans la fin des siècles par ce même et juste jugement. Aussi Dieu, en cet antique conseil qui toujours l'assista, décida-

t-il de parachever son œuvre : il forma l'homme d'une boue fangeuse, sous la forme prévue avant même le commencement des temps ; le cœur de l'homme enferme en soi la raison, il ordonne déjà les paroles qui retentissent, avant même qu'elles ne s'expriment. Ainsi Dieu agit en son Verbe, en créant tout, en cachant dans le Père ce Verbe qui est Fils, comme le cœur de l'homme est caché au sein de l'homme. Dieu créa la forme humaine à son image et à sa ressemblance, désireux que cette forme enveloppât la sainte divinité. Aussi consigna-t-il dans l'homme toutes les créatures, dans la mesure même où toute créature procéda de son Verbe. Voilà pourquoi nous trouvons dans la tête de l'homme ce sommet qu'est le cerveau, comme sur une roue qui tourne, cerveau sur lequel s'appuie une échelle : c'est l'échelle de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du langage, qui permet à l'homme de voir toutes les créatures, de les connaître, de les discerner, de les distinguer, de les nommer. Dieu forma l'homme, il le vivifia par ce souffle vivant qu'est l'âme, il le coagula dans la chair et dans le sang, il le consolida par l'amas des os, comme la terre est consolidée par les pierres : la terre en effet ne peut exister sans les pierres, comme l'homme sans son squelette. Quant au firmament, le soleil, la lune, les étoiles, il ne les garde pas hors de lieux constitués dans lesquels ils achèvent leur course : ces constellations ne pourraient jamais être assurées, si leurs lieux n'étaient pas définis ; tous les lieux répondent donc à de justes mesures, afin que le cercle de la roue du firmament puisse tourner convenablement. De même, tout est consigné dans la forme humaine, sans l'ordre, sans la perfection cependant

que nous révélons dans les créatures supérieures. Tous ces points concernent également l'âme.

15 Le sommet du crâne en effet correspond au début de l'œuvre de l'âme qui dispose et qui ordonne par le mouvement circulaire de la raison toute l'œuvre humaine, et cette âme, en tant que sommet, discerne dans le corps tout ce que ce dernier réclame et désire. Elle le réalise par les quatre degrés ascendants et descendants que sont la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût, et grâce à ces degrés elle comprend et elle perçoit les créatures. Ainsi son récipient charnel s'étend en même temps qu'elle vers les créatures, et sa volonté propre les attire à soi. Aux côtés donc de la créature qui se développe, l'âme vole comme l'air, pour accomplir tous les désirs du corps. Connaissant le nom des créatures, et en conformité avec le corps, elle développe à leur égard amour ou haine. La taille de la stature humaine et sa largeur, lorsque l'on étend régulièrement les mains et les bras à hauteur de la poitrine, sont identiques. Cette égale mesure de la hauteur et de la largeur de l'homme correspond à la science du bien et à celle du mal, à cette science qui reconnaît le bien en ce qui est utile et le mal en ce qui est inutile. Or, l'âme est prise au filet par le goût de la chair et du sang des autres membres, comme les bêtes par le chasseur. Elle peut à peine respirer, avant que le corps n'ait satisfait ses désirs. Ensuite seulement elle éveille dans le corps ces soupirs qui montent vers elle.

16 Dans la rotondité de la tête humaine, c'est la rotondité du firmament que l'on retrouve. Les dimensions justes et rigoureuses du firmament correspondent aux mêmes dimensions de la tête de l'homme. Celle-

ci a donc ses mesures exactes, comme le firmament, qui répond lui aussi à des mesures rigoureuses, afin de pouvoir accomplir une révolution parfaite, afin qu'aucune partie n'outrepasse injustement la mesure d'une autre. C'est que Dieu a façonné l'homme sur le modèle du firmament et il a conforté son énergie par des forces élémentaires. Ces forces, il les a aussi confortées à l'intérieur de l'homme, afin que ce dernier les aspirât et les expirât, de même que le soleil, qui illumine le monde, émet ses rayons pour ensuite les faire revenir à lui. La rotondité et l'harmonie de la tête de l'homme signifient donc que l'âme suit dans les péchés la volonté de la chair, avant de se renouveler dans les soupirs qui la portent vers la justice. Cette harmonie fait que les délices que l'âme a vécues dans les péchés sont à la mesure de l'affliction qu'elle éprouve dans les souffrances que ces mêmes délices entraînent : ainsi l'âme acquiert la pudeur. Elle la conserve, car elle ne jouit pas réellement des péchés : c'est le goût de la chair seulement qui, dans son intention même, accomplit ces péchés. Même si l'homme en effet avait vécu dans ses péchés jusqu'à en éprouver une répulsion, dominé par la pudeur de l'âme, il renoncerait à ces mêmes péchés. Certes, l'âme est vaincue par la nature de la chair. Mais si corps et âme vivent de concert, ils se trouvent en même temps dans un conflit permanent : l'âme souffre toujours de voir le corps plongé dans les délices de la chair. Les esprits malins provoquent une grande confusion, incapables qu'ils sont de détruire la pénitence dans les âmes des justes : dans leur chute, à cause de la grande haine qu'ils nourrissent à l'égard de Dieu, jamais ils ne peuvent se

repentir de leurs actes. Ainsi, en tout point, l'âme révèle sa rotondité et son harmonie : la science du bien répugne à celle du mal, la science du mal à la science du bien. Mais les deux s'éprouvent réciproquement. La science du bien ressemble à la pleine lune : ses bonnes œuvres dominent la chair. Dans le cas contraire, tout se passe comme lorsque la lune décroît : son cercle n'apparaît plus que dans l'ombre.

17 La tête de l'homme correspond aux trois éléments supérieurs : du haut du crâne jusqu'au front règnent les deux feux, le clair, puis, au-dessous, le noir. Du front jusqu'à l'extrémité du nez règne le pur éther ; du nez jusqu'à la gorge, l'air aqueux au-dessus de l'air dense, blanc et clair. Ces régions respectent entre elles des proportions rigoureuses qui correspondent à l'épaisseur du feu supérieur par rapport au feu noir, à celle aussi du pur éther et de l'air aqueux par rapport à l'air dense, blanc et lumineux. L'âme abrite en effet trois forces en elle : la compréhension qui embrasse ciel et terre dans la puissance de Dieu ; l'intelligence, la plus capable, qui reconnaît la malignité des péchés, avant de les délaisser dans la pénitence ; l'inclination, source de son propre mouvement, qui parachève, en suivant l'exemple des justes, les œuvres saintes et leur réceptacle. Compréhension et intelligence s'unissent pour décider de l'inclination de l'âme : si les trois forces se dominaient mutuellement, il en résulterait un équilibre injuste. Or, ces forces de l'âme sont d'accord, aucune ne surpasse l'autre. La compréhension entoure le corps entier et ses appendices, elle le mène dans une juste mesure vers la réalisation des désirs de la chair qui sent et qui goûte, de même que l'architecte mesure

comme il convient une habitation humaine. Le corps est mû par l'âme, et l'âme ne peut omettre d'inciter le corps à diverses œuvres, elle qui comprend les désirs de la chair, de cette chair dont elle est la vie. L'âme dont l'essence est la vie est un feu qui vit dans le corps, le corps, quant à lui, c'est l'œuvre réalisée. Et le corps ne peut se retenir d'œuvrer dans une double voie : selon le goût de la chair, et selon le désir de l'âme. Une œuvre bonne de l'âme, c'est comme le plus bel édifice en face de Dieu et des anges, l'œuvre mauvaise est comme l'édifice plein de boue et d'immondices. Aussi l'âme qui accomplit des œuvres bonnes reçoit-elle les louanges des anges, et à celle qui opère des œuvres mauvaises en suivant les goûts de la chair, toute louange est refusée. Quant à ces mesures identiques, du sommet du crâne, vers l'avant et jusqu'aux sourcils, de côté jusqu'aux oreilles et vers l'arrière jusqu'au début du cou, elles désignent l'égale densité des éléments et de leurs organes annexes. De même l'âme abrite trois forces égales, l'expiration, la science et la sensation, qui lui permettent l'exécution de ses œuvres. Par l'expiration, elle commence ses œuvres – c'est la partie antérieure de la tête –, par la science, elle s'étend comme jusqu'aux deux oreilles, par la sensation, elle se replie en quelque sorte sur elle-même, jusqu'au début du cou. Ces forces s'équilibrent mutuellement, car l'âme ne peut pas plus réaliser par son expiration que la science ne peut comprendre et la sensation endurer. Elles agissent donc dans une parfaite unanimité : aucune ne dépasse l'autre ; la tête elle aussi a ses proportions exactes.

18 Les parties supérieure et inférieure des lèvres qui rejettent le phlegme de la tête et du ventre sont, sur la bouche de l'homme, de même taille : de même le feu noir qui assure la purification à la suite du châtiment divin, et l'air dense, blanc et clair qui tempère et modère son action ont la même épaisseur. Nous constatons également une même distance des deux oreilles entre elles, en passant par l'arrière-tête, des trous des oreilles aux épaules, et des épaules à la base de la gorge. Cela montre que l'homme, dans ses œuvres supérieures, célestes autant qu'inférieures et terrestres, rejette les maux de l'âme comme ceux du corps, et se doit de célébrer verbalement le Seigneur avec un même zèle : car c'est lui le mainteneur et des âmes et des corps. Quant à ces mesures égales dont nous avons parlé, elles signifient que l'homme qui entend les préceptes de Dieu et qui en charge fidèlement ses épaules, tout en les attirant de sa propre gorge, doit tenir en tout une manière équilibrée et harmonieuse, jusqu'à atteindre un équilibre dénué de tourment. Tant que le corps pèche, l'âme adonnée aux péchés du corps connaît le trouble, et le corps est autant affligé de la pénitence et de l'abstinence que l'âme, elle, se réjouit de la récompense de la gloire éternelle : l'homme observe le commencement de ses œuvres, il met tout son zèle aussi à considérer leur achèvement et leurs mérites. C'est que l'âme est à ce point projetée dans la forme de l'homme que cette même forme d'elle reçoit la vie, et parce qu'elle est consciente de venir du créateur, l'homme nomme son Dieu, que sa foi soit brisée ou sincère : cette attitude, les forces bonnes de l'âme l'ont enracinée en lui. Ainsi l'homme qui cherche le nom de

Dieu s'élève, il s'impose par la loi une discipline grâce à laquelle il vénère celui qu'il nomme. L'âme connaît également le jugement de Dieu que provoquera le manquement à la loi : aussi, pour les fautes qu'elle a accumulées dans la douleur, laisse-t-elle parfois le corps, son vêtement, épancher des larmes, de même que les lèvres rejettent le phlegme. La douleur saisit alors à ce point le corps où l'âme se cache que ce dernier se met à rougir de ses actions injustes. Il n'empêche que le corps suit le goût de la chair, qu'il résiste souvent à l'âme, afin que celle-ci n'atteigne pas ces sommets où elle sent Dieu, et le corps aveugle l'âme. Mais il ne réussit cependant pas à la dominer, à empêcher que l'homme, malgré le plaisir qu'il y trouve, ne souffre à cause de ses péchés. Cette pénitence, jamais les mauvais esprits ne l'ont ressentie, aussi rougissent-ils fortement, incapables qu'ils sont de priver l'homme de cette pénitence.

19-20 (L'âme accomplit dans le corps les fonctions de l'organisme. Prise de repentir, elle s'élève vers Dieu, quand le corps pèche.)

21 Tout le corps de l'homme est relié à la tête comme la terre et ses annexes sont jointes au firmament. L'homme est ainsi tout entier régi par la vie des sens, par la vie de la tête, de même que le firmament accomplit les fonctions de la terre. L'âme a donc dans une même mesure l'expérience du terrestre et du céleste, et la raison qui prend conscience de ces deux domaines lui est incorporée. De même que le Verbe divin pénétra tout par son pouvoir créateur, de même l'âme, par ses opérations, pénètre le corps tout entier. Elle est donc la viridité de la chair, puisque c'est elle qui assure la croissance et le développe-

ment du corps de l'homme : de même l'humidité fait fructifier la terre. L'âme est l'humidité du corps : elle l'humidifie pour ne pas qu'il dessèche, comme la pluie imbibe la terre. Si cette humidité qui provient de la pluie descend régulièrement, dans l'ordre et sans excès, elle provoque la germination. Si elle se déverse dans le désordre, elle suffoque la terre, elle la détruit en même temps que des germes. De l'âme procèdent donc ces forces qui vivifient le corps humain, de même que l'humidité procède de l'eau : aussi l'âme prend-elle plaisir à œuvrer avec le corps. Si l'homme qui agit suit le désir de l'âme, toutes ses œuvres sont bonnes, mauvaises s'il agit selon la chair. Par l'âme, l'humidité de la chair se dégage, car le souffle de l'âme ébranle le corps, selon ce que réclame sa nature propre ; ainsi le souffle de l'âme nourrit le désir de l'homme. C'est que l'âme monte vers les cieux, elle le sent, elle le reconnaît, en jugeant toutes les œuvres selon leurs mérites. De même que la vie des sens régit le corps tout entier, de même l'âme raisonnable rassemble toutes les œuvres des membres de l'homme, considérant ce que ces membres peuvent réaliser conformément à leurs désirs. Elle fait donc germer en quelque sorte les membres de l'homme, comme l'humidité fait germer la terre, car elle est épandue par tout le corps de l'homme, comme l'humidité par toute la terre. La terre permet la germination de fruits utiles et inutiles : l'homme lui aussi recèle en lui l'aspiration au ciel et le goût du péché.

22 Du sommet de la boîte crânienne jusqu'à la partie extrême du front, nous distinguons sept zones de mêmes dimensions : de même au firmament, les sept

planètes sont séparées par des espaces égaux. Au sommet évoqué se trouve la planète la plus élevée, à l'extrémité du front, la lune. Au milieu se trouve le soleil. Les autres planètes sont disposées ainsi, régulièrement des deux côtés : deux vers le haut, deux vers le bas, distantes les unes des autres comme elles sont distantes du soleil. Les espaces de la tête humaine reproduisent donc les proportions qui régissent les espaces firmamentaires. Au sommet de la tête est consignée la planète la plus haute : c'est elle qui accomplit la révolution la plus ample. La lune préside au front, car la pudeur se marque au front, comme sur la lune : la lune, en effet, à son lever ressemble à un front, et elle permet aussi le discernement des temps, de leurs différentes qualités. Le soleil occupe la place centrale, car il est pour ainsi dire le prince des planètes, il a au-dessus de lui deux planètes qui le protègent, qui forment un bouclier contre le feu d'en haut. Les deux planètes inférieures assurent son soutien en même temps que celui de la lune. L'espace qui sépare la planète la plus haute à son apogée du soleil est identique à celui qui sépare la lune à son périgée du soleil : les espaces qui séparent les autres planètes obéissent aux mêmes règles. La partie supérieure et inférieure du firmament a donc la rotondité d'un vase fait au tour, et le soleil est placé dans sa partie ronde supérieure, il pénètre le firmament vers le haut et vers le bas, il projette ses feux, de même que le vin versé sort du vase. Cela signifie que l'âme, dans le corps de l'homme, du commencement au terme de ses œuvres, doit vénérer avec un zèle égal les sept dons de l'Esprit saint. Ainsi, qu'elle accueille au commencement de son

action la sagesse, qu'elle possède au terme la crainte, qu'elle conserve au milieu le courage, qu'elle se protège dans les choses célestes par l'intelligence et le conseil et qu'elle s'entoure dans les choses terrestres de science et de piété : ces dernières doivent être embrassées avec un égal respect, car elles sont son soutien ! Que l'âme veille donc à s'ouvrir tout d'abord dans la sagesse, avant de se refermer, au terme de son action, avec timidité et pudeur ; que, dans l'intervalle, elle s'arme de fermeté grâce à la parure de l'intelligence et du conseil, qu'elle se fortifie également, comme nous l'avons dit, par la science et par la piété ! Le mouvement de l'âme raisonnable et l'œuvre du corps, avec ses cinq sens – c'est là l'homme tout entier –, suivent le même mode, parce que l'âme ne meut pas le corps plus qu'il ne peut accomplir, et le corps n'œuvre que ce que l'âme meut. Les différents sens ne se séparent pas l'un de l'autre, ils se soutiennent avec une grande fermeté, ils éclairent l'homme tout entier, vers le haut et vers le bas, afin de conduire l'homme vers le bien.

23 Le cerveau de l'homme, qui se compose de trois petites chambres, pas plus, est soumis à l'humidité et il communique au corps entier la sensation et la viridité. Il correspond ainsi aux énergies solaires qui illuminent les zones orientale, australe et occidentale, tout en évitant la zone septentrionale. La viridité terrestre, il la provoque sans cesse par la suavité bonne de la rosée et par celle des pluies. Par son pouvoir modérateur, il conforte les créatures de la terre entière. Le cerveau est contenu dans le crâne, qui lui communique sa robustesse, de même que les

énergies du soleil sont renforcées par l'ardeur du feu lumineux supérieur. Lorsque le soleil accomplit sa course et que les jours allongent, la terre est grandement menacée par son feu, plus que lorsque le soleil décline et se prépare à cacher sa face. Quand il décline en effet, ce sont les eaux et les astres qui viennent à sa rencontre, et qui le soutiennent par le moyen de l'air : ainsi le soleil se place sous l'escabeau du Seigneur, il y conserve son statut, il régit tout ce qui se trouve sous la terre, comme une poule qui couve ses poussins. Ensuite, dans la joie du jour, il conforte tout ce qui se trouve au-dessus d'elle, comme la poule qui fait éclore ses œufs. De même l'homme œuvre le jour et dort la nuit. Ainsi le soleil opère selon deux modes, sur la terre et sous la terre : de jour il éclaire la terre, de nuit, après son coucher, la terre est plongée dans les ténèbres. Mais, de même que la chair de l'homme fatigué est revivifiée par les énergies de l'âme, dont le rôle est d'éviter l'effondrement, de la chair comme du sang, de même, dès le coucher du soleil, la lune reçoit son éclat du feu du soleil.

24 Ainsi l'âme et ses énergies régissent le corps de l'homme en pleine conscience, et ce dernier, dans la bonté, dans la perfection et dans la sainteté, comprend, sent et sait tout ce qui concerne Dieu. Il honore ainsi le vrai Dieu dans sa trinité, sans chercher fallacieusement un autre Dieu, de même que les énergies de l'âme s'unissent pour œuvrer de concert… (La vie de l'âme ressemble ainsi à la course du soleil et de la lune.)

25 Le cerveau humide et mou enferme donc le froid. L'ensemble des vaisseaux et des membres lui com-

munique la chaleur du corps : de même le soleil, qui provoque parfois sur terre la pluie et la rosée, reçoit des strates supérieures qui, toutes, brillent dans le feu, ledit feu, afin d'éviter une diminution de chaleur. Parce que le cerveau est humidifié par l'humeur et conforté par la chaleur, il soutient et il régit l'ensemble du corps : de même l'humidité et la chaleur réunies provoquent partout sur terre la germination. L'humidité qui monte au cerveau et qui l'emplit provient du cœur, du poumon, du foie et des autres viscères ; quand le cerveau est plein, une partie de cette humidité redescend vers les autres parties intérieures, et se hâte de les emplir. Ainsi la science de l'âme provoque les larmes, quand les péchés la refroidissent : alors la constance dans la droiture lui apporte en sus des bonnes œuvres la chaleur des désirs supérieurs, et les autres vertus viennent à l'aide de la fermeté qui communique à chaque croyant l'humeur de la sainteté. Ainsi l'âme se trouve pénétrée de la rosée et de la chaleur de l'Esprit saint, elle se soumet la chair et elle la force à servir Dieu à ses côtés... De même que les astres supérieurs assistent le feu solaire, de même tous les organes intérieurs apportent leur énergie à l'âme de l'homme, afin de la servir ; et quand l'âme a négligé les péchés pour accomplir la justice, elle s'élève en même temps que la raison. Lorsque au contraire elle sent que le corps va décliner, elle vient à son aide pour ne pas qu'il éprouve de manque... (Ainsi l'action de l'âme s'exerce par ses énergies, humidité et chaleur.)

26 Le cerveau plein sécrète un liquide, de même que les viscères pleins déclenchent la digestion. Ce sont phénomènes fréquents chez l'homme. De même l'humi-

dité et la chaleur descendent sur la terre et provoquent la germination. Mais lorsque ses fruits ont atteint leur pleine maturité, cette humidité et cette chaleur se retirent. Au début de la saison froide, lorsque approche l'hiver, l'air s'élève, une partie même se coagule sous l'action du soleil, on la voit voleter dans l'air comme des fils qui s'étendent. L'humidité d'en haut amollit alors la terre, qui sécrète une bave sordide. De même la chair sécrète une sueur, lorsqu'elle accomplit les œuvres de la chair. L'homme goûte alors le plaisir, et ce goût du plaisir le pousse à l'action. Mais lorsque l'âme constate en sa science qu'elle a suivi la volonté et le désir de la chair, elle inspire à ladite chair cette affliction qui suit les péchés : car c'est le mal qu'elle a accompli. Elle se soustrait alors au désir charnel, elle veut ignorer le péché, et le corps lui aussi éprouve le désir d'abstinence…

27 Le logement du cerveau, du front aux yeux, désigne le feu supérieur qui communique son ardeur au soleil, et ce feu se mêle à la douce humidité de l'air aqueux. Cette humidité, c'est le point du soleil qui lui interdit de franchir les limites de son espace propre. Par la pureté de l'éther, cette humidité monte vers le soleil pour adoucir son ardeur, et elle évite au soleil de consumer par une trop grande ardeur les créatures terrestres. De même l'âme joint à sa science et à sa raison une pudeur évidente et une saine circonspection, manifestant ainsi la puissance de Dieu, qui cache aussi cette fermeté qui provoque dans les âmes des croyants d'heureux soupirs… (Mais l'âme possède aussi la raison qui correspond à l'ardeur, à la lumière du feu, au souffle d'air qui attise le feu.

Bref : l'alternance d'ignition et d'humidité, de raison et de repentir compose toute la vie de l'âme...) Ainsi l'âme aime en tout le discernement. Chaque fois que le corps de l'homme agit d'une quelconque manière sans discernement, en mangeant, en buvant, les énergies de l'âme s'en trouvent brisées. Toutes les actions doivent respecter ce discernement : l'homme ne peut toujours s'occuper du ciel. Une canicule exagérée brise la terre, des pluies excessives empêchent le lever de la semence, la terre ne produit des germes utiles que dans une juste conjonction de la chaleur et de l'humidité : de même c'est une juste tempérance qui garantit l'ordonnance et l'exécution, dans un bon discernement, de toutes les œuvres, célestes aussi bien que terrestres. C'est ce discernement que le diable a refusé et qu'il refuse encore, lui qui n'aspire qu'à des hauteurs ou à des profondeurs excessives : aussi ne se releva-t-il point de sa chute.

28 Le cerveau est surmonté d'une couche noire qui provient de l'exhalaison humide de l'homme : celle-ci se dépose à l'endroit qu'il ne peut franchir. Cette couche noire s'oppose à l'ardeur du soleil, elle empêche que cette chaleur extrême ne provoque l'éclatement du cerveau, de même que le feu noir tient le feu lumineux dans ses limites. Cette couche envoie au reste du corps un phlegme et une sécrétion de couleur sombre : de même le feu noir engendre sur terre souvent des ouragans, des orages et de la grêle... (Cette noirceur correspond au fol orgueil de l'âme qui veut s'élever trop haut ; l'âme accomplit ainsi un mouvement permanent, vers le haut, vers le bas. Ce mouvement se prolonge tant que l'âme doit assister le corps.)

29 Comme nous l'avons dit, les énergies cérébrales retiennent tout le corps de l'homme, de même que le soleil communique sa force aux mondes supérieur et inférieur. Le soleil en effet éclaire ces deux mondes, et, la zone septentrionale exceptée, il fait tout le tour du firmament. Lorsque Dieu communique en effet sa force à la terre entière et à ses créatures, il laisse un seul lieu vide, pour que la créature connaisse qui elle est et ce qu'est la clarté de Dieu : les ténèbres en effet honorent la lumière, et la zone ténébreuse sert la zone de lumière. C'est ce lieu vide que choisit Lucifer, quand il voulut égaler Dieu. Le soleil se lève à l'est, au zénith son ardeur ne cesse de croître, durant l'après-midi, il décline en direction du couchant, puis il poursuit sa course jusqu'au matin suivant. Comme le soleil évite la zone du septentrion, le froid règne sur terre, au matin et durant la soirée. Mais moi qui n'ai pas de commencement, je suis le feu qui a allumé tous les luminaires, la lumière qui recouvrit les ténèbres, ces ténèbres qui ne peuvent embrasser la lumière. Aussi la lumière ne se mêle-t-elle pas aux ténèbres, et les ténèbres ne peuvent se changer en lumière. De même l'homme, en cette science bonne qu'est la lumière de vérité, a été institué par Dieu, et il lui arrive de pencher vers le mal, en cette science mauvaise qui détient ce lieu vide, dénué de tout agencement de mérites et de récompenses : ainsi ciel et terre, lumière et ténèbres sont consignés dans l'homme. C'est cette science qui régit en tout lieu l'ensemble des œuvres humaines : l'esprit de fermeté contient toutes les autres vertus, car il exerce sa rigueur dans les deux domaines de l'esprit et du siècle. Il évite à l'homme les pièges de

l'antique serpent : ce serpent, qui ignore la félicité, démontre quant à lui la clarté de Dieu ; ce qui est mal permet la connaissance de ce qui est bien, et le serviteur doit être soumis à son maître. La fermeté maintient la force, au début et pendant l'exécution des œuvres bonnes, et elle évite que les maux les saisissent, une fois accomplies. Ainsi, il revient à sa source, et il évite le mal. Au début autant qu'à la fin, la chaleur de la persévérance qui provient de l'Esprit est absente, la torpeur et la négligence poussent l'homme à des actions nocives. Mais celui qui n'a pas de commencement demeure comme la lumière qui enflamme tout ce qui brille et qui repousse toutes les ténébreuses adversités, incapables de la détruire. De même donc que le croyant est régi par Dieu, et que l'homme pervers s'en sépare, de même tous les éléments sont distincts dans l'homme l'un de l'autre et respectent un ordre déterminé. L'âme apparaît tel un feu, et, en elle, la raison est comme une lumière ; elle est pénétrée de la lumière de cette raison comme le monde est illuminé par le soleil, elle qui, par la raison, prévoit et connaît toutes les œuvres de l'homme. L'homme possède en lui le goût et le désir, ces deux forces émeuvent le sang dans ses veines, en même temps que la chaleur médullaire. L'homme agit ainsi comme une roue qui tourne, une fois qu'on lui a donné l'impulsion. Le corps qui possède le goût et le désir pousse l'âme de-ci de-là, et cette dernière suit souvent ses impulsions, pour diriger ses pas.

Le soleil, obscurci par un nuage noir, caché sous la foudre, le tonnerre et des pluies excessives, n'apparaît plus ; quand ceux-ci cessent, à nouveau il épanche sa lumière. Ainsi, il désigne l'âme de l'homme,

opprimée à ce point par le corps qu'elle agit selon les désirs de la chair et que la lumière de la raison en elle s'ombrage : car la colère est comme la foudre, l'avidité comme le tonnerre, les désirs illicites de la chair comme des pluies excessives. Quand la pénitence l'a nettoyée de ses maux, elle brille de nouveau dans la clarté de la vraie lumière, dans l'espoir de la délivrance et du salut. L'âme exhale la raison comme le feu ses étincelles, et elle discerne grâce à elle céleste et terrestre. Aussi, s'il est dominé par elle au point de réaliser des œuvres justes et bonnes, le corps se réjouira-t-il de la vie éternelle. Si le corps l'opprime au point qu'elle fait le mal en négligeant les biens, elle se précipite elle-même aux enfers. L'âme doit répudier le diable qui a voulu être semblable à Dieu, et elle abandonne ainsi la zone de l'aquilon : opérant le bien ou le mal, elle ne se nomme pas Dieu, elle reconnaît grâce à la raison que toute créature vient de Dieu. Elle recommande donc souvent à son vase terrestre d'accomplir les œuvres célestes. Mais elle consent souvent de nouveau aux désirs de la chair, avant de s'en arracher, avant de châtier le corps, en s'élevant vers sa tâche, en passant au crible les maux de son corps par la pénitence, comme l'on sépare l'ivraie du froment. Telles sont les œuvres de l'âme : quand elle accomplit le bien, elle est comme le soleil dans son ardeur méridienne ; quand elle aspire au mal, elle est comme le soleil à son déclin. Quand par la pénitence elle se redresse, elle est comme le soleil qui détourne sa splendeur des tempêtes. Mais lorsque l'homme croît par les énergies de l'âme, et lorsque ses veines et sa moelle ne sont pas encore emplies ni affermies, la délica-

tesse de son corps l'empêche encore de connaître les biens célestes, et elle est incapable de discerner les peines infernales : son corps n'est pas encore prêt à la perfection. L'homme et son vase se trouvent alors dans un état de vacance, parce que cet homme n'éprouve pas encore la véritable crainte. De même les hommes, aux premiers âges du monde, sont encore dénués de la crainte de la loi. Dans la plénitude de l'âge, corps et âme s'affermissent et l'âme incite le corps à opérer les œuvres bonnes. Mais le corps abandonne la volonté de l'âme, il exerce ses énergies conformément aux désirs de la chair, et ainsi il s'évertue sa vie durant, tant que les forces de l'âme ne le retiennent pas par la pénitence.

31 Comme nous l'avons déjà dit, l'espace compris entre le front et le bout du nez correspond au pur éther : le front, entre le cerveau et les yeux, soutient ces deux organes, il abrite les maladies du cerveau et des yeux, de même que la lune, sous le soleil, avec son entourage d'étoiles, est un réceptacle fréquent de ce qui provient d'en haut et de ce qui monte d'en bas. Les yeux, qui voient tant d'objets, désignent les étoiles du firmament, dont l'éclat pénètre tout. Le blanc de l'œil correspond à la pureté de l'éther, la clarté du regard à l'éclat de l'éther, et les pupilles à ses étoiles. L'humeur des yeux correspond à l'humeur que les eaux supérieures déversent dans l'éther, pour éviter ces lésions que provoque le feu supérieur. C'est ainsi que l'âme, placée dans une pénitence authentique, entre science et circonspection, pousse le corps à la pénitence par le moyen de la grâce divine. Le respect, placé entre la science et la circonspection, est leur guide, lui dont la marche est droite, lui qui

aime la pudeur... (Les yeux symbolisent donc la circonspection de l'âme.)

32 Lorsque l'homme est ému, soit de joie, soit de tristesse, les vaisseaux du cerveau, de la poitrine, du poumon eux aussi sont ébranlés. Ces vaisseaux envoient leurs humeurs vers les vaisseaux cérébraux qui les recueillent avant de les communiquer aux yeux. Ainsi naissent chez l'homme les larmes. De même, lorsque la lune croît et décroît, le firmament, ébranlé par les vents, secoue de son tumulte la mer et les autres eaux de la terre : ces eaux produisent une fumée et une humeur. Ces dits nuages, recueillant cette fumée et cette humeur, l'étendent jusqu'à la lune, et celle-ci, après s'en être imbibée, comme assoiffée, les renvoie aux nuages, en incitant ces nuages à produire une pluie appropriée : ainsi des eaux supérieures, élevées et renvoyées par les nuages, les pluies descendent sur terre... (L'âme de même, secouée par la crainte du Seigneur, éclate en larmes. Ces soupirs et ces larmes produisent la viridité qu'est la pénitence.)

33 Toute forme visible a donc son nom et sa mesure. Ainsi les deux yeux ont la même taille, leurs globes qui font fonction de miroir, et qui les entourent, ont également la même grandeur. De même Dieu a séparé les vertus des vices, les œuvres saintes des péchés : il a également distingué par la forme et par le nom les créatures connues de l'homme. Grâce à la circonspection qui lui permet de prévoir certains biens, comme le fait l'œil, et tout en considérant ses bonnes intentions, l'homme possède un discernement sincère et équilibré. S'il dépasse la mesure dans le bien,

il peut courir à l'abîme, s'il recherche l'excès dans le mal, il périra tout à fait de désespoir.

34-35 (L'homme, dans le bien, ressemble au jour, à la nuit dans le mal. Les yeux lui permettent de voir, le nez de sentir et la bouche de goûter : de même, par l'énergie du soleil et de la lune, les étoiles supérieures, à leur service, communiquent leur rayonnement aux autres étoiles, si bien que les différentes lumières s'attisent réciproquement.)

36 Le menton retient la tête tout entière de l'homme, de même que toutes les forces dont nous avons parlé sont maintenues en leur lieu par les nuages : ce qui veut dire que les esprits des croyants adhèrent à ce point à la stabilité des œuvres bonnes que, persévérant dans le bien, ils atteignent les biens célestes. La chaleur correspond aux os, le froid à la moelle : l'âme, par la chaleur, forme les os, par le froid qu'elle provoque dans le corps, elle coagule la moelle. De même l'été et l'hiver mettent la terre tout entière à l'épreuve : le froid du firmament coagule les fruits sous terre, la chaleur les fait fondre. La chaleur du soleil et l'humeur aqueuse en effet s'unissent et se mêlent dans les nuages, assurant l'évolution et la formation de tous les fruits de la terre : cette chaleur et cette humidité qui soignent, qui font fructifier, qui parachèvent la terre tout entière, ressemblent au potier qui donne à ses vases une forme parfaite. En retour ces forces sont reliées aux nuages avec une telle solidité que rien ne peut entrer ni sortir avant le jour du jugement dernier, que rien non plus ne peut se répandre qui puisse exercer une action de dispersion ou de séparation. De même l'âme de l'homme est affermie par le feu de l'Esprit saint, pour accom-

plir le bien, et le froid de la paresse et de la négligence la débilite. Mais le feu de l'endurance et la componction de l'esprit, se mêlant, produisent de bons fruits en l'homme, ils confortent et ils ornent l'homme en toute utilité, au point que rien ne peut plus le séparer du service et de l'amour de Dieu. Lorsque l'homme en effet succombe au déplaisir, au dégoût nés des péchés, ce même déplaisir resserre en lui l'étau des péchés : le feu de même est affaibli par une épaisse fumée, qui l'empêche de dégager son ardeur. Mais lorsque les énergies de l'âme arrachent de l'esprit de l'homme la volupté de la chair, les soupirs bientôt s'entrelacent en lui, vers la patrie céleste : de même l'abeille construit dans sa ruche le rayon de miel. Une authentique humilité dirige les œuvres nouvelles et les œuvres anciennes de l'homme, mêlées les unes les autres, afin que la chaleur de l'orgueil ne vienne les incendier ni les dessécher. Ainsi le feu de l'Esprit saint et l'humidité de l'humilité parachèvent les vertus fécondes en ce vase de l'Esprit saint que la sagesse s'est élu pour demeure, l'homme rassemble ces vertus, très pures aux yeux de Dieu et des anges, comme la senteur de tous les parfums réunis : ces vertus jamais n'ont de cesse.

37 (La vue dirige les autres sens, le soleil, la lune et les étoiles l'ensemble du firmament. Les sens se règlent sur les intentions de l'homme, les vertus également.)

38 (Les sourcils protègent les yeux, de même que la lune protège et nourrit les astres. L'âme de même joint à la crainte de Dieu la constance et l'assurance.)

39 Du nez à la gorge, c'est l'air aqueux accompagné de l'air dense, blanc et lucide qui se manifeste. Le nez désigne l'air qui ébranle les eaux. La bouche évoque

l'humidité qui correspond à la raison. Les oreilles symbolisent la rumeur et le bruit de ces eaux qui se répandent grâce au vent de l'air aqueux et à la montée des nuages… (De même l'intérieur de l'homme est ébranlé par l'exemple des justes.)

40 (La langue évoque le gonflement des eaux : l'âme pécheresse provoque comme une inondation ; les mots ressemblent aux vagues : ils servent la louange du Seigneur.)

41 (Les eaux sont retenues par l'air dense et lucide ; de même les dents retiennent le débordement des eaux ; l'énergie de l'âme évite le déferlement des pensées mauvaises ; les dents tirent leur dureté du cerveau ; de même c'est Dieu qui a créé et affermi le corps, vêtement de l'âme.)

42-44 (La croissance des dents ressemble à celle de l'âme ; le péché amollit l'âme, l'âge les dents. L'humidité du cerveau se coagule après l'enfance dans les cavités dentaires. Les dents moulent les aliments, comme un moulin. L'âme elle aussi tourne comme un moulin : la grâce de Dieu autant que les insinuations du diable l'agitent.)

45 (Le menton, le cou, la gorge ressemblent aux nuages. Le menton tient la tête, la gorge transmet l'énergie au ventre, le cou porte la tête : les nuages font de même. Ils portent le firmament. Le rôle de la foi également est un rôle de soutien et d'intermédiaire.)

46-47 (La chevelure correspond à la pluie qui humidifie la terre ; elle évoque l'innocence et l'humilité de l'âme, mais également les vertus qu'engendre l'énergie de l'âme du croyant.)

48 L'homme, tourné vers l'est et regardant l'est comme le fait l'occident, tient les bras écartés. Comme le

sud et le nord sont séparés, il tend de même le bras droit vers le sud, et le bras gauche vers le septentrion. De même l'âme, ses énergies et les quatre éléments opèrent au travers de l'homme par la science du bien et par la science du mal. Par la science du bien, l'homme se tourne vers l'est, par celle du mal vers l'occident. Ainsi l'homme, par la science du bien, enflammé par ce feu qui est Dieu, accompagne le vent du midi dans la perfection des œuvres les plus saintes, cependant qu'il encourt, dans l'action des œuvres mauvaises, et selon ses péchés, le châtiment de l'aquilon. L'âme, qui donne la sensibilité au corps, communique également à l'homme, par ses énergies, le froid et le chaud. Grâce à elle, il sent donc la chaleur du vent du midi et le froid de l'aquilon, comme nous pouvons le constater dans la respiration : l'homme, à sa guise, peut expirer de l'air chaud ou de l'air froid. Dans la créature que ses yeux distinguent et selon les désirs de la chair, l'homme œuvre avec l'âme le bien ou le mal, et cette âme, dans la crainte et dans l'amour de Dieu, fait le bien, dans sa partie droite pour ainsi dire. Avec l'aide de la grâce divine, la science mauvaise se trouve dans l'homme supplantée par la bonne, de même que la main gauche est dominée par la main droite, qui a plus de force. Cette âme, souffle en provenance de Dieu, demeure dans le corps de manière invisible, et, quand elle l'incite à une quelconque action, elle est reconnue non par la vue, mais par la force de la raison. De même, l'on ne voit pas le vent, on le reconnaît à son souffle, à son bruit et au mouvement de l'air. La science humaine ne peut ni comprendre ni saisir ces réalités.

49 De même que les omoplates et les épaules, en même temps que les bras et les mains, sont rattachées au cou, de même les quatre vents principaux, avec leurs vents annexes, sont liés au firmament. Les coudes, l'épaule et les omoplates, les mains et leurs doigts, apportent leur concours, de même que les vents principaux et leurs annexes soutiennent le firmament. Les mains se joignent, comme se joignent les ailes des vents. Voici ce que cela signifie : l'âme, qui est vie par cette vie qui est Dieu, l'âme qui, par son souffle vital né de l'Esprit de Dieu, détermine la vie – l'âme et non le corps –, vivifie et soutient ce corps grâce à ses énergies, de la même façon que les astres eux aussi illuminent le firmament, le maintiennent dans l'immobilité, comme ils illuminent et maintiennent ce point qui est placé au centre du firmament par le Verbe de Dieu, nous voulons dire la terre. Ainsi l'âme, que Dieu a envoyée et qui descend, dans le corps, invisible et cachée qu'elle est, permet à l'homme de connaître Dieu par la foi, de regarder le ciel et d'opérer les œuvres célestes. Comme la rosée invisible se répand sur la graine et la féconde, Dieu féconde l'homme qui a placé en lui son espérance, il foule aux pieds la terre, entendons les désirs de la chair, il dresse le corps tout entier de l'homme vers le ciel, afin de produire les fruits des œuvres bonnes, il irrigue dans la miséricorde et par la douceur de sa grâce les œuvres cachées, tout en livrant les œuvres contraires aux supplices de la géhenne éternelle. En effet, l'homme accomplit toutes ses œuvres, les bonnes comme les mauvaises, par le moyen des quatre éléments, à la manière des quatre vents qui exercent leurs énergies dans les zones

supérieures et qui projettent parfois leurs souffles dans les souillures et dans les immondices de la boue. Aux quatre vents principaux correspondent quatre énergies au sein de l'homme, la pensée, la parole, l'intention et la vie affective. De même que chaque vent peut envoyer son souffle vers la droite ou vers la gauche, de même l'âme, escortée de ces quatre énergies, peut, par la science naturelle, atteindre la partie qu'elle désire, en choisissant tantôt le bien, tantôt le mal. Le vent du midi a ainsi deux ailes annexes, qui sont ses vents annexes : l'un est tourné vers l'est, il est chaud ; il s'agit des pensées bonnes et saintes, qu'attise grâce au feu de l'Esprit saint le zèle d'une pieuse intention. L'autre vent est tourné vers l'ouest, il est froid, il désigne les pensées malhonnêtes et inutiles que ne réchauffe pas le feu de l'Esprit saint, les œuvres froides et malhonnêtes. Ce feu, le souffle de l'âme raisonnable, les œuvres de la chair et du sang dont l'homme se réjouit l'exhale naturellement vers le ciel. Mais il en transmet également l'énergie et la chaleur au corps, dans l'impureté la plus fétide des péchés, de même que le soleil réchauffe de ses rayons la putréfaction sordide des vers les plus immondes. Le vent du nord, pour sa part, est inutile pour toutes les créatures. Il a lui aussi deux ailes, dirigées l'une vers l'orient, l'autre vers l'occident. Elles désignent dans l'homme cette science du bien et cette science du mal, grâce auxquelles l'homme considère en son âme comme en un miroir ce qui est utile et ce qui est inutile, de même que le firmament, supérieur et inférieur, régit la terre. L'aile du vent d'est qui tend vers le midi rappelle l'homme qui monte à Dieu par ses œuvres bonnes,

quand il a embrassé la véritable charité. L'aile qui regarde en direction du nord désigne l'homme sali par les voluptés charnelles. De même donc que ces deux vents annexes sont liés comme deux ailes au vent d'est, de même le bien et le mal sont liés à l'âme : le bien dans la joie et l'allégresse, grâce auxquelles elle luit comme un soleil dans son énergie en face de Dieu, le mal par lequel les œuvres bonnes et saintes se trouvent obscurcies dans la noirceur des péchés, comme la clarté du soleil dans les ténèbres des nuages. C'est que l'homme éprouve une forte crainte des peines dont il connaît la présence dans l'aquilon, grâce à la bonne intention de son âme, et bien que le corps accoutumé aux délices des péchés souvent pressure l'âme. Cette intention a en ce qui la concerne deux ailes : l'une est cette crainte de Dieu, attisée dans l'homme par l'exhortation de l'Esprit saint, l'autre le vrai renoncement aux péchés, à laquelle l'homme très souvent aspire, quand la crainte de Dieu a été dépassée. Le vent d'ouest lui aussi a deux ailes : l'une s'étend en direction du midi, et l'autre en direction du nord, ce qui signifie que l'homme prend conscience du bien et qu'il connaît le bien par le mal. L'aile droite montre que l'âme désire les œuvres bonnes et leur adresse ses soupirs, l'aile gauche fait allusion à la folie de l'homme qui l'entraîne vers les œuvres du mal, dette contractée lors du péché originel.

50 Ainsi l'âme se répand à travers tout le corps, de même que le souffle des vents pénètre le firmament tout entier. L'âme, envoyée dans le corps par l'action de l'Esprit saint, le parcourt tout entier de ses énergies. De même que les souffles des vents parcourent en tous sens le firmament, de même l'âme pousse

l'homme à aimer Dieu avec la plus grande ardeur, à pratiquer ces vertus très saintes qui ont la saveur du miel. C'est que les paroles qui sortent de la bouche du Seigneur sont plus douces que miel et que rayon de miel. De même l'âme pénètre avec un zèle extrême le firmament, qui est le corps de l'homme, de l'incomparable ornement de ses vertus et de la plus suave parure des œuvres saintes.

51 L'homme se dirige et se soutient entièrement à l'aide des bras et des jambes, et il ressemble à la nature des vents. Les vents principaux et leurs annexes ont en effet pour mission de soutenir le firmament tout entier. Ils s'aident d'autre part mutuellement pour cette œuvre de soutien. Ils montrent que l'âme agite elle aussi dans le corps quatre ailes, la vie des sens, l'intelligence, la science du bien et celle du mal. La vie des sens permet à l'homme d'agir selon le goût de la chair, par l'intelligence, l'homme distingue si ses œuvres plaisent à Dieu ou aux hommes. Par les deux ailes que sont la science du bien et celle du mal, l'homme accomplit toutes ses œuvres en son âme, et la diversité même de ces deux sciences l'aide à connaître la nature de ces œuvres : par l'âme, il réclame le salut à Dieu, par la chair, c'est l'honneur qu'il demande aux hommes. Par la science du bien, il monte au ciel, par la science du mal, il est jeté à terre. Mais l'homme, touché intérieurement par la grâce de l'Esprit saint, se sent quelquefois alourdi en son âme par le poids de ses péchés. Éprouvant un repentir de ses œuvres malhonnêtes, il adresse alors à Dieu ses soupirs. Et de même que les vents parcourent le firmament, tantôt comme une calme brise, tan-

tôt comme une forte tempête, l'homme est toujours en train de se débattre avec le bien ou avec le mal.

52 Le pli du bras gauche désigne le vent d'est, les vents annexes sont représentés par l'articulation, par la jointure qui relie le bras à la main, cependant que les souffles des vents annexes se manifestent également dans l'omoplate et dans la main. Dans le pli du bras droit, c'est le vent du midi qui est désigné, dans l'épaule et dans les mains de ce même côté, les souffles des collatéraux. C'est que l'âme agit à la manière d'un vent dans les membres de l'homme, qui se laissent ainsi fléchir et mouvoir naturellement, cependant que l'homme œuvre de concert avec l'âme selon le goût de la chair. Aussi ne peut-elle se dispenser du péché, parce que l'ardeur du désir coagule l'homme comme un lac, et s'empare de lui. Ce dernier, à droite, opère le bien, à gauche le mal, par l'intermédiaire de l'âme. Les vents sont donc unis entre eux, comme l'âme est unie au corps. Dans la science du bien, l'homme tend vers Dieu, en celle du mal, soumise à la science du bien comme une servante à son maître, il penche vers le mal. De même que la maîtresse est souvent offensée par la servante, de même la science du bien est parfois dominée par celle du mal. Comme les mains se joignent pour agir, comme le firmament et la terre, malgré leurs multiples différences, concordent par quelque affinité, l'homme accomplit son œuvre grâce à ces sciences dissemblables dont il est le détenteur.

53 Du sommet de la tête à la base du cou, de la gorge au nombril, du nombril au lieu de la sécrétion, la mesure est la même. De même, les dimensions sont identiques, du sommet du firmament à la base des

nuages, de la base des nuages à la surface extrême de la terre, des deux pôles entre eux. L'âme, du premier au dernier jour de sa naissance et de sa vie, œuvre selon les exigences de l'enfance, de l'adolescence et de la vieillesse. Durant l'enfance, l'innocence est son véhicule, durant l'adolescence, le goût de la chair, qu'accompagnent bien souvent des péchés criminels. Durant la vieillesse, l'âme a le dégoût de l'action : elle s'efforce d'achever ses œuvres, quelles qu'elles soient, le plus rapidement possible. De même l'artisan suprême a distingué dans le firmament des parois d'une égale dimension. De même l'âme, qui opère dans le corps, du début au terme de son action, a la même possibilité d'agir par la science du bien et par celle du mal, qui agissent nécessairement l'une avec l'autre.

54 La moitié de la terre, sa partie supérieure, est tendre, molle et perforée ; l'autre moitié, sa partie inférieure, est résistante, dure et impénétrable ; sa dureté et sa fermeté dépassent même la dureté et la fermeté de l'acier. De même l'âme raisonnable possède en ses énergies une viridité qui lui permet de pénétrer aussi bien la chair molle que les os durs et tous les vaisseaux. Comme les armes, grâce à la dureté de l'acier, acquièrent un grand pouvoir tranchant, comme la chaleur du four permet la cuisson du pain, les œuvres du corps s'accomplissent grâce à l'ardeur et au zèle de l'âme. L'âme en effet soutient le corps par l'amour, de même que la partie dure de la terre soutient la partie molle, et l'action des deux est en tout inséparable : de même la femme s'attache à son mari dont elle ne peut être séparée, tous deux sont unis dans un même corps.

55 De l'épaule au coude, du coude au bout du majeur, la dimension est la même. Même distance également du poignet au sommet du majeur, même distance du talon à la grande articulation ; même distance également entre le vent principal, ses collatéraux et leurs souffles... La distance des épaules au coude désigne les œuvres que l'homme accomplit par sa prétention excessive ; la distance du coude au sommet du majeur démontre que l'homme détruit par la pénitence les œuvres qu'il a accomplies par l'excès de sa prétention. Aussi l'âme, tant qu'elle demeure dans le corps, ne peut-elle éprouver la plénitude de la joie : le corps et l'âme se combattent l'un l'autre. L'homme, incapable de supporter ce conflit, s'effondre en lui-même par excès de tristesse, il adresse à Dieu ses plaintes, le cœur contrit, il s'humilie dans une multitude de soupirs. Humilié ainsi par la crainte de Dieu, il abandonne les œuvres mauvaises et les contradictions de son âme, il réalise les œuvres que désignent les mains, et il suit les voies de Dieu que lui montrent les pieds. Les mouvements des pieds et des mains signifient en effet qu'il convient de se réjouir des œuvres bonnes. Quand le mouvement cesse, cela signifie que l'âme, dans les œuvres mauvaises, doit éprouver tristesse et douleur.

56 Les cuisses, en une coupe transversale, ont même épaisseur et même largeur ; leurs mesures sont égales à la distance qui sépare le nombril de l'anus ; de même l'étendue transversale de la terre est égale à sa profondeur... La distance du nombril à l'anus désigne l'impudence de la chair, à laquelle l'homme tantôt consent, tantôt résiste, de même que le travail d'un serviteur tantôt plaît, tantôt déplaît au maître.

De même que l'épaisseur de la terre est le gage de son maintien, de même sa longueur et sa largeur produisent des fruits tantôt utiles, tantôt inutiles. L'épaisseur de la terre, que l'on peut comparer au serviteur, désigne le désir de la chair ; sa longueur autant que sa largeur représentent l'abstinence qui fait ici fonction de maîtresse.

57 Par l'espace qui sépare la base de la gorge du nombril, c'est l'air qui est désigné, cet air qui descend des nuages jusqu'à la terre, et qui tempère les créatures terrestres de sa vertu naturelle. C'est que l'âme, étincelle vivante et souffle raisonnable issu de la puissance divine, pénètre par son action végétative le corps tout entier, elle l'entoure de son amour, elle l'incite à n'importe quelle œuvre, elle le pousse à agir avec elle, bien que le corps ait été engendré dans le goût des péchés. L'âme descend des sommets du ciel vers la terre pour vivifier l'homme ; elle fait aussi comprendre à l'homme qu'il a été créé par Dieu. Elle est donc semblable à cet air qui occupe entre ciel et terre une position intermédiaire : c'est que l'homme, par son intermédiaire, opère le bien dans les zones supérieures et le mal dans les zones inférieures. Cet air agit par son action modératrice sur tous les lieux de la terre : il donne l'humidité aux lieux arides, il évite par la puissance de contraction de la chaleur le développement d'une zone trop grasse, il dessèche les lieux pleins d'eau, et il amollit ce qui est dur. Il agit ainsi jusqu'au milieu de la profondeur terrestre : il réchauffe ou refroidit la terre en la retournant comme une charrue, il la fait fructifier par un juste équilibre... (L'âme de même tempère la vie de l'homme ; elle

permet l'équilibre de la vie des sens et de la vie raisonnable.)

58 Certains animaux très puissants, en été, atteignent pendant leur vol cet air, pour y trouver de la force, et cet air descend parfois dans les fleuves, pour y soutenir de gros poissons qui peuvent alors vivre assez longtemps sans nourriture. De même l'âme, en arrachant le consentement du corps, vole parfois vers les hauteurs du ciel, comme un de ces oiseaux ; et de même que l'oiseau peut voler sans air, le corps n'est pas mû de soi-même, mais par l'intermédiaire de l'âme. Lorsque l'homme finit par consentir aux désirs de l'âme, il brûle tout entier dans l'amour de Dieu, et, volant de jour en jour dans l'agrément de l'allégresse éternelle, il se délecte dans la foi spéculative, dans la sagesse des Saintes Écritures dont la suavité le nourrit et le conforte de manière invisible : comme ce poisson qui, conforté par l'air et par le flux des eaux, vit dans les eaux parfois sans nourriture.

59 Cet air meut la mer en même temps que l'air aqueux, et les fleuves s'en détachent, pour irriguer la terre et pour la fortifier. De même les vaisseaux annexes confortent l'homme tout entier grâce au sang. L'âme, aérienne elle aussi, qui permet l'accomplissement de toutes les œuvres de l'homme, de même que l'air mûrit les fruits terrestres, propose ses œuvres à l'homme par la grâce de l'Esprit saint, afin que ce dernier distingue par ses pensées qui l'inondent comme la mer l'utile de l'inutile. De même l'homme souvent subit un naufrage, il sombre par ses péchés dans une grande confusion. Et ce n'est qu'avec une peine extrême qu'il rame sur le bateau de ses pensées, tant qu'il ne les a pas fondées, par l'inspiration

de l'Esprit saint, sur cette pierre qui est Christ. Lorsque son esprit, élargi par diverses vertus, est incité à la louange de Dieu, il construit alors sur le rocher des fondations stables. Il ne peut plus être ébranlé par les vents, entendons par les différentes tentations du diable : de même que les vaisseaux et les nerfs empêchent la dissolution du corps, de même la vertu d'humilité joint et consolide les œuvres bonnes, afin que l'excès ne les dissipe. Les fleuves envoient des rivières qui aident la terre de leur force vive : l'air dont nous avons parlé les met en mouvement, elle qui produit par la chaleur et par l'humidité la germination tout entière. Lorsque l'âme, dominant les plaisirs de la chair, place dans l'homme le fondement de ses désirs, elle accomplit dans une unanimité profonde ses œuvres avec le corps, et, se réjouissant en ces œuvres saintes, elle volette dans la douce perfection des vertus. De même que les fleuves envoient les multiples rivières, qui permettent la germination sur terre, de même l'âme, dominant le corps, suscite en lui la charité, l'obéissance et l'humilité, en même temps que d'autres vertus, très solides, grâce auxquelles elle incite l'homme, dans la louange de Dieu, à l'exercice des œuvres bonnes.

60 La chaleur de l'été et le froid de l'hiver maintiennent la terre dans un état de boue permanent : mais c'est cette boue qui, imprégnant la terre, provoque sa germination. De même le corps doit être soumis à l'âme, comme la servante à sa maîtresse, bien que les relations souvent s'inversent. L'âme est en l'homme la source de tout bien, l'été lui aussi mûrit les fruits. Lorsque le corps s'oppose à l'âme dans la putréfaction des péchés, l'homme se dit : « Je refuse de vivre

dans cette dureté, je refuse de toujours repousser les désirs de ma chair, je dois me satisfaire de ce que je puis faire. » Il lui arrive aussi de se remémorer les bonnes actions antérieures, il abandonne la boue des péchés, plein de repentir, pour se convertir aux œuvres justes et aux saintes vertus, qu'il possédait jadis dans la joie. La partie boueuse de la terre conserve en son sein tous les fruits, elle les restitue en été à la grande joie des hommes : l'homme orne de pierres précieuses ses vertus d'antan, et il les restitue, plus élégantes encore.

61 La poitrine de l'homme évoque la plénitude et la perfection de cette zone aérienne. Elle englobe le cœur, le foie, le poumon et les autres organes du ventre : de même cette zone aérienne englobe la chaleur, la sécheresse et l'humidité de ces différents organes. De même aussi l'âme discerne dans la poitrine toutes les pensées, elle considère la cause, utile ou inutile, de leur naissance, elle les consigne en quelque sorte, avant de décider de l'attitude que doit prendre l'homme en la matière… (Ce rôle de discernement est essentiel pour l'âme.)

62 Le cœur détermine la chaleur, le foie la sécheresse, le poumon l'humidité. De même que ces trois qualités décident de la croissance de l'homme, appliquées à l'air et à ses différentes zones, ces qualités confortent les créatures. Le cœur et toutes ses parties vivantes réchauffent ainsi et affermissent l'homme grâce à cette même raison par laquelle l'âme et toutes ses vertus annexes, dons de Dieu, achèvent les actions humaines, en leur communiquant le désir du bien. Quand elle s'aperçoit que ce désir mène à une action mauvaise, elle a peine à porter le poids de ses déci-

sions. Elle pousse alors l'homme aux larmes par la componction… (La zone aérienne a une action tantôt positive, tantôt négative ; le ciel se couvre parfois de nuages, le jour et la nuit alternent ; l'homme lui aussi connaît cette lutte du corps et de l'âme.)

63 La gorge envoie la nourriture à l'estomac, après qu'elle a été broyée par le moulin des dents. De même la poitrine de l'homme tempère par la pensée et par la réflexion tout ce qui concerne l'homme. Le ventre contient et enferme les viscères. L'air dont nous avons parlé transmet dans les fruits les énergies actives, et préserve pour le salut de l'homme toutes les créatures… (L'âme fait de même avec les actions et les pensées.)

64 Sur la poitrine, là où se concentrent toutes les volontés, s'élèvent des monticules de chair, qui symbolisent la fertilité de cette zone aérienne que nous avons évoquée. Les seins représentent la force et la plénitude de l'homme, ils montrent aussi la fécondité de cet air, pour le bien de la terre. L'âme reconnaît aussi ce qui la fait s'élever comme l'air : il est certain que la science est à l'âme ce qu'est l'esprit au cœur. Elle est le véhicule qui permet la réalisation de toutes les œuvres humaines… Le désir adhère au cœur de l'homme comme les seins à la poitrine, qui concentrent en eux l'énergie tout entière. L'âme est contrainte d'agir par le désir de la chair, par elle, aérienne, chaude et humide, toutes les œuvres s'accomplissent : la fécondité de toute la terre est elle aussi abondamment produite par l'air. En ce lieu, l'homme manifeste tout particulièrement sa force, cependant que la femme nourrit du lait de ses seins ses enfants qui ne peuvent encore manger nor-

malement. Les énergies de l'âme sont aussi très fortes, parce que l'homme sait et sent Dieu par leur intermédiaire, quelle que soit sa dépendance des désirs de la chair...

65-68 (La femme est faible et lève ses regards vers l'homme ; elle lui est soumise ; de même la chair est soumise à l'âme. Mais tous deux agissent de concert, l'âme et le corps également. L'action du cœur, du foie et des poumons est comparable à celle de l'âme par le feu et le souffle de la raison.)

69 Le ventre, soutenu par les côtes et d'autres os sans moelle, représente la terre molle et fertile, parsemée de pierres. Cet exemple montre que l'âme ne possède pas naturellement le goût des péchés, bien qu'elle commette ses péchés de concert avec le corps. Elle ne fait qu'inciter le corps aux actions exigées par le goût de la chair, de même que le vent incite la terre tout entière à la germination. Elle retient en effet le corps durant toute son action, de même que la terre molle est consolidée par les pierres qui la parsèment...

70 La faim correspond aux fleurs qui précèdent les fruits. Quand les fruits ont rassasié le ventre, la faim cesse : les fleurs tombent, lorsque les fruits poussent... (L'appétit de l'âme est lui aussi apaisé par les fruits des œuvres bonnes.)

71 L'estomac, dont le siège est dans le ventre, et qui reçoit la nourriture avant de la rejeter, ressemble à un sac lié aux viscères. Il désigne cette capacité qu'a le monde d'être empli par les créatures qui y germent et qui y croissent. Lorsque cette puissance faiblit, l'estomac reste vide. L'homme lui aussi croît et décroît comme la lune, lui qui œuvre par son âme,

emplie de toutes les créatures. Le sang est dans les veines, comme toutes les œuvres sont dans l'âme. Lorsque l'âme est conformément à son désir pleine de bonnes actions, elle monte jusqu'à la demeure éternelle, où elle est réconfortée par la nourriture de vie. Quand elle est occupée par de mauvaises actions, elle descend dans la fétide putréfaction des châtiments infernaux. Dieu a donné à Adam le commandement, et il a voulu qu'il s'y soumît. Quand l'âme l'observe, elle rassemble dans la joie les œuvres du salut ; elle est envoyée en larmes dans l'exil de la perdition, lorsque l'homme, abandonnant ce commandement, a consenti aux désirs de sa propre chair. L'estomac qui reçoit et qui rejette la nourriture est lié aux viscères, de même que l'âme agit dans l'homme de concert avec l'ensemble des créatures, soit pour la montée vers le bien, soit pour la chute dans le mal. En été, les créatures fleurissent et expriment leurs énergies, en hiver, elles dessèchent et elles s'affaiblissent : dans les œuvres bonnes, l'âme fleurit et se conforte, dans les actions mauvaises, elle se dessèche et elle perd des forces. Il n'est pas bon que l'estomac soit vide ; il ne serait pas non plus profitable à la capacité du monde qu'il soit vidé de ses créatures. Cette capacité en effet, c'est elle qui dispense les énergies et la productivité de la terre, et elle ne laisse jamais la terre en un état de solitude et de vide, lors de sa tâche de fructification. Si le monde en effet était resserré et contracté, s'il ne pouvait se dilater, il ne pourrait supporter cette plénitude des créatures, dont il est le détenteur. Il ne serait pas bon non plus pour l'homme qu'il ne disposât que d'une seule science : il serait comme vide en effet, incapable de commen-

cer ou d'achever une action, de distinguer la lumière du jour et la ténèbre de la nuit. L'homme est plein de deux sciences : par l'une, la bonne, il aime Dieu par ses bonnes actions, par la mauvaise, il apprend la crainte de Dieu, en prenant conscience de ses mauvaises actions. L'âme occupe le corps avec la sollicitude d'un père de famille en sa maison : il a toujours peur de la voir se détériorer ; l'âme de même ne cesse de craindre que l'homme ne perde la sainteté de ses désirs, dont elle est l'initiatrice, pour peu que les péchés l'enveloppent. Lorsque l'homme, dégoûté de ses péchés, s'accorde avec son âme, celle-ci, dans la joie, présente à l'homme avec amertume tous ses péchés, elle lui insuffle un désir céleste, plus doux que le miel et le rayon de miel. Elle lui redonne le plus souvent la sainteté, pour le conduire au royaume des cieux. L'homme périrait, si son estomac était vide : l'âme ne pourrait vivre sans ces deux sciences. Le monde dessécherait s'il demeurait vide de fruits bons et mauvais : l'âme serait sèche et vide, si elle manquait de ces actions que réalise cette double science. L'âme dispense dans un juste discernement tous les biens de l'homme, en le dirigeant sur le droit chemin. Par la bonté de Dieu, qui lui confère son caractère divin, l'âme est assurée qu'elle aura pour demeure sur la terre des vivants ces saintes œuvres qu'elle réalise de concert avec l'homme. Par la science du bien, qui permet la connaissance du mal, elle en reconnaît l'injustice, bien que, poussée par le corps, elle accomplisse souvent ce mal. Sans cette possession de la science du bien et de celle du mal, elle serait comme un soufflet sans forgeron. De même que le monde ignorerait la plénitude des

fruits, s'il ne germait pas par sa viridité, de même l'âme ignorerait l'honneur et la béatitude des œuvres bonnes, si elle ne fleurissait pas dans la raison que lui communique la science du bien et du mal.

72 Ladite capacité du monde contient un air qui transmet à la terre par ses énergies la viridité, et qui confère à la terre la fécondité. Mais cet air, par le vent froid, dessèche également les fruits, quand ils sont parvenus à maturité. Bien qu'il dessèche cependant extérieurement la terre par ce froid, il ne l'en engraisse pas moins de l'intérieur, pour qu'elle puisse germer en été. De la même manière, le créateur de la terre, qui a fait d'elle un véritable atelier, a créé en conformité avec lui-même cette âme qui est pour l'homme l'instrument de toutes ses œuvres. Cette âme est pour l'homme, qui est l'œuvre de Dieu lui-même et qui œuvre jusqu'au dernier jour du monde, comme une sainte divinité, invisible. Après le dernier jour du monde et lorsque l'homme se sera tout entier transformé en esprit, il aura une vision parfaite de la sainte divinité, de tous les esprits et de toutes les âmes. Cette âme est une énergie fructifiante, elle communique à l'homme entier son mouvement et la vie. L'homme a un vêtement, un habit tissés : l'âme revêt comme un vêtement toutes les œuvres qu'elle réalise de concert avec l'homme. Elle s'en sert de couverture, des bonnes comme des mauvaises, comme du corps qui est sa demeure. Les œuvres bonnes, quand elle aura quitté le corps, resplendiront en elle comme un vêtement entièrement décoré avec l'éclat de l'or le plus pur. Les œuvres mauvaises, elles, sentiront mauvais comme un habit souillé d'immondices. L'âme œuvre avec l'homme comme l'air qui envoie ses éner-

gies sur terre, qui rend la terre féconde, qui lui permet de produire des fruits et qui par le froid de l'hiver assèche la terre entière. En elle cependant, elle conserve la chaleur de la terre, afin d'assurer la fécondité de la terre : ainsi les énergies de l'âme permettent à l'enfance, à l'adolescence et à la vieillesse de réaliser et d'achever les fruits des œuvres bonnes. Même si la vieillesse, dans sa faiblesse, dessèche en quelque sorte ces fruits, la foi authentique cependant les conserve, une fois que l'homme meurt, afin qu'ils obtiennent les récompenses de la béatitude éternelle.

73 Si la terre devait verdir deux fois l'an et si elle devait produire des fruits durant la période intermédiaire, elle dessécherait et elle se transformerait en poussière. Si l'âme cédait de même aux désirs et à la volonté de la chair, elle serait incapable d'agir. Elle est un esprit vivant qui pénètre en un noble toucher le corps tout entier, afin de lui donner vie, de même que le souffle de cet air dont nous avons parlé fertilise la terre tout entière…

74 Du cœur, du foie et du poumon partent des vaisseaux qui ont l'aspect de petits tuyaux : ils aident l'estomac pour la réception et le rejet des aliments. De même l'âme qui éveille par sa grande énergie le corps qu'elle a trouvé dans le sommeil prend conscience de Dieu dans la multiplicité de ses voies. Les vaisseaux aident l'estomac quand il se remplit et quand il se vide, comme l'âme aide l'homme en tout bien et en tout mal, si bien que l'homme, grâce à elle, peut du début à la fin réaliser la dureté, la malice et la mollesse du désir charnel. Les vaisseaux sanguins se dirigent vers l'estomac ; l'âme de même

pénètre de ses énergies le corps tout entier. De même qu'il serait nuisible pour l'estomac qu'il demeurât ou plein ou vide, de même il serait préjudiciable à l'âme que le corps vécût toujours dans les délices des désirs charnels, parce que ses énergies se perdraient dans un appétit des désirs naturels, de même que celui qui ne cesse de pécher dans la luxuriance de la chair tombe malade et d'esprit et de corps.

75 (L'estomac régularise l'apport de nourriture. L'orgueil sans mesure et une abstinence exagérée affaiblissent l'âme.)

76 Au nombril se rattachent tous les organes intérieurs du ventre, de même que toutes les créatures regardent en direction du cercle de la terre. C'est que le nombril est le centre de forces du ventre, de même que la circonférence terrestre est le réceptable de toutes les créatures... (L'âme est elle aussi le centre de forces de toute action.)

77-78 Le nombril, en compagnie des vaisseaux du cœur, du foie et du poumon, et de tous les viscères, aide à la restauration de l'homme. Tous ces organes sont mus par le souffle de l'âme, de même que l'air, de son souffle, conforte toutes les énergies terrestres. Le nombril agit jusqu'aux limites des reins comme la terre qui ne cesse d'envoyer dans les marais certaines immondices boueuses et aqueuses. Comme la chaleur, le froid et l'humidité qui gouvernent l'homme sont cachés dans le nombril, la nourriture et la boisson qui permettent le développement de la chair et du sang de l'homme sont rejetées comme une boue, et sont éliminées vers les parties inférieures... (L'âme elle aussi soupire de douleur au milieu

des péchés ; le tourment de l'âme, ce sont les déjections des organes.)

79 Les reins, centre de diffusion de l'énergie, mais aussi de la fougueuse lubricité, correspondent à la terre grasse. De même qu'ils libèrent tantôt les énergies de l'homme, tantôt une force inconvenante, de même la terre modérément grasse produit des fruits en abondance, cependant que la terre trop grasse produit des fruits nombreux, mais de mauvaise qualité. L'homme réalise ainsi toutes ses actions, sous le cercle du soleil et de la lune et dans le cours des mois, par les énergies de l'âme, la sagesse, la science et le discernement. Par l'âme, ignée et aérienne, il opère le bien comme le mal, à la manière de la lune qui croît et qui décroît. Par ces énergies de l'âme que la compréhension du bien rend céleste, il pense et il agit, par le pouvoir de discernement de la raison, il distingue les différents moments et les éléments qui lui permettent la réalisation du bien et du mal. Il donne un nom à tout ce qu'il connaît. De même les reins recèlent la force de la probité et la faiblesse, la prospérité et l'inutilité. Par le soleil, par la lune et par l'air, la terre fait germer tout ce qui est utile pour la vie de l'homme, l'utile et l'inutile. L'âme recèle également ce pouvoir grâce auquel l'homme réalise le bien et le mal, l'utile et l'inutile.

80 La terre est au milieu de l'air comme le rayon au milieu du miel dans la ruche... (Elle est couverte de régions montagneuses, où le climat est soit trop chaud, soit trop froid, soit tempéré. Les monts et les collines protègent la terre, ils la consolident également. La situation de l'âme dans le corps est semblable à celle de la terre au milieu de l'air. Les bonnes

œuvres sont les montagnes, l'humilité, le mur qui permet à l'âme de gravir la plus haute montagne, celle de la Jérusalem céleste.)

81 (La terre reçoit en tous ses points l'action modératrice du soleil. L'homme est pénétré de même de l'action de l'âme.)

82 (Les pierres et les arbres consolident la terre. L'homme est lui aussi affermi par les bonnes œuvres.)

83 La terre est ainsi placée au milieu de l'air, et l'air a la même épaisseur, au-dessus, au-dessous de la terre, et en tout lieu. L'âme, esprit vivant envoyé par Dieu dans le corps, instruit l'homme, pour qu'en cette vie de labeur, il obéisse patiemment aux préceptes divins. Elle demeure et elle habite en lui, aussi distante de lui que le ciel de la terre, afin que l'homme, qui ne peut pleinement saisir de lui-même sa nature, lève dans les vicissitudes de ses luttes ses regards et tende dans une patience pleine d'obéissance vers son créateur. De même que l'air, au milieu de la terre, soutient et contient ladite terre, l'âme demeure au milieu du corps, elle le soutient tout entier, elle agit en lui selon ses exigences.

84-85 (La vessie élimine l'humidité superflue. Les fleuves font de même. L'âme accueille ainsi le bien et élimine le mal. Il en va de même pour l'anus : les sécrétions, recueillies par les canaux souterrains, se manifestent cependant, de même que les péchés se révèlent, pour inciter l'homme à la pénitence.)

86-91 (Le dos et les flancs correspondent aux plaines fertiles. L'âme agit ainsi avec le corps. Les cuisses et le séant correspondent aux zones incultes, mais ces zones montagneuses maintiennent la terre et l'empêchent de s'effondrer. Les énergies de l'âme exercent

un rôle analogue. Mais ces zones incultes correspondent également aux contradictions et à l'insécurité qui menacent l'homme. La terre a la solidité de l'acier : l'âme ressemble elle aussi à l'acier qui durcit le fer.)

92-93 (Les dimensions sont identiques des genoux à la cheville, et du haut des cuisses aux genoux. La partie inférieure correspond à l'océan qui entoure la terre entière. Sa profondeur est identique à celle des eaux supérieures. La partie supérieure symbolise l'effet des passions sur l'homme. La cheville évoque le lieu de l'exil adamique. De la cheville au bout du gros orteil, la distance est la même que du poignet au bout du majeur : ce sont les fleuves qui proviennent de l'océan. Les articulations, quant à elles, correspondent aux douze vents : le genou de la jambe droite correspond ainsi au vent d'ouest, la cuisse et la cheville à ses vents annexes. Le genou de la jambe gauche correspond, lui, au vent du nord. Les coudes correspondent aux vents d'est et du sud.)

94 Parmi ces vents, l'aquilon révèle assez souvent sa rudesse pleine d'effroi, quand il étend son aile venteuse vers la roue du firmament et en direction de l'est. Il soulève alors parfois une fumée terrible et novice, il provoque au cœur de l'été une humidité glacée, qui gâte les fruits et qui dessèche les arbres. Lorsque ce phénomène se produit, le souffle terrible se déchaîne avec une grande sauvagerie, il enveloppe dans un nuage la sphère du soleil, et les hommes croient que le soleil est en train de disparaître. Ce souffle provoque également la confusion parmi les nuages, et la terre se couvre de ténèbres. Les hommes ne peuvent observer ces phénomènes qu'à l'annonce de grands prodiges. Ces prodiges sont pro-

duits par les éléments, de même que la main est fléchie par le bras, afin de tout manifester et accomplir. Ce souffle, à la suite des actions contraires des hommes, s'amuse même parfois avec la lune : celle-ci revêt alors tantôt une couleur noire, tantôt la couleur du fer ou d'autres couleurs. C'est pour l'homme un terrible spectacle. De quelque côté qu'il se tourne, l'aquilon est un vent dangereux, il est nocif pour tout ce qu'il touche, son froid et sa rudesse touchent également le souffle chaud qui descend doucement du soleil en déposant la rosée, et qui produit sur terre toute la viridité des fruits champêtres. Il soulève également d'autres vents, comme un homme qui se tourne, et il apporte son soutien à tous ces vents. Les ténèbres de l'aquilon augmentent la luminance et la beauté de tous les luminaires, parce que la lumière lui fait justement défaut. De même le bras gauche soutient le bras droit et l'aide.

95 Tous ces phénomènes sont en rapport avec l'âme. L'âme en effet est présente dans le corps, comme un vent dont on ne voit ni n'entend le souffle. Aérienne, elle déploie son souffle à la manière du vent, ses soupirs et ses pensées ; son humidité, véhicule de ses bonnes intentions à l'égard de Dieu, l'assimile à la rosée. Comme l'éclat du soleil qui illumine le monde entier et qui ne faiblit jamais, l'âme est tout entière présente dans la petite forme de l'homme. Ses pensées lui permettent de s'envoler dans toutes les directions : les œuvres saintes l'élèvent vers les étoiles dans la louange de Dieu, les œuvres mauvaises des péchés la précipitent dans les ténèbres. Elle correspond ainsi au soleil qui resplendit de toutes ses forces le jour au-dessus de la terre, et la nuit sous la

terre. La bonne intention l'élève, la mauvaise intention l'abaisse, par la perversion des actes, comme les os et les genoux se lèvent et se baissent dans leurs différentes opérations. Le vent d'ouest, redoutable parfois, correspond à la bonne intention de l'homme, que la crainte toujours accompagne. Lorsque l'homme est dans la souillure des péchés, il est soutenu comme le genou soutient le corps. Son talon et le pied désignent le désir qui permet la réalisation de ces intentions bonnes. Le vent d'ouest en effet accomplit grâce aux vents annexes sa tâche : la volonté et le désir assistent l'âme. Le vent annexe du côté droit montre que l'homme, quand la partie droite de l'âme est consentante, domine en lui-même tous les péchés. Le vent du côté gauche lui montre qu'il vit dans l'oubli de Dieu, du côté gauche pour ainsi dire, lorsque les péchés le dominent. Or l'homme refuse de consentir aux mauvais désirs de l'âme : il en est également empêché par l'énergie de la raison, qui se trouve du côté droit. L'âme n'en accomplit pas moins les œuvres bonnes et mauvaises, de même que l'été produit ses fruits. Par les quatre énergies qu'il puise au feu, à l'air, à l'eau et à la terre, Dieu a créé l'âme dont la sagesse permet le gouvernement de ce corps qui la contient. Grâce à ces énergies, l'âme, qui opère avec le corps, accomplit toutes les tâches corporelles. Par les articulations, Dieu a fait allusion aux quatre vents et à leurs annexes, dans les épaules, les coudes, les mains, les flancs, les genoux et les pieds. L'un d'entre eux, le vent d'est, se joint à la force de l'aurore, qui tire du froid de la nuit cette rosée qu'il répand sur la terre. Le matin, cette aurore resplendit, à la première heure le soleil illumine la

terre, il se met à briller, et il atteint à la sixième heure la plénitude de son ardeur. Cela montre que l'homme bien intentionné commence à soupirer, avant de pleurer, puis de commencer dans les larmes ses bonnes actions, qu'il accomplit ensuite avec toute l'ardeur de ses intentions bonnes. L'homme qui brûle en effet dans la sainte conversion aux œuvres bonnes ressemble au vent du midi, il commence d'abord à pratiquer par le vent d'est cette sainteté, dans les soupirs et avec de bonnes intentions. Ensuite, comme à l'ouest, ces combats inquiets qui permettent à l'âme de dompter le corps cessent, de même que l'ardeur du soleil, qui monte à l'est et qui atteint son maximum au zénith, décline au couchant. Comme le vent d'est et du midi se joignent à l'heure chaude du jour, l'âme rassemble ses vertus, et elle œuvre tout le bien comme la main travaille avec les bras. Quand le jour s'achève, le soleil descend à l'ouest, de même que les genoux et les pieds se trouvent au-dessus de la terre. Le soir, la joie du jour se transforme en lassitude, l'homme ne se réjouit plus de la lumière du jour, las, il est saisi de l'envie de dormir. C'est que l'homme qui agit conformément au désir de la chair, qui est préoccupé par les œuvres de la chair, qui oublie les biens des cieux, devient lui-même une créature nocturne. Mais lorsqu'il pratique par l'âme et dans le feu de l'Esprit saint les saintes vertus, dans l'amour de Christ, il peut refroidir les désirs de la chair. L'âme raisonnable profère de multiples paroles qui résonnent, comme l'arbre multiplie ses rameaux, et de la même façon que les rameaux proviennent de l'arbre, les énergies de l'homme jaillissent de l'âme. Ses œuvres, quelles qu'elles soient, réalisées

de concert avec l'homme, ressemblent aux fruits d'un arbre. L'âme a quatre ailes en effet : les sens, la science, la volonté et l'intelligence. Par l'aile des sens, elle constate ses blessures, elle refuse les préférences de la chair, elle est un souffle toujours en mouvement. Par l'aile de la connaissance, elle communique au corps le désir d'agir, au corps qui sait que l'âme est sa vie. Par l'aile de la volonté, l'âme désire œuvrer avec le corps, car elle prend conscience de l'existence de ce corps. Par l'aile de l'intelligence, elle apprécie le fruit de toutes les œuvres, utiles ou inutiles, elle qui sait qu'elle a pour demeure une vie qui a un terme. Ces quatre ailes lui confèrent ainsi des yeux, la science du bien et celle du mal, elle voit devant elle et derrière elle, devant elle par la science du bien et grâce aux œuvres bonnes, derrière elle par la science du mal et grâce aux œuvres mauvaises. Elle est donc comme un oiseau qui vole.

96 (L'aquilon correspond aux insinuations du diable. Le nord est l'ennemi de la terre. Ce mal cependant aide à la connaissance du bien.)

97 Dieu a donc tourné le visage de son germe de justice, c'est-à-dire d'Adam, en direction de l'est, quand il l'éveilla et quand il le dressa. Sa main droite désigne les rivages du midi, ceux de la béatitude, sa main gauche ces ténèbres extérieures qui ont nom : aquilon. Il a joint à Adam les énergies des éléments et des autres créatures, afin que l'homme pût se servir de ces énergies contre l'aquilon, qui est la demeure des anges déchus : les anges se sont détachés de Dieu, eux qui, niant Dieu dans leur volonté propre, ont eux aussi voulu être ce Dieu. Dieu désire donc que l'homme répudie l'aquilon par sa gauche même, qu'il

le rejette, qu'il ne l'imite en aucune manière, de même que nous ne pouvons apercevoir notre dos. Il désire que l'homme mène contre le serpent le combat de Michel, avec toutes les énergies de la créature. Il désire que sa main gauche oublie l'aquilon, comme les ténèbres se séparent de la lumière. Ainsi Dieu a communiqué à l'homme, pour le conforter, les énergies de la création tout entière. Ces énergies servent en quelque sorte à l'homme d'armure, afin qu'il connaisse par la vue les créatures, afin qu'il les perçoive par l'ouïe, les distingue par l'odorat, les domine par le toucher, et afin que par le goût il en soit nourri. Il doit en effet savoir que le vrai Dieu est le créateur de tout, il ne doit pas engager la lutte contre lui, même si le conseil de l'antique serpent souvent le trompe. Dieu n'a pas en effet empli l'homme des énergies dont nous avons parlé pour le voir élever son esprit jusqu'à la sottise de l'ange du mal. Il a façonné l'homme conformément à la constitution du firmament et de certaines autres créatures, de même que le fondeur se sert d'un moule pour faire ses creusets. Dieu a donné à ce grand instrument qu'est le firmament des mesures rigoureuses, et ces mesures, il les a reproduites dans l'homme, bien que l'homme fût petit et court de stature : nous en avons fait la description. Il l'a créé de telle sorte que les membres joints ensemble n'excédassent pas leur mesure exacte et leur poids exact, sinon par décision de Dieu. Il a donc placé sur le corps des articulations, dans le cou, dans les épaules, dans les coudes, les mains, les cuisses, les genoux, les pieds et les autres membres.

98 Dieu a donc consigné dans l'homme toutes les créatures. Il a aussi reproduit en lui l'ordre des différents moments de l'année. L'été correspond à l'homme éveillé, l'hiver à l'homme qui dort. L'hiver renferme en lui ce que l'été profère dans la joie. Le sommeil réconforte le dormeur, pour qu'il soit rapidement apte à certaines œuvres, quand ses énergies s'éveillent. Il a donc distingué en lui les mois, discernant les qualités et les vertus... (Le mois de janvier est humide et froid ; il correspond au cerveau, à l'enfance, à l'innocence souvent menacée. Le mois de février est le mois de l'humidité ; il correspond aux yeux, à la purification souvent entravée par le péché. Le mois de mars est un mois troublé ; il correspond aux oreilles, à la première jeunesse, au repentir qui suit le mensonge et la tristesse. Le mois d'avril est lui aussi ambigu ; mais les intempéries ne peuvent entraver la croissance de la végétation ; il correspond au nez. Le mois de mai est le mois de la douceur et de la fécondité ; c'est le triomphe du sens de la vue. Le mois de juin est sec ; il correspond aux épaules. Le mois de juillet voit le triomphe des énergies ; il correspond aux bras ; l'homme accomplit son œuvre dans la foi, comme la nature produit ses fruits. Le mois d'août correspond aux mains ; l'âme finit par atteindre Dieu dans l'ardeur du plein soleil. Le mois de septembre est le mois des fruits ; il correspond à l'estomac ; la patience se joint à l'humilité. Le mois d'octobre est un mois froid, il correspond au vieillissement qu'accompagne la sagesse. Le mois de novembre correspond aux genoux ; c'est le mois de la mélancolie et du deuil, du péché également. Le mois de décembre correspond aux pieds ; sans l'ardeur

des dons de l'Esprit saint, l'homme oublie sa nature propre, et il est souillé par la puanteur des péchés.)

99 "Il a fait la lune pour marquer les temps, le soleil connaît son coucher" (Psaume 104, 19). Entendons-le ainsi : Dieu a décrété que la lune changeât selon le temps, afin de nourrir tous les moments du temps, comme une mère nourrit ses enfants, de lait d'abord, puis d'une nourriture solide. Quand elle décroît, la lune n'a pas de forces : elle nourrit donc le temps avec du lait, en quelque sorte. Quand elle croît, la nourriture qu'elle procure est solide. Dieu a décidé que le soleil luirait au-dessus de la terre, avant de se cacher sous la terre. De même l'homme veille le jour, les yeux ouverts, et la nuit, il dort, les yeux fermés. L'homme est donc terrestre de par sa chair, céleste de par son âme, conformément aux créatures inférieures et aux créatures supérieures, respectivement. L'homme connaît l'évolution du temps qui scande le mouvement et la vie universels.

100 Quand Dieu considéra l'homme, il lui plut beaucoup : ne l'avait-il pas créé à sa ressemblance et selon la texture de son image ? À l'homme de proclamer par l'instrument de sa voix de raison la totalité des merveilles divines ! C'est que l'homme est la totalité de l'œuvre divine, et Dieu est connu par l'homme, puisque Dieu a créé par lui toutes les créatures, et puisqu'il lui a accordé, dans le baiser du véritable amour et par la raison, de le célébrer et de le louer. Mais il manquait à l'homme une aide qui lui ressemblât. Dieu lui donna cette aide, dans le miroir qu'est la femme. Celle-ci recéla ainsi tout le genre humain qui devait se développer dans l'énergie de la force divine : en cette énergie, il avait produit le premier

homme. Aussi homme et femme se joignent-ils pour accomplir mutuellement leur œuvre, car l'homme sans la femme ne serait pas reconnu comme tel, et réciproquement. La femme est l'œuvre de l'homme, l'homme l'instrument de la consolation féminine, et les deux ne peuvent vivre séparés. L'homme désigne la divinité, la femme l'humanité du Fils de Dieu. Aussi l'homme occupe-t-il le siège du tribunal terrestre, et il est le maître de la création tout entière. Chaque créature lui obéit et lui est soumise, il domine toutes les créatures, comme David l'a proclamé, inspiré par moi :

101 "Yahvé dit à mon Seigneur : Siège à ma droite ; tes ennemis, j'en ferai ton marchepied" (Psaume 110, 1). Comprenons-le ainsi : que l'homme lui aussi dise : "Le Seigneur et le Père de toutes les créatures s'adressa à son Fils incarné, qui détient tout pouvoir dans les cieux et sur la terre, et qui devrait être mon Seigneur, homme pécheur que je suis : 'Règne, toi qui es à ma droite, règne sur l'homme qui est à ma droite, puisque j'ai soumis à l'homme toutes les créatures. Soumets-le à ton pouvoir par la foi, afin qu'il renonce a ses idoles et qu'il se convertisse à son créateur, le vrai Dieu. Tu le feras, aussi longtemps que j'écraserai les rebelles, tes ennemis dans l'impiété, et ton marchepied. Je te le soumettrai pour l'éternité, et je ferai en sorte qu'ils adorent tes traces. Quand ils auront renoncé à l'impiété, ils te considéreront comme le vrai Dieu.' Ainsi Dieu, par son Verbe, a créé toutes les créatures, et le Verbe s'est incarné dans l'homme qui est la droite de Dieu, puisqu'il est le réceptable de la puissance divine. Ce Verbe, le Fils du Père, exerce sur l'homme sa domi-

nation, jusqu'à ce que ses frères soient au complet, le jour du jugement dernier. Alors la tourbe diabolique et ses valets lui serviront de marchepied, de ce marchepied d'après la fin des temps. L'on verra et l'on connaîtra alors l'essence et la nature de Dieu, puisque Satan lui-même sera piétiné et totalement mis en poussière, marchepied qu'il est.

102 Le Seigneur exerce donc au ciel sa domination, il considère les astres qu'il a allumés et les autres créatures. De même l'homme trône au-dessus de la terre, et il domine les autres créatures, parce qu'il porte le signe de la toute-puissance de Dieu. Ces signes, ce sont les cinq sens, qui lui permettent, grâce à la puissance de Dieu, de comprendre et de sentir qu'il lui convient, dans une foi authentique, de vénérer en Dieu la trinité dans l'unité et l'unité dans la trinité. Cette vénération, elle est l'ornement des neuf chœurs des anges, desquels fut exclue la tourbe diabolique. L'homme, quant à lui, est le dixième chœur, que Dieu a en lui-même restauré dans la constitution première des anges déchus. Dieu en effet voulut devenir homme. Or, son humanité, c'est la tour où déambulent les membres du dixième chœur. Voilà pourquoi Dieu a consigné dans l'homme l'ensemble des créatures, supérieures aussi bien qu'inférieures. Cet homme, inspiré par l'esprit de vie qu'est l'âme, se dressa, il connut toutes les créatures, en son esprit il les embrassa dans un amour très vif.

103 Or l'âme de l'homme est ignée, elle réchauffe et elle vivifie la totalité du corps de l'homme. Parce que cette âme est ignée, l'homme est un être de sang. Ses itinéraires ressemblent aux vents, parce qu'elle apporte et parce qu'elle émet son souffle à l'intérieur

de l'homme. Quand ce souffle pénètre dans l'homme, il le dessèche, ce qui est fort utile, afin d'accroître grâce à ce souffle sec la bonne santé de l'homme ; quand elle le rejette, le feu intérieur faiblit et il perd sa chaleur. Par cette sensibilité, tout le corps s'édifie, l'homme peut vivre, et régir les cinq sens du corps et leurs fonctions. Si cette chaleur n'était pas éliminée, le feu de l'âme étoufferait le corps, comme une maison qui est embrasée par le feu. Les énergies de l'âme revêtent donc l'homme de chair et de sang, et elles lui confèrent la perfection : de même les souffles des vents font mûrir tous les fruits de la terre. Mais parce que l'âme est ignée, elle sait qu'elle possède Dieu ; et par ce souffle spirituel, elle comprend qu'elle peut se servir du corps pour agir. De Dieu donc elle tient la loi de son action juste, et l'homme ne doit pas tourner ses regards vers le vide, vers l'aquilon, le domaine où le premier ange voulut régner et où il mourut... L'âme joue le rôle d'une maîtresse de maison. En elle, Dieu forma toutes les demeures dont elle doit prendre possession. Personne ne peut la voir, de même qu'elle ne peut voir Dieu tant qu'elle demeure dans le corps, à moins qu'elle ne le voie et le connaisse dans la foi. Dans l'homme, elle œuvre en compagnie de toutes les créatures qui sourdent de Dieu, de même que l'abeille édifie dans sa ruche le rayon de son miel. L'homme réalise son œuvre, comme un rayon de miel, avec cette science de l'âme qui est en quelque sorte le miel liquide. Envoyée de Dieu, elle déverse dans le cœur les pensées, elle les rassemble ensuite dans la poitrine, pensées qui ensuite vont vers la tête et vers tous les membres de l'homme. Elle pénètre les yeux,

qui sont les fenêtres de la connaissance des créatures, car, pleine de raison, elle distingue par sa seule parole les énergies de ces créatures. Ainsi l'homme réalise son œuvre selon la volonté de ses pensées et les nécessités qui se présentent. Lorsque le vent de la connaissance, propre à l'âme, se lève dans le cerveau, il descend de ce cerveau dans les pensées de l'esprit vivant, et c'est ainsi que s'accomplit l'œuvre de la volonté. Dans sa science, l'âme ressemble à un semeur, qui sème ce qu'accomplit l'œuvre des pensées. Le feu de l'âme est le préparateur qui flatte le goût de l'homme qui en tente l'expérience consciente. C'est aussi l'âme qui nourrit et qui abreuve l'homme intérieurement, pour sa restauration corporelle. Grâce à ses énergies, l'homme se développe, il affermit ses différentes natures corporelles, il les agence et les ordonne, et il remplit de leurs forces les viscères. L'âme certes n'est ni chair ni sang, mais elle emplit et la chair et le sang, pour leur donner la vie, car, raisonnable, elle est issue de Dieu qui a insufflé la vie à la forme première. L'âme et le corps sont donc l'œuvre unique d'une double nature. Au corps de l'homme, l'âme apporte l'air pour la pensée, la chaleur pour toute concentration, le feu quand il s'agit d'assimiler et l'eau quand il s'agit de transmettre, et la viridité pour la germination. Voilà comment l'homme est composé depuis le début de son institution, en haut comme en bas, autour de lui et à l'intérieur : partout, il est corporel. Telle est sa nature.
104-105 Or, lorsque l'homme accomplit des œuvres justes, les éléments suivent aussi des voies justes. Dans le cas contraire, l'homme est dominé par les éléments et par le douloureux châtiment qui les accompagne.

Le corps agit en effet avec l'âme conformément à la volonté de ses désirs, et Dieu juge l'homme d'après ses œuvres, pour la vie ou pour la peine. L'âme pénètre tout le corps par ses pensées, par ses paroles, par ses soupirs, comme le vent pénètre tous les recoins d'une maison. Dans l'homme, pendant cette coopération, le corps est pesant, et il occupe un lieu déterminé, il ne peut se lever de terre. Mais lorsque le corps et son âme vivante seront renouvelés, après le dernier jour, il sera léger, il volera comme un oiseau. L'âme, tant qu'elle est dans le corps, sent Dieu, parce qu'elle vient de Dieu. Mais tant qu'elle accomplit sa tâche dans les créatures, elle ne voit pas Dieu. Lorsqu'elle aura quitté l'atelier de son corps et lorsqu'elle sera confrontée à Dieu, elle connaîtra sa nature et ses anciennes dépendances corporelles. Parce qu'elle connaîtra alors l'acmé de son grand honneur, elle réclamera son habitacle, afin que lui aussi participe de cette gloire. Elle attend donc avec avidité ce dernier jour du monde, car elle a perdu ce vêtement qu'elle aime, et qui est son propre corps : quand elle l'aura recouvré, elle verra avec les anges la face glorieuse de Dieu. Alors les anges reprendront leurs célébrations, comme ils ont été enflammés au premier jour à la suite de l'issue victorieuse de leur combat. Ce n'est qu'après le dernier jour qu'ils pourront célébrer Dieu dans la perfection, car ils chanteront les nouvelles merveilles de l'œuvre de Dieu, l'homme. Ils frapperont alors leurs cithares dans l'enjouement et dans la gloire. Aucune lassitude ne les affligera. Jamais ils ne faibliront. Jamais ils ne cesseront. De même qu'ils désirent contempler sans jamais céder le visage de Dieu, de même ils ne

cesseront de s'étonner des œuvres que Dieu a accomplies dans l'homme. Telle est en effet, comme nous l'avons dit, la forme de l'homme, en son corps et en son âme. Elle est, elle existe en tant qu'œuvre que Dieu a accomplie de concert avec la totalité des créatures. C'est ce que Jean a écrit sous mon inspiration, dans le premier chapitre de son évangile... L'homme est le vêtement que revêt mon fils en sa royale puissance, afin d'apparaître Dieu de toute création et vie de la vie... Dans la forme de l'homme, c'est la totalité de son œuvre que Dieu a consignée. »

La cinquième vision

1 J'aperçus alors le cercle terrestre partagé en cinq secteurs : l'un à l'est, l'autre à l'ouest, le troisième et le quatrième au sud et au nord, le cinquième au centre. Les zones est et ouest avaient la même surface, et l'aspect d'un arc tendu. Les zones nord et sud étaient de même dimension : même longueur, même largeur aussi que les deux premières. Mais la forme d'arc des zones est et ouest rabattait leurs limites vers l'intérieur. À part ces resserrements, elles ressemblaient elles aussi à un arc tendu. Les deux parties sud et nord étaient divisées en trois branches : les parties médianes avaient même forme et même mesure. Les quatre parties liminaires avaient des formes différentes, mais ces formes se répondaient et occupaient la même surface. En gros, leur longueur et leur largeur ressemblaient à celles des parties médianes, mais elles avaient une forme de cône renversé plus accentuée vers l'intérieur que dans la partie centrale. Leur courbure, l'espace plus ou moins large qu'elles occupaient dépendaient également des particularités des zones est et ouest. Le cinquième secteur, au centre, avait, quant à lui, la forme d'un

rectangle. Il se composait de chaleur, de froid, et ailleurs d'un air moyennement chaud. Le secteur est resplendissait d'une même clarté, la ténèbre recouvrait partiellement l'ouest, plus sombre donc, cependant que le secteur sud se divisait en trois zones : des châtiments dans les deux parties liminaires, et, au milieu, pas de châtiments, mais des monstres horribles qui conféraient un aspect effroyable. Trois zones également au nord : dans les deux zones liminaires, les châtiments les plus horribles, dans la zone du milieu, des châtiments, des terreurs en foule, un aspect tout aussi effroyable. En direction de l'est, j'aperçus, au-dessus de la courbure terrestre et à une certaine altitude, une boule rouge, entourée d'un cercle de la couleur d'un saphir. Deux ailes sortaient de la gauche et de la droite de cette boule, elles s'élevaient des deux côtés, puis elles se recourbaient, elles se faisaient face, elles se prolongeaient jusqu'à la moitié de la circonférence terrestre, qu'elles encerclaient et qu'elles recouvraient à l'exclusion du firmament. De ces limites partait, en forme d'arc, un cercle rouge qui entourait toute la partie occidentale, à l'exception donc des zones situées à l'extérieur de cette courbure. Ce cercle partait de l'extrémité de l'aile du midi, en direction de l'ouest, jusqu'à l'extrémité de l'aile nord. Sur la courbe, en direction de l'est et à la jointure des deux ailes, se dressait une sorte de bâtiment qui s'élevait jusqu'à toucher la boule dont nous avons parlé. De la boule partait jusqu'au milieu des ailes une route, au-dessus de laquelle scintillait une étoile lumineuse. De plus l'on voyait entre les pointes des ailes une boule de feu, qui projetait ses feux dans toutes les directions.

L'intervalle était le même, qui séparait respectivement la courbure terrestre de la boule rouge, ladite boule de l'étoile et l'étoile de la boule de feu. L'on distinguait les rayons des astres, entre les ailes extérieures, de chaque côté de la route, de la boule à l'étoile et jusqu'à la boule de feu. En direction de l'ouest, à l'extérieur de la courbure de la terre, tel un arc, s'étendaient des ténèbres, des deux parties de la courbure jusqu'à son milieu également, jusqu'au milieu que touchaient aussi les ailes dont nous avons parlé. Entre le coin ouest et nord, bâillaient comme une gueule affreuse deux autres zones ténébreuses plus denses et plus accentuées : la gueule béait, prête à engloutir. Au-dessus d'elles étaient accolées encore d'autres zones ténébreuses, d'une densité et d'une malignité extrêmes. J'avais certes connaissance de ces ténèbres effroyables, mais je ne pouvais les distinguer. Et de nouveau j'entendis des cieux une voix qui s'adressait à moi en ces termes :

2 « Dieu a suspendu le globe terrestre au milieu des trois éléments, pour qu'il ne pût ni se dissoudre ni fondre. Il révèle ainsi ses merveilles et sa puissance : il ne réduira pas en poussière la chair et les os ; il les restaurera dans leur intégralité au jour du jugement dernier. C'est lui qui a divisé la terre en quatre zones, quand il la créa : l'une en pleine clarté, l'autre ténébreuse, la troisième effroyable, la quatrième, lieu de perdition. Certaines zones sont faites pour l'homme, d'autres sont inhabitables. Telle a été sa volonté. Il a adjoint certaines âmes à son royaume, il a condamné les autres à l'enfer, après une juste sentence. Tu constates que le cercle terrestre est divisé en cinq zones, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, la troisième au

sud, la quatrième au nord, la cinquième quant à elle occupe le centre. Si la terre avait la forme d'un cube, elle aurait de par ses arêtes des parties fragiles, son poids se trouverait inégalement réparti. Si elle n'était pas partagée en cinq zones, elle ne pourrait avoir un poids équitablement distribué : ce sont les quatre parties extérieures qui lui confèrent le poids et lui assurent une position stable, cependant que la partie centrale fixe ce poids. Voici la signification : la terre représente l'homme. L'homme est consolidé, il est conduit au salut de son âme par les cinq sens qui lui permettent de satisfaire tous ses besoins.

3 La partie tournée vers l'est communique en effet à la zone centrale sa bonne sève et sa viridité féconde. De même la vue, qui se tourne vers la source de clarté, sert le salut du corps comme de l'âme de l'homme, placé au milieu des éléments. L'autre partie tournée vers l'ouest communique à cette zone l'humidité dont les effets sont tantôt bons, tantôt nuisibles. Ainsi l'ouïe, pénétrant et ébranlant le corps de l'homme, en direction de l'ouest, est messagère tantôt de bonheur, tantôt de malheur : tantôt le salut, tantôt le désespoir. La troisième partie, celle du sud, envoie la chaleur à la zone centrale, cependant que les vents frais tempèrent la canicule. De même l'odorat, qui monte de la chaleur comme une vapeur, laisse monter l'odeur des zones chaudes et des zones froides, et il apporte à l'homme cette senteur dont la provenance est le désir supérieur. La quatrième partie, celle du nord, confère à la zone centrale le froid du nord, et la chaleur qui jaillit de l'est. Ainsi le goût enregistre le froid, et, distinguant le froid et le chaud, il apporte à l'homme la richesse du goût et une céleste

suavité. La cinquième partie, centrale, se voit renforcée et consolidée par ses voisines, et les différentes influences la modèrent. De même les quatre sens animent et confortent le toucher, qui est en quelque sorte leur milieu, tous lui distribuent leurs énergies propres, elles le renforcent, elles le servent, comme nous le voyons à propos des doigts : ils permettent l'exécution de toutes les œuvres qui doivent mener au jugement éternel. Tu constates également que la superficie des zones, orientale et occidentale, est identique. Chaque zone a la forme d'un arc tendu, de même que le soleil, lors de sa révolution, se trouve à égale distance de la terre, à son lever comme à son coucher. C'est que l'attitude de la vue est identique, dans la science du bien comme dans celle du mal : dans la science du bien, la vue monte vers ce qui est bien, dans la science du mal, au contraire, elle descend vers ce qui est mauvais, elle se détourne dans le premier cas du mal, dans le second cas du bien. Il en est de même pour ce qui concerne les zones du sud et du nord. Par le parfum des vertus, l'odorat se tourne vers la droite, le goût vers la gauche par la perception des vices. Leur zèle est comparable, même si les directions sont opposées, leur origine également les rapproche : l'une s'adapte au bien, l'autre s'adapte au mal. Mais personne ne peut conserver l'ardeur du premier élan. Quand il entreprend le bien ou le mal, il se limite consciemment dans son entreprise, il n'ose pas encore s'y abandonner tout à fait.

4 Les deux zones du sud et du nord se divisent à leur tour en trois secteurs, inhabitables pour l'homme, tantôt à cause de la chaleur et du froid, tantôt à cause des serpents. C'est que l'odorat qui monte vers le

parfum des vertus et le goût qui s'enfonce dans la jouissance des vices affectent différemment le corps, l'âme et les actes de l'homme. Ils révèlent combien l'homme est pour ainsi dire inhabitable, tant qu'il ne comprend pas ce qu'est le corps, ce qu'est l'âme, ce que sont les œuvres, tant que l'homme n'a pas encore acquis le discernement dans la juste mesure. Les deux secteurs du milieu ont quant à eux la même forme et la même mesure, comme les zones, septentrionale et méridionale, entre elles. Leur correspondance repose sur la proposition rigoureuse de leur juste agencement. Ils traduisent ainsi la position centrale de l'âme, dans le parfum des vertus ou la saveur des vices, entre le corps et les œuvres. Son gouvernement et son agencement sont décisifs, dans sa crainte de ce qui est mauvais, dans les soupirs qu'elle adresse à Dieu. Quant aux autres parties liminaires, si elles ont une forme différente, elles sont identiques et de même largeur. De chaque côté des parties centrales, elles s'étendent vers le sud et vers le nord, cependant qu'elles se resserrent un peu sur leurs limites intérieures, en direction de la cinquième zone. Leurs bords extérieurs possèdent une certaine largeur, ce qui paraît leur donner une forme différente des parties centrales ; mais elles sont en fait identiques, pour ce qui est de leur forme et de leur disposition. En voici la signification : les tâches du corps et celles de l'âme diffèrent, les actes du corps se déroulent en quelque sorte sur les limites, conscients qu'ils sont de leur insuffisance. Le corps et l'âme n'en sont pas moins pour ainsi dire à l'unisson, l'âme apporte à l'homme dans une pleine mesure l'énergie vitale de son corps et de ses sens. Lorsque le corps vacille,

ses œuvres elles aussi vacillent. Lorsque l'âme au contraire maintient son corps, les réalisations du corps trouvent un soutien. Quant à leur forme particulière, à leur largeur et à leur étroitesse différentes, elles correspondent au fait suivant : le corps de l'homme et ses œuvres servent au maintien de l'homme, et l'âme édifie intérieurement l'homme. Le corps donne donc une place plus étroite à ses œuvres, quand il se trouve dans le calme repos de sa conscience. Lorsqu'il doute, il donne à son corps une place plus grande qu'il n'agrée aux soupirs de l'âme. C'est l'âme, elle, qui aspire au mode de la rectitude, cependant que le corps de l'homme cède souvent dans ses actes à la démesure.

5 La cinquième zone, située au milieu des quatre autres zones, prend la forme d'un rectangle. Elle est à la fois contenue et traversée par ces quatre zones. Il faut en effet que le toucher atteigne la perfection dans ses œuvres, et non la légèreté vicieuse. Cette zone est pénétrée, ici de chaleur, là de froid, là d'un air tempéré : l'ardeur du soleil tout proche la brûle, dans la partie éloignée du soleil, le froid la contracte, ces deux zones donc sont inhabitables. La zone ne devient habitable que là où le froid et le chaud sont modérés : de même les doigts, malgré leur différence, maintiennent les forces de la main, la consolident. De même les cinq sens, malgré leurs différences, franchissent le feu et l'eau de la tentation, tout en se soutenant mutuellement pour l'exercice des vertus. Ces zones habitables rappellent les croyants qui rabâchent sans cesse la loi divine, qui se dressent totalement vers la vie supérieure, pour devenir en quelque sorte habitables pour les œuvres bonnes. Les

zones inhabitables, elles, rappellent les incroyants qui tentent de s'opposer et de résister aux paroles de Dieu, qui s'efforcent de renier leur foi, de lacérer et de briser la vérité et la fermeté de ladite foi, parce qu'ils refusent d'héberger en leur sein l'Esprit saint.
6 La partie orientale dont nous avons parlé brille d'une grande clarté : c'est qu'elle abrite le lieu de la volupté, des délices, ce lieu où se rafraîchissent les âmes dans la béatitude. Elle invite l'âme à fixer sa vision intérieure sur le spectacle de la vraie lumière. Pour s'opposer aux vices et à la multitude des péchés, qui poussent l'homme à manquer à la justice, les quatre coins de la terre déterminent les lieux du châtiment transitoire, dans lesquels les âmes de ceux qui doivent être sauvés, après avoir été arrachées à leur corps, subissent des épreuves proportionnelles à leurs fautes. Voilà pourquoi la zone occidentale est plongée, recouverte de certaines ténèbres : ces ténèbres abritent en elles les châtiments des péchés véniels et mineurs, commis par l'ignorance de pécheurs dont l'oreille s'est détournée des clameurs de la vérité. La zone du midi, elle, qui est divisée en trois, a sur ses bords deux sections où s'exerce le plein châtiment : là sont punies les âmes qui, du temps où elles étaient encore dans leur corps, négligeaient l'odeur des vertus. Dans l'angle sud-est, l'air igné et venteux, et autres tourments, exercent de très lourds châtiments : l'on y exige les comptes des pires actions, homicides, rapts, vols, etc., car le jugement de Dieu est toujours suspendu sur le manque de piété et de foi, sur les péchés et les scandaleuses attitudes de ceux qui cherchent à s'opposer à Dieu. Dans l'angle sud-ouest, abondent les pires peines : l'été le froid, l'hiver la canicule, et

autres châtiments de ce type pour les âmes arrachées aux corps de ceux qui, pas même la veille de leur mort, ne se sont repentis de leurs grands et multiples péchés : parce qu'ils ne sont pas en odeur de vertu, ils ont peu de chances d'être sauvés. La troisième zone du milieu révèle son horreur, point uniquement par des châtiments, mais aussi par la présence de monstres terrifiants. Si cette zone était, comme les deux autres, pleine de châtiments, leur ébullition la ferait déborder et elle rendrait le séjour des hommes, la terre, inhabitable. Cette zone, parmi les multiples et terrifiants phénomènes qu'elle recèle, frappe parfois les hommes et les animaux de peste, elle gâte également les récoltes. Quant à la zone du nord, qui est triple également, elle abrite dans ses deux sections limitrophes les châtiments des âmes de ceux qui ont mis au second plan le goût de la vie pour suivre la concupiscence charnelle. Dans l'angle nord-est, s'exercent les peines les plus dures, supplices de froid et de vent, qui soumettent à l'épreuve l'impiété et le manque de foi de ceux qui sont demeurés dans le siècle, qui ont cédé à l'impiété, et négligé le goût de la vraie foi, mais qui, à l'heure de leur mort, se sont repentis, ont fait retour à la foi catholique, et ont retrouvé le goût de la rectitude. Dans l'angle nord-ouest, abondent les châtiments les plus immondes, de boue et d'humidité, de puanteur, de brouillards mortels, qui frappent les œuvres des adultères, des voraces, des ivrognes, qui ont joui du goût de la vie comme d'un bien étranger. Quant à la zone intermédiaire, pour les mêmes raisons que dans les cas précédents, on y aperçoit des monstres, guère de châtiments : leurs émanations gâteraient le séjour

des hommes. Ces créatures horribles mettent en danger hommes et animaux, en leur faisant perdre le goût de la vie. Comme les vers qui fourmillent dans la puanteur de la fange, les peines sortent de la fange des péchés, et ils occupent les zones de coin. Souvent ces peines exhalent une fumée qui s'étale sur la terre, sur le séjour des hommes, et y déclenchent une peste violente, chez les hommes comme chez les animaux.

7 Le jugement qui s'abat sur la terre et sur les hommes vient donc des quatre angles dont nous avons parlé, et bien des maux en jaillissent. Contre cette horrible ténèbre des peines infernales se dresse un rempart de très hautes et très solides montagnes qu'aucun ouragan ne peut fendre. Elles résistent aux ténèbres, elles protègent la terre, comme les murs d'une maison. L'homme, dans l'assise de ses cinq sens, ne cesse de pécher : aussi doit-il expier dans les cinq zones de la terre. Dans la zone occidentale et ténébreuse que nous avons évoquée, de petites peines frappent ceux pour qui la terre d'ici, du temps de leur incarnation, était une prison, amoureux qu'ils étaient des cieux. Quant aux esclaves des plaisirs de la chair, ils subissent le purgatoire au midi et au sud, comme nous l'avons dit : ils ont péché. Et cependant : ils n'ont pas banni tout à fait Dieu et la juste foi. Ainsi l'homme, mortel qu'il est, ne peut habiter les deux zones en forme d'arc de cercle de l'est et de l'ouest, pas plus que du midi et du nord : ces quatre zones d'angle lui sont interdites. Il ne peut y supporter ni la permanence du chaud ou du froid, ni les autres incommodités : s'il s'exalte trop, s'il sombre dans la désespérance, s'il néglige la droite pour passer à

gauche, il n'accueille pas en son cœur l'Esprit saint. Aussi Dieu frappe-t-il souvent de son jugement les quatre coins de la terre, comme l'a dit Jean, que j'ai élu, dans son Apocalypse :

8 "Et voici qu'apparut à ses yeux un cheval blanc ; celui qui le montait tenait un sceau ; on lui donna une couronne, puis il s'en alla vainqueur et pour vaincre encore" (Apocalypse, 6, 2). Comprenons ainsi : le premier temps, celui du commencement, celui d'Adam, ressemblait à ce cheval blanc. L'homme pécha par ignorance, et Dieu le frappa de la colère de sa réprimande, qui recélait aussi un châtiment. Dieu cependant lui donna le pouvoir de vaincre, de dominer ses ennemis, afin qu'il l'emportât sur l'antique dragon dans la lutte des luttes. Dieu d'autre part châtia l'entorse d'Adam à la loi en dressant même au plus fort du déluge l'arc dans les nuages du ciel. Ce temps dura du bannissement du paradis jusqu'au déluge, pendant lequel Dieu, dans l'arc de sa colère, engloutit, dans des trombes d'eau tonitruantes, son peuple, à l'exception des serviteurs de l'arche. Comme Dieu avait montré dans les premiers temps l'arc de sa colère afin de manifester sa vengeance, il fit avec l'arc-en-ciel un signe après le déluge : pour montrer que le tonnerre des eaux n'engloutirait pas le monde tout entier et que les croyants seraient sauvés grâce au baptême. Le texte poursuit ainsi : "Alors surgit un autre cheval, rouge feu ; celui qui le montait, on lui donna de bannir la paix hors de terre et que l'on s'égorgea les uns les autres ; et on lui donna une grande épée." Voici ce que signifie ce passage : ce cheval, c'est le temps qui suit le déluge, lorsque le juste jugement de la colère de Dieu priva de paix

ceux qui se sont opposés à lui, ceux qui n'ont pas cherché la paix en Dieu, ceux qui ne l'ont pas transmise aux hommes. Aussi Dieu laissa-t-il les hommes s'égorger les uns les autres. Ils périrent au cours de nombreuses guerres, eux qui avaient refusé la fidélité à Dieu : c'est que l'âme cause sa propre mort, quand elle n'essaie pas d'adhérer à Dieu. Il est ensuite écrit : "Voici qu'apparut un cheval noir, celui qui le montait tenait à la main une balance." Puis : "Un litre de blé pour un denier, trois litres d'orge pour un denier. Quant à l'huile et au vin, ne les gâche pas !" Voici comment il faut interpréter ce passage : ce cheval noir, c'est le temps qui a suivi la passion de Christ et qui a vu se dresser dans l'Église les persécuteurs ; méprisant la foi, les incroyants ont attiré sur eux la noirceur de l'impiété. Mais la colère de Dieu pondéra ces actes par la mesure juste des supplices des martyrs, pour les tortionnaires un châtiment équitable, pour les martyrs l'éternité de la gloire. C'est que la victoire des martyrs est la racine grasse de toutes les vertus, pour ceux qui ont mis les pas dans les leurs et qui ont repoussé les festins de la volonté propre et de la loi selon la chair. En eux, la chute de la volonté charnelle s'est opérée dans l'amour de la vie éternelle, cette foi que possède n'importe quel croyant : ainsi les biens ont été acquis par une soif de bonheur, que ressentent les croyants, ceux qui ont soif de justice. Cette balance signifie que l'homme jouit des fruits de la terre dans une abstinence spirituelle, tout en aimant la patrie céleste dans une nature virginale. Voilà ce que fut ce temps des martyrs, mêlé à la noirceur de l'aquilon, le temps durant lequel les injustes tuèrent les martyrs, comme

le loup les agneaux. Aussi le jugement de cette époque s'accompagne-t-il d'une balance avec deux poids. Ces deux poids désignent l'abstinence et l'amour de la patrie céleste, qui sont, comme nous l'avons dit, le propre des martyrs. Ces martyrs en effet torturent leur corps par l'abstinence, tout en considérant le désir des cieux, de même que l'aigle fixe le soleil de ses yeux. C'est ce que signifie le litre de blé qui permet d'acquérir un seul denier, celui de la vie. Quant à ceux qui suivent les préceptes de la loi tout en se détachant de l'abstinence des péchés, refusant le commerce des sexes, abandonnant les richesses et faisant vœu de pauvreté, par les trois litres de leurs amères expériences, ils se joignent dans l'amour de cet unique denier qu'est la patrie des cieux. Telle est l'œuvre de cette Sagesse qui pondéra dans une juste mesure tout par la miséricorde. C'est que Dieu exerce sur tous les hommes sa miséricorde. Ainsi l'huile et le vin ne sont pas gâtés, et l'homme est libéré de ses péchés par sa pénitence et par sa miséricorde. Nous lisons ensuite : "Et voici qu'apparut un cheval verdâtre : celui qui le montait a un nom : la peste. Et l'enfer le suivait. Alors on leur donna pouvoir sur les quatre parties de la terre pour exterminer par l'épée, par la faim, par la peste, et par les fauves de la terre." Interprétons-le ainsi : le cheval désigne le temps durant lequel tout ce qui est conforme à la loi et à la plénitude de la justice de Dieu sera, dans une sorte de lividité excessive, tenu pour rien, durant lequel les hommes diront : "Nous ignorons ce que nous faisons, nos précepteurs eux-mêmes ont oublié leurs préceptes." Loin de la crainte et de la terreur du jugement de Dieu, ils méprisèrent tous ces biens,

et les insinuations du diable les inspirèrent ! Mais ces œuvres attireront la colère et le châtiment de Dieu, ils périront au cours de grandes guerres, Dieu les jugera et les écrasera totalement, lui qui frappe de mort ceux qui ne se repentent pas. Il les condamnera aux lieux infernaux. En ce temps, il y aura sur terre, partout, des combats à l'épée. Les fruits de la terre disparaîtront. Les hommes mourront de mort subite, les animaux leur causeront des morsures mortelles.

9 L'antique serpent se réjouit de tous ces châtiments qui s'abattent sur l'âme et sur le corps de l'homme : il a lui-même perdu la gloire des cieux, il aimerait que l'homme ne l'atteignît pas lui non plus. Quand il sut que l'homme allait suivre son conseil, il se dépêcha d'ouvrir le combat contre Dieu en disant : "J'accomplirai ainsi dans l'homme ma volonté tout entière." Sa haine fomenta alors une odieuse conjuration et les hommes s'entre-tuèrent. Il dit : "Je ferai mourir les hommes ; je les perdrai plus que je ne suis perdu : que je sois, moi, et qu'eux n'existent pas !" Ses insinuations visèrent même la descendance des fils des hommes : les homosexuels suivirent d'infâmes pratiques. Le serpent s'en réjouit et il cria : "Honte à celui qui façonna l'homme : l'homme renonce à sa propre forme, il rejette l'amour naturel, l'amour des femmes !" Aussi la séduction diabolique engendre-t-elle les criminels et les séducteurs, sa haine et son crime les brigands et les voleurs ; mais c'est dans l'homosexualité que le péché est le plus impur, racine de tous les vices. Quand ces péchés se seront accumulés dans les nations, la constitution de la loi de Dieu se scindera, l'Église, telle une veuve, sera frappée. Les princes, les nobles, les riches seront

exilés par leurs sujets : ils fuiront de ville en ville. La noblesse sera annihilée, et les riches deviendront pauvres. La cause de tous ces maux, c'est la diversité des modes et des mœurs, fomentée dans le peuple par l'antique serpent : les hommes obéiront, ajoutant là un détail, en enlevant ailleurs un autre, désireux en la matière d'innovations et de changements constants. Certes l'antique serpent et les autres esprits de rien ont perdu la beauté de leur forme, mais ils n'ont pas abandonné l'exaltation de leur raison. Certes ils ne montrent à aucun mortel, par crainte de leur créateur, la forme de perdition qu'ils ont revêtue. Mais leurs insinuations pénètrent chaque homme selon ses propres mœurs : ils repèrent toujours dans le reste de la création une trace de leur malice. Or Dieu a engagé un grand combat contre leur impiété : la raison de l'homme s'est opposée à leur raison. Elle les a confondus. Ce combat durera jusqu'au jour du jugement dernier. Là leur confusion les souillera totalement. Et l'homme qui les a dominés recevra le prix de la vie.

10 Vers l'orient, tu aperçois, au-dessus du globe terrestre, à une certaine altitude, un globe rouge entouré d'un cercle de la couleur d'un saphir : cette zone orientale représente l'origine de la justice. Ce lieu dépasse l'intelligence de l'homme. Il a son assise dans les profondeurs des mystères des cieux. Ainsi se révèlent le zèle de Dieu, sa puissance, sa justice d'amour. C'est que Dieu est assez puissant pour accomplir ses jugements ; mais il les exécute dans l'équilibre de son amour. Les ailes qui s'élèvent et qui se recourbent montrent que la protection divine s'exerce dans la prospérité et dans l'adversité, par une douce inspira-

tion ou par une dure saisie. Ainsi elle enflamme et elle conserve dans la sublimité de sa majesté tout ce qui, par son intermédiaire, cherche à s'élever. Quant à celles qui enserrent la terre et qui descendent jusqu'au milieu du globe, elles montrent que la défense suprême ne protège pas seulement les habitants des cieux, mais aussi les créatures inférieures. Elle s'incline vers la plénitude de la bonne volonté des hommes, elle l'embrasse dans l'étreinte du véritable amour.

11 Le cercle rouge en forme d'arc qui, à l'exception de quelques zones, enserre toute la partie occidentale extrême évoque le point que voici : avec la même perfection qu'il met à protéger dans sa miséricorde ses zélateurs, Dieu, par le feu de son zèle, par sa juste et vengeresse extension, frappe de sa justice tous ceux qui abandonnent la fréquentation des bonnes actions et du domaine de la vraie foi absolue. Il les condamne aux lieux du châtiment, dont la courbure s'étend de l'extrémité de l'aile du midi en direction de l'ouest à l'extrémité de l'aile nord. Dans les douceurs de la vie présente, ils ont prolongé leurs coupables actions : désormais, elles les précipitent dans l'amertume des fléaux, car ils n'ont pas conservé la vérité de la justice. L'édifice qui apparaît entre les ailes évoque la cité construite de pierres de vie, elle se détourne des causes terrestres, par la source de justice et sous la protection divine. Elle tourne son visage vers le jugement divin, elle le glorifie, car les âmes des croyants louent Dieu avec assiduité, Dieu qui dispense tous ses biens dans la justice.

12 De ce même globe vers le haut et jusqu'au milieu des ailes s'étend comme une route au-dessus de laquelle scintille une étoile blanche : cette voie conduit des jugements de la puissance de Dieu à la parfaite protection. Au-dessus d'elle fleurit la virginité, et c'est là qu'apparaît le Fils de Dieu incarné, né de la Vierge, que suit une grande foule, puissante et dévote, qui aime la virginité et qui prend possession de la perfection. Entre le sommet des ailes on voit comme un globe de feu rayonnant : dans les sommets des défenses suprêmes se manifeste l'Esprit saint, qui distribue la multiplicité de ses dons à ses élus. Même distance de la terre au globe rouge, du globe à l'étoile, de l'étoile au globe de feu : les décisions de la puissance divine, des œuvres dès sa virginité et les dons de l'Esprit saint ne sont pas différents. Une même modération les unit. Ce qu'exhalent les grâces de l'Esprit saint, les œuvres de la sainteté le confirment, et les jugements divins l'apprécient à sa juste mesure. Les différents rayons lumineux que l'on distingue montrent que la protection qui vient d'en haut et des cieux entoure en tout lieu les itinéraires de la virginité : celle-ci en effet, qui commence dans le Fils de Dieu, que protège cette invincible puissance et que défend l'énergie de l'Esprit saint, ne sera jamais privée de la garde des esprits angéliques. La virginité est la compagne des anges, elle est digne de leur compagnie. Mon Fils en effet par la suavité de son humanité s'est entouré de ceux qui l'imitent dans un fidèle amour de la chasteté, de ceux qui craignent les jugements de Dieu, qui soumettent leur corps par l'inspiration de l'Esprit saint à la passion de ce même Fils, qui résistent aux concupiscences de la chair.

13 Vers l'ouest, s'étend la zone des ténèbres. Elle se trouve en dehors du monde, elle occupe la moitié de la zone méridionale et la moitié de la zone septentrionale. Dans la malice de sa rébellion, elle s'insurge contre la plénitude de la protection divine, là où l'antique guerrier, après avoir écrasé les âmes livrées à l'oubli, se plaît à exercer ses supplices. Dans l'angle sud-ouest, ces ténèbres revêtent la forme d'une gueule béante. C'est là en effet, en ces zones situées en dehors du monde, qu'elles prennent l'aspect cruel de la gueule du puits des enfers, dévorant les âmes des damnés, les torturant par de farouches supplices, parce qu'ils ont suivi le diable, commettant plus d'œuvres de damnation que d'œuvres chères à Dieu. Mais ces ténèbres ne sont en fait que la bouche et la gueule d'autres ténèbres plus épaisses, terribles et infinies, auxquelles elles s'accrochent : ce sont les lieux infernaux. En ces lieux abondent une infinité de châtiments, qui excluent toute consolation. Ils sont séparés des autres châtiments, car ils sont plus durs qu'eux, parce qu'ils dévorent tout ce que Dieu a décidé de précipiter dans l'oubli, parce qu'ils torturent les âmes de ceux qui livrent à l'oubli leur créateur par impiété, incrédulité et faux serments. Tu connais ces ténèbres infinies ; mais tu ne peux les voir, parce que l'homme peut connaître par sa science, par son intelligence, l'enfer et ses terribles supplices, mais aucun regard mortel ne peut tout à fait les voir, tant que l'homme est dans son corps. Il n'est pas non plus capable de discerner le degré des supplices qu'ils englobent. De même, tant qu'il est dans le siècle, l'homme ne connaît ni son âme ni les mérites de son âme.

14 Dieu, créateur de tout ce que nous venons de dire, est la vie unique, la source de toute vie : comme le soleil est source de ses rayons. Dieu est le feu qui enflamme tout feu qui se tourne vers la béatitude, de même que les étoiles sont filles du feu. Comment se pourrait-il que rien de vivant ne s'attachât à cette vie, que ce feu ne réchauffât ni n'illuminât rien ? Comment conviendrait-il que cette déité, qui était vie avant le temps, n'engendrât ni vie ni clarté ? À quoi servirait-il que cette lumière, allumée par le feu, ne luît pour personne, alors que le feu ne cache pas sa lumière, ni le soleil son rayon ? C'est que Dieu est la vie qui a permis l'incendie de la multitude des anges, comme les étincelles du foyer. Il serait inconvenant que cette vie ne fût pas clarté. Et cette clarté est impérissable : elle ne peut abriter aucune mort. Comment cela ? C'est que Dieu est seul, par lui-même et en lui-même, il ne reçoit son être de personne d'autre, pour toutes les créatures, il est la source de leur être. C'est lui aussi qui créa les esprits, qui les couvrit d'honneurs, c'est lui qui leur choisit un prince puissant qui attirait tous les regards, comme une lanterne allumée attire le regard. En lui s'unissaient tous leurs ornements comme des pierres précieuses. Mais ledit prince chercha un lieu vide où installer son trône. Aussi fut-il précipité, lui et toute sa clique, tel un brin de paille, dans le puits des enfers, prévu pour sa chute comme les ténèbres extérieures et comme la gueule infernale. Ce puits n'a pas de fond : l'on ne peut de même dénombrer la foule des anges déchus. Ces ténèbres sont faites pour détruire la ressemblance qui voulut s'égaler à Dieu. Ce puits infernal a été créé à cause de cette discorde illicite qu'il sema entre les deux

armées, la sienne et celle de Dieu. Il a pour source cette envie qui lui interdisait toute confiance en Dieu. Mais de par l'énergie de sa majesté, Dieu entoura à ce point les esprits heureux que ces esprits ne cessèrent de jouir du spectacle de sa force, et il étendit sa puissance à ce point au-dessus de l'enfer que l'antique séducteur ne peut détruire par aucune guerre ni par aucun artifice le plein nombre de ceux qui méritent le salut. Lui-même se tue, à la manière des vipères.

Dieu créa donc l'homme dans la lumière de sa vertu et il le plaça dans la lumière du paradis que rien ne peut éteindre, que rien ne peut corrompre et qui fructifie. Or l'homme sombra dans la désobéissance, et il connut la nudité, à la grande joie du diable qui l'avait dévêtu, et qui avait, comme lui, perdu la beauté de sa gloire. Alors Dieu lui apparut sous la forme d'une flamme, dans la pâleur d'un nuage, tel un étranger. Il se montra ensuite, la face cachée, à Moïse et aux autres hommes qui l'aimaient. C'est qu'il ne voulait pas que l'homme demeurât ainsi, lui qui avait décidé que son Fils revêtirait un jour l'habit d'homme. Il donna donc à l'homme ce vêtement d'air qui permettait aux animaux de vivre : Adam et Ève avaient écouté les propos de l'animal, quand ils avaient abandonné le précepte divin. Précipités dans un exil malheureux, ils devinrent corruptibles comme les autres fruits de la terre. Leur chute et leur exil assombrirent toutes les créatures de ce monde, comme un rayon de soleil qui luit à travers l'épaisseur des nuages. De même l'entrée du paradis se couvrit de nuages, afin que l'antique séducteur n'y eût pas accès. L'homme commença ensuite à œuvrer avec les créatures : son action ressemble à celle du feu qui enflamme et qui

prépare tout. En ce feu qui pénètre et qui éprouve tout, la créature est elle-même cachée. Mais elle est aussi accompagnée de l'eau qui purifie tout. Si l'eau n'exerçait pas son pouvoir modérateur, la force du feu n'épargnerait rien. De même que l'eau assiste le feu et le modère, de même l'humain et le divin s'assemblent et celui-ci modère celui-là. Il ne serait pas bon en effet que l'homme demeurât dans les ténèbres et fût privé de toute lumière. Le feu coagule donc l'homme, et l'eau le pénètre, pour qu'il puisse prendre forme. Ainsi Dieu pénètre de feu et d'eau toute forme terrestre qu'il crée. Dieu est une lumière dont la vie est absolue. Elle est la source de l'éclat de toutes les lumières, et c'est Dieu qui permet à l'homme d'être une lumière de vie : ainsi l'homme est lui aussi feu. Voilà pourquoi Dieu a fait l'homme de feu et d'eau. La forte chaleur fait rougir et s'écouler l'eau dans la chair de l'homme. Comment se pourrait-il donc que l'homme demeurât ténèbres, lui qui resplendit de lumière, comment pourrait-il demeurer immobile, quand le feu est sa vie ? L'homme resterait vide, s'il n'œuvrait pas, s'il n'avait pas de demeure. Dieu, qui est feu et lumière, donne donc par l'âme la vie à l'homme, il lui donne par la raison le mouvement : de même, dans l'écho de son Verbe, il créa le monde entier, qui est la demeure de l'homme. Et l'homme œuvre avec toutes les créatures, Dieu l'a créé en tout parfait.

16 Or qui pourrait élever l'homme perdu, séduit, oublieux de son créateur, sinon celui qui, sans aucun nuage pour l'assombrir, a eu pitié de son ignorance ? Quand le diable aperçut la femme vêtue, dans sa science envieuse qui avait été – il le savait – la cause

de son exil des cieux, il se mit à examiner le vêtement dont Dieu lui avait fait don. Voici ce qui est écrit dans l'Apocalypse : "Se voyant rejeté sur la terre, le dragon se lança à la poursuite de la femme, la mère de l'enfant mâle. Mais elle reçut les deux ailes du grand aigle pour voler au désert jusqu'au refuge où, loin du serpent, elle doit être nourrie un temps et des temps, et la moitié d'un temps." Interprétons-le ainsi : l'antique dragon, voyant qu'il avait perdu le lieu où il voulait installer son trône, puisqu'il avait été précipité dans le lieu de l'enfer, exerça sa colère sur la femme, reconnaissant qu'elle était la racine qui devait engendrer tout le genre humain. Il se mit à nourrir à son égard une haine extrême, disant qu'il ne cesserait ses persécutions que le jour où il l'aurait comme noyée dans la mer. Elle était le premier objet de sa duperie. Mais elle, qui avait déjà connu les angoisses de l'accouchement, chercha de toutes ses forces la consolation, elle s'appuya sur la protection divine, elle s'opposa au diable par tous les moyens. Elle possède en effet une double cuirasse pour son bonheur : le désir des cieux et le salut de l'âme. Elle put ainsi trouver la nourriture du salut, avant le déluge, puis du déluge au temps de l'incarnation de mon Fils – le temps de la circoncision –, et jusqu'au temps plein de l'Évangile. Alors toute la plénitude de la vraie et de la juste constitution se dressa contre l'antique serpent. Avant et après le déluge, et aussi du temps de la circoncision, vivaient des hommes qui respectaient Dieu et qui acquirent la rédemption de leur sang par l'effusion du sang de mon Fils. Mais lorsque vint le temps de l'aurore rougeoyante, c'est-à-dire le temps de la pleine justice, grâce à mon Fils, l'antique serpent,

atterré, stupéfié, vit qu'il avait été totalement trompé par une femme, par la Vierge. Aussi sa fureur s'enflamma-t-elle contre elle, comme j'ai bien voulu l'écrire : "Le serpent vomit de sa gueule comme un fleuve d'eau derrière la femme, il l'entraîna dans les flots, mais la terre vint au secours de la femme." Interprétons ainsi : l'antique persécuteur, en son avidité coupable et dans le temps qui suivirent le temps de la rectitude – la femme avait engendré l'homme –, poursuivit de son incrédulité et de son infidélité les peuples de Judée et les païens, il essaya de soumettre ou bien d'écraser les peuples effrayés par tant de persécutions, comme un navire qui disparaît dans la tempête. Il voulut que leur nom fût rayé de la terre, comme disparaît un objet que l'on jette dans un fleuve profond. Mais avec l'aide de la terre, la femme se libéra, car mon Fils reçut d'elle l'habit d'homme, mon Fils qui endura une multitude d'opprobres et de souffrances, afin de confondre le serpent.

17 C'est pourquoi, comme nous l'avons exposé, Dieu donna au monde l'ornement du ciel, et le fondement de la terre. Par le monde il se glorifia lui-même, et par les créatures du monde, il éleva l'homme, en plaçant la terre entière sous sa domination. Mon serviteur, instruit de mes secrets, l'a expliqué au début du livre de la Genèse... »

18-19 (Le commentaire du premier chapitre de la Genèse met en parallèle la création du monde en sept jours, l'histoire de l'Église en sept étapes, et le développement des vertus. Au septième jour, Christ achève l'œuvre divine. Chaque croyant parvient lui aussi à la perfection au septième jour.)

La sixième vision

1 À nouveau j'aperçus comme une grande cité, en forme de carré, ceinte d'un mur à la fois de splendeur et de ténèbres, une cité qu'ornaient aussi des collines et des figures. Sur le côté est de la cité se dressait une grande et haute montagne, d'une pierre blanche et dure, qui ressemblait à un volcan. À son sommet resplendissait un miroir, dont la clarté et la pureté paraissaient même dépasser celles du soleil. Une colombe apparut dans ce miroir, les ailes écartées, prête à prendre son vol. Ledit miroir, qui était le lieu de merveilles cachées, projetait un éclat qui s'élevait et qui s'étendait, et au sein duquel se manifestaient de nombreux mystères, et plusieurs formes et figures. En cette splendeur, et en direction du midi, apparaissait un nuage, blanc dans sa partie supérieure, noir dans sa partie inférieure. Au-dessus de ce nuage resplendissait toute une cohorte angélique. Les uns rayonnaient comme le feu, les autres étaient toute clarté, les troisièmes scintillaient comme des étoiles. Tous étaient agités par le souffle d'un vent, telles des lanternes allumées. C'était aussi un concert de voix, qui ressemblait au bruit de la mer. Ce même vent se

levait et donnait de la voix, et il lançait un feu vers le nuage noir dont nous avons parlé. Ce feu pénétrait rapidement le nuage : ce dernier se dissipait, s'effondrait comme une épaisse fumée. Il était ensuite précipité du midi vers le nord et au-dessus de la montagne en un abîme infini, dont il ne pouvait plus se libérer. De temps en temps seulement, il provoquait sur terre un brouillard. J'entendis alors, comme une trompette, une voix céleste qui clamait : « Quelle force donc s'est effondrée de sa propre initiative ? » L'éclat du nuage blanc n'en était alors que plus rayonnant, cependant que rien ne pouvait plus résister au vent dont la triple voix avait chassé la noirceur du nuage. À nouveau, j'entendis une voix descendue du ciel qui me disait :

2 « Dieu en sa prescience a tout su. Avant que les créatures ne revêtissent leurs formes, il les a prévues : aucun événement, du début jusqu'à la fin du monde, ne lui est caché. C'est ce que veut proclamer la présente vision. La grande cité carrée représente l'œuvre stable et ferme de la prédestination divine, et, si elle est entourée tantôt de splendeur, tantôt de ténèbres, comme d'un mur, c'est que les croyants et les incroyants, séparés par un juste changement, sont destinés tantôt à la gloire, tantôt au châtiment. Si elle est ornée de montagnes et de figures, si elle est protégée, rehaussée de merveilles, de vertus et de grands prodiges, c'est que Dieu, qui a accompli toutes ses œuvres dans la vérité et la justice, a conforté ces œuvres avec une énergie telle qu'aucune impulsion fallacieuse ne peut les exterminer. La montagne que tu vois à l'est et qui a la forme d'un volcan montre que Dieu est présent dans l'énergie de sa justice :

grand il est de par son pouvoir, élevé de par sa gloire, dur de par sa sévérité, pur de par sa mansuétude. C'est qu'il accomplit tous ses jugements dans l'ardeur de son équité. Dieu est juste, Dieu extermine totalement l'injustice, sur lui reposent le ciel et la terre, il soutient le firmament tout entier comme une pierre d'angle soutient un édifice tout entier. Si le sommet de la montagne resplendit d'une telle clarté, d'une telle pureté, qui paraissent dépasser la splendeur du soleil, c'est que la prescience divine, dans son excellence, est si lumineuse, si avisée, qu'elle dépasse tout l'éclat des créatures. La colombe qui apparaît dans le miroir et qui est prête à prendre son vol signifie que cette même prescience est le lieu dans lequel s'épanche l'ordonnance divine, dans lequel elle tend à se manifester. Si cette colombe, perchée au-dessus de la montagne, réfléchit sur la direction à prendre, si elle a besoin de deux ailes pour voler, c'est que l'ordonnance divine possède elle aussi deux ailes, les anges et les hommes. Elle repose en ses possibilités comme sur une montagne, et elle est prête à tout ordonner. De même l'homme, dans le silence, ordonnance ses volontés. En l'assurant de la protection des anges, Dieu lui a donné en quelque sorte deux ailes : la volonté et le désir d'agir. Seulement, Dieu lui aussi garda le silence sous le règne de l'ancienne loi, car cette loi n'a valeur que de signe. De fait l'ordonnance divine avait parfaitement prévu que la figure qui abritait l'esprit de vie et la connaissance serait indécise ; l'esprit vivant qui est la vie, et l'âme lui permettraient de regarder soit à droite soit à gauche ; en se dirigeant vers la droite, elle recevrait les récompenses de la vie, en tendant

vers la gauche, elle sombrerait dans le châtiment mérité. Sous le voile de ses ailes Dieu cacha ladite ordonnance. Celui qui vole vers lui en disant : “Je m’élèverai vers toi, car c’est toi qui m’as créé, et mon âme s’accroche à toi !”, il est prêt à le protéger de sa droite et à l’accueillir, en lui attribuant bien des ornements. Il décide au contraire, nous l’avons dit, la perte de celui qui refuse de s’attacher à lui. Cependant, quand le Fils de Dieu revêtit l’habit de chair, lié à sa sainte divinité, le Fils qui lui permettait d’achever en son humanité son œuvre encore inachevée, il s’envola bientôt avec force vers la compagnie des hommes. Les anges en furent émerveillés. Aussi aucun homme n’est-il capable de réaliser son œuvre sans l’incarnation du Verbe de Dieu. Par ce même habit, il sanctifia les hommes afin qu’ils levassent les yeux vers lui, afin qu’ils apprissent le reniement, afin que, les ailes écartées, ils volassent avec lui vers les désirs suprêmes.

3 Le miroir qui recèle de nombreuses merveilles et qui projette un éclat large et élevé signifie que la science divine, qui recèle de grands mystères et des mystères inconnus, épanchant et élevant l’ostension de ses merveilles, procède selon son bon plaisir. La multitude des mystères et des figures signifie que les réalités inconnues et ignorées se manifesteront ouvertement, quand s’ouvrira l’ostension des merveilles divines Le nuage blanc et noir qui s’élève vers le midi montre qu’en cette ostension de l’ardente justice de Dieu seront mises à nu l’intention des esprits bienheureux, digne de louange, et celle des esprits déchus, odieuse. Au-dessus de ce nuage resplendit une grande cohorte angélique, les uns tel un feu, les autres toute

clarté, les troisièmes telles des étoiles. Les anges de feu recèlent les énergies les plus vives ; rien ne peut les ébranler ; Dieu a désiré en effet qu'ils contemplassent sans cesse son visage. Les anges qui sont toute clarté sont, eux, ébranlés par le service des œuvres humaines, qui sont aussi œuvres de Dieu : ces œuvres de dévotion sont présentées aux anges à la face de Dieu. Les anges ne cessent de les considérer, ils offrent à Dieu leur suave parfum, en choisissant ce qui est utile et en rejetant ce qui est inutile. Quant aux anges qui ressemblent à des étoiles, ils souffrent avec la nature humaine, ils la présentent à Dieu comme un livre. Ils sont les compagnons des hommes, ils leur adressent des paroles de raison, selon la volonté de Dieu, les actions bonnes leur permettent de célébrer Dieu, et ils se détournent des actions mauvaises.

4 Si tous sont agités par un vent, comme des lampes allumées, c'est que l'esprit de Dieu qui vit, et qui brûle de vérité, incite les esprits angéliques à se dresser contre leurs ennemis. C'est alors un concert de voix qui ressemble au bruit de la mer, un concert qui contient la plénitude et la perfection laudatives qui portent à la louange de Dieu les créatures angéliques et humaines. Si tu vois que ce vent renforce son ardeur, c'est que l'Esprit de Dieu fait servir également les voix de la droiture de son jugement au châtiment des réprouvés. S'il envoie un feu vers le nuage noir dont nous avons parlé, et si ce nuage se consume sans flammes, c'est que les esprits bienheureux qui voient les entreprises des anges déchus servent l'honneur de Dieu. Aussi déversèrent-ils le feu de leur ardente vengeance sur les projets terrible-

ment impies de leurs ennemis : non pas pour la correction, mais pour la malédiction absolue de ceux qui ardent loin de toute lumière du salut et qui refusent de rendre à leur créateur l'honneur qui lui revient. C'est qu'ils voulaient s'écarter de la louange fulgurante du créateur : ils ont été réduits à néant, comme un parchemin sans écriture demeure vide ; il ne possède pas l'honneur du texte ! Ce vent atteignit bientôt le nuage, ce nuage se dissipa et s'effondra comme une épaisse fumée, parce que ledit zèle annihile par l'intermédiaire des esprits bienheureux les tentatives des réprouvés : il affaiblit et il écrase les ambitieux. Quant à la cohorte des bons anges, elle aspire à Dieu, elle le reconnaît dans toute la symphonie de ses louanges, elle célèbre avec une surprenante originalité ses mystères éternels, passés et présents, et ils ne peuvent jamais renoncer à cette louange, car aucun corps terrestre ne les alourdit. Les anges content donc la divinité par les échos vivants de leurs voix parfaites, plus nombreuses que le sable des bords de mer, que tous les fruits qui germent sur terre, que tous les bruits des animaux. Louange qui dépasse toute cette splendeur que le soleil, que la lune et les étoiles font miroiter dans les eaux. Louange qui dépasse tous les chants de l'éther que lancent les souffles de ces vents qui soulèvent et qui soutiennent les quatre éléments. Et cependant : malgré la multitude de leurs louanges, les esprits bienheureux sont incapables d'embrasser d'aucune manière la divinité. Aussi renouvellent-ils toujours leur chant de louanges. Or ce zèle dont nous venons de parler précipite le nuage qui se formait au midi dans un abîme infini ; le nuage ne put plus se refor-

mer ; il envoie cependant de temps un temps un brouillard sur la terre. C'est que, par l'énergie des saints anges, ledit zèle rejeta l'intention déjà vacillante des esprits mauvais loin de ce lieu de béatitude toujours circonspect vers le malheur de la déchéance, et dans un désastre sans fin. Il les plonge dans un abattement tel qu'ils ne sont plus capables de s'insurger contre Dieu, même s'ils ne négligent jamais de tenter les hommes par leurs mauvaises suggestions.

5 Ainsi la multitude des anges aux côtés de Dieu est dans le ciel un arcane que la lumière de la divinité pénètre totalement, arcane obscur pour la créature qu'est l'homme, à moins que des signes lumineux n'en permettent la connaissance. Cette multitude a une raison d'être qui est liée à Dieu plus qu'à l'homme, et elle n'apparaît aux hommes que rarement. Certains anges cependant qui sont au service des hommes se révèlent par des signes, quand il plaît à Dieu : c'est que Dieu leur a confié des fonctions diverses, et il les a placés au service des créatures. Malgré la diversité de leurs fonctions, ils n'en vénèrent pas moins un Dieu unique, qu'ils respectent et qu'ils connaissent. La connaissance en effet, quelle assise pourrait-elle avoir, elle qui n'existe pas par elle-même, si elle n'élevait pas le concert de ses louanges vers celui qui est sa source, et si elle voulait tirer son origine d'elle-même ? La raison en effet adresse toujours le concert de ses louanges vers quelqu'un d'autre, elle s'en réjouit, parce qu'elle ne pourrait être glorifiée, si elle voulait être la source de sa résonance propre. Or c'est ce que fit Satan, dès le début de son existence : sa louange ne tint aucun

compte du créateur, il voulait n'exister que par lui-même. Aussi s'effondra-t-il, séparé de la divinité, broyé, comme l'on sépare le grain de l'ivraie avant de le broyer. Chaque créature qui vit donc doit lever ses regards vers son créateur, et elle ne doit pas tirer gloire d'elle-même. L'homme en effet ne peut puiser en soi-même la joie pleine de son utilité particulière : il faut qu'il la reçoive de quelqu'un d'autre. Quand cet autre lui aura permis de comprendre cette joie, ce sera en son cœur une grande exaltation. Alors seulement l'âme se souvient que c'est Dieu qui l'a créée, elle lève les yeux vers lui, pleine de foi, de même que nous contemplons dans un miroir la forme de notre visage. Le Dieu tout-puissant en effet a constitué son œuvre de telle sorte que ladite œuvre lève vers lui les regards et le célèbre, puisqu'il l'a achevée dans la grandeur et dans la beauté. Il a veillé à ce que les esprits bienheureux rejettent ceux qui s'opposent à la béatitude, en disant : "Nous voulons rejeter ceux qui veulent nous effrayer." Voilà pourquoi il est écrit selon la volonté de Dieu :
"Les fleuves déchaînent, ô Yahvé, les fleuves déchaînent leurs voix, les fleuves déchaînent leur fracas, plus superbe que le ressac de la mer..." (Psaume, 93, 3-4). Voilà comment recevoir cette sentence : Dieu de toutes les créatures, les esprits angéliques se sont dressés dans ton zèle, ils ont bandé leurs énergies, tels des fleuves, pour noyer tes ennemis. Leurs armées ont redoublé de courage, ils ont offert à Dieu le concert de leurs chants et de leurs louanges, car les colonnes angéliques ressemblent aux fleuves d'eau vive, que les vents de l'Esprit de Dieu incitent à la célébration de sa louange : ces

mêmes voix ont engagé le combat contre le dragon noir. C'est Michel en effet, qui, dans les échos des trompettes du jugement caché de Dieu, a frappé à mort le serpent qui désirait connaître la clarté de Dieu. C'est lui qui, par l'énergie divine, a précipité le serpent dans le puits des enfers, qui ignore la limite du fond. Et la bande de ses zélateurs, de ceux qui l'avaient suivi comme un maître, tomba avec lui. Après la ruine de l'antique ennemi, les chœurs célestes ne cessèrent de célébrer Dieu, parce que leur accusateur était déchu, et parce qu'il n'y avait au ciel plus de place pour lui. Ils connurent alors les merveilles de Dieu dans une splendeur inégalée. Ils comprirent qu'un tel combat n'aurait plus lieu au ciel et qu'aucun ange dorénavant ne tomberait du ciel. Et ils surent dans la divinité pure que le nombre des esprits déchus allait être remplacé par des vases d'argile. Sachant donc que le nombre de ceux qui étaient tombés allait être restauré, ils se mirent à oublier la chute, comme si elle n'avait pas existé. Alors le Dieu tout-puissant constitua différents ordres dans sa milice céleste, comme il convenait, afin que ces ordres remplissent chacun leur fonction, et de telle sorte que chaque ordre soit le miroir et le sceau de son voisin. Chacun de ces miroirs abrite ainsi les mystères divins que ces mêmes ordres cependant ne peuvent voir, savoir, goûter et définir absolument. Aussi leur admiration s'élève-t-elle de louange en louange, de gloire en gloire, et leur mouvement est éternel, puisque jamais ils ne peuvent parvenir au but. Ces anges sont esprit et vie, de Dieu. Ils ne renoncent jamais aux louanges divines, ils ne cessent de contempler la clarté ignée de Dieu, et cette clarté

de la divinité leur donne l'éclat de la flamme. Que les fidèles perçoivent dans la dévotion passionnée de leur cœur ces paroles, parce qu'elles proviennent de celui qui est le premier et le dernier, pour le plus grand profit de ceux qui croient ! »

La septième vision

1 J'aperçus alors dans l'angle oriental, là où commence l'orient, un rocher de marbre, comme une grande montagne, élevé, sans faille. L'on y avait percé une seule porte, qui ressemblait à la porte d'une grande cité. Une splendide lumière venue du levant le baignait tout entier, mais ne le dépassait pas. De ce rocher jusqu'à l'est à peu près, et en direction du midi, apparaissaient, comme des étoiles à travers un nuage, des figures humaines, enfants, jeunes gens et vieillards, dont les voix résonnaient jusqu'à l'occident, comme lorsque la mer se déchaîne sous l'action du vent. Un éclat venu d'en haut, dont la beauté excédait tout ce que l'homme peut imaginer, l'inondait de son rayonnement, avant de retourner à sa source. Tout près de la limite orientale, se dressaient, côte à côte, deux figures : la première avait une tête et une poitrine de léopard, des bras d'homme, mais ses mains ressemblaient à des griffes d'ours. Je ne distinguais aucune autre forme. Elle était vêtue d'une tunique en pierre : elle était donc absolument immobile, et elle tournait son regard en direction du nord. L'autre figure, plus proche de l'angle évoqué

au début, avait un visage et des mains d'homme. Les mains étaient pliées, et les pieds ressemblaient à des griffes de faucon. Elle était vêtue d'une tunique qui paraissait de bois : blanche de la tête au nombril, rougeâtre jusqu'aux reins, grisâtre des reins aux genoux, trouble des genoux à l'extrémité des pieds. Cette figure portait un glaive, qui reposait de travers sur les reins. Elle demeurait immobile, et elle tournait son regard en direction de l'ouest. Je vis ensuite dans toute la zone du midi une foule innombrable, qui ondoyait comme un nuage. Les uns portaient des couronnes d'or, les autres tenaient à la main des palmes bien décorées, les autres des flûtes, des cithares et des instruments à vent, et le son de ces instruments résonnait comme une douce musique dans les nuages. Et j'entendis de nouveau une voix venue du ciel qui me disait :

2 « Après la chute de la troupe des anges déchus, Dieu décida de l'homme dans la gloire de ceux qui l'avaient perdue. Comme l'homme eut tôt fait de s'effondrer, il le racheta de force, et à grand prix. Pour le rappeler à la vie, il usa de signes nombreux et dignes d'admiration, dans l'Ancien Testament de multiples promesses, cependant qu'il accomplit dans le Nouveau Testament de nombreux miracles pour sa libération. La pierre d'angle à l'est signifie que Dieu, dès le commencement des créatures, dès la création du monde, demeure parfaitement stable, rocher solide, puissant, élevé, qui jamais ne subit le moindre changement. La porte du rocher désigne la volonté de Dieu : elle ressemble à une porte ouverte vers tous les biens, et c'est la décision de la très pure divinité qui la met en branle, décision qui n'excède

jamais le projet initial. La volonté et la décision concordent en effet et elles ne se dominent pas mutuellement. Dans le lieu qu'avait perdu l'antique serpent, Dieu plaça l'homme, dans la pieuse bonté de sa volonté, et, quand cet homme pencha vers la perversité, il le racheta par les eaux du déluge, renouvelant le monde en Noé par une juste punition. Les nombreuses figures que l'on distingue vers l'est ont la signification que voici : des sources de l'énergie divine jusqu'au lieu où l'ancienne loi, qui avait manifesté sa rigueur, s'acheva, quand apparut l'ardeur de la justice et de la vérité, la prophétie naquit dans la première œuvre de Dieu et en Adam. De génération en génération, par les différents âges de l'humanité, telle la lumière dans les ténèbres, elle brilla. Et elle ne renoncera pas à son chant jusqu'à la fin du monde, élevant les voix de ses multiples sens, imprégnée par les multiples mystères, sous l'inspiration de l'Esprit saint. C'est que la prophétie est dans l'homme comme l'âme dans le corps : de même que l'âme est cachée dans le corps et le régit, de même la prophétie qui vient de l'Esprit de Dieu et qui dépasse toute créature est invisible. Elle redresse ce qui penche, elle conduit sur le chemin de la droiture les égarés, comme le dit mon serviteur David sous l'inspiration de l'Esprit saint :

3 "Mon cœur a frémi de paroles belles : j'ai à faire entendre mon œuvre au roi" (Psaume 45, 2). Comprenons-le ainsi : moi qui suis de tout le père, je montre clairement que c'est avant toute créature que l'énergie intérieure qui est mienne prononça mon Verbe de bonté, car mon Fils, je l'ai engendré, mon Fils qui est source de la véritable bonté de la créa-

tion. Je dis donc que moi, qui ne change aucunement, je suis celui qui ouvre mes œuvres à celui qui régnera sur la terre tout entière. Toutes mes œuvres, dès le début, mon Fils les connaît. Or, l'énergie prophétique a elle aussi prononcé le Verbe de bonté, elle qui a annoncé que ce Verbe par qui tout a été créé s'habillerait de chair pour réaliser des œuvres miraculeuses. Elle l'annonça en sa qualité de roi des rois, elle annonça qu'il jaillirait tel un germe de justice d'une terre de pureté, qui n'est pas souillée par l'œuvre d'un homme. Cette prophétie, l'acquirent par l'inspiration de l'Esprit saint des vieillards, des jeunes et des enfants qui, dans une multitude de signes, s'exprimèrent par la même inspiration de l'Esprit saint sur ce germe qu'est le Verbe de Dieu. Dieu créa l'homme à partir de la terre, et il le transforma en cette chair de sang. La femme, elle, naquit de l'homme et cette chair demeure chair, elle ne peut se transformer en quelque chose d'autre. Mais l'homme et la femme connurent dans l'esprit de la prophétie que la femme engendrerait par l'inspiration de l'Esprit saint le Fils de Dieu, de même que l'air le plus doux permet la croissance de la fleur. La verge d'Aaron le préfigure : arrachée à l'arbre, elle annonce la Vierge Marie, dont l'esprit est à ce point arraché à l'homme que jamais elle n'a pu être même effleurée par le désir d'un quelconque commerce charnel. Par l'ardeur de l'Esprit saint, elle engendra un homme unique que Dieu entoura de toutes les créatures ; ces créatures, issues de lui, héritèrent du goût, et elles obéirent toutes à sa voix. Les prophètes ont en effet dit que la femme engendrerait dans l'œuvre d'amour, comme le rameau de la racine de

Jessé ; tous rapportèrent donc cette naissance virginale au roi, c'est-à-dire au Fils de Dieu. Ainsi, lorsque la femme eut enveloppé le Fils de Dieu, les hommes qui le voyaient et l'entendaient alors dans la ressemblance de son image l'aimèrent plus que s'ils ne l'avaient pas vu. Mais ce dont les hommes voient l'ombre, ils ne peuvent le connaître dans la plénitude ; aussi les paroles que les prophètes prononcèrent dans le concert d'ombre passèrent-elles devant eux comme des ombres. Toute cette œuvre cependant prit forme par la suite dans les hommes, car l'écho de la prophétie procède des mystères cachés de la divinité.

4 Les deux figures que tu aperçois près des limites orientales signifient que, lorsque les origines de la justice, préfigurées en Adam, se mirent à vaciller, Dieu décida de deux époques voisines, de mœurs différentes, l'une englobant le temps qui précède le déluge, où la loi était absente, l'autre, après le déluge, le temps de la loi. La première figure a une tête et une poitrine de léopard, des bras d'homme et des pieds qui ressemblent à des pattes d'ours – nous ne remarquons pas d'autres formes –, parce que le temps qui précède le déluge manifesta dans les mœurs des hommes la puissance et la force, les différentes natures bestiales. Les hommes de ce temps avaient été plongés par la première tromperie diabolique dans une telle somme de vices qu'ils s'abandonnaient à l'oubli de Dieu et vivaient selon le bon plaisir de leur volonté. Si leurs bras sont comme des bras humains, les œuvres de leurs mains imitaient quant à elles la nature et la rapine des bêtes. Les hommes négligeaient les mœurs honnêtes, ils ne cherchaient

pas à respecter la discipline humaine : aussi demeuraient-ils sans forme. Si leur tunique est de pierre, immobile, si la figure tourne son regard vers le nord, c'est que les hommes de ce temps s'enfermèrent dans la rudesse et dans la lourdeur des péchés : ils ne se convertissaient pas du mal au bien, ils remarquaient certes dans leur science qu'ils commettaient des œuvres mauvaises et honteuses, qui provoquaient la joie de l'antique serpent ; mais ils refusaient de les abandonner. Quand Dieu créa, en effet, le ciel et la terre, il la divisa en deux parties, l'une immuable et l'autre soumise au changement. De cette dernière, il créa l'homme. Cet homme est donc soumis au changement : il est éveillé, il dort. Quand il est éveillé, il voit grâce à la lumière de ses yeux, selon la position du soleil. Quand il dort, il ressemble à quelqu'un dont l'âme est pour ainsi dire assombrie par la nuit.

5 Dieu plaça l'homme en cette terre des vivants qui n'est pas éclairée par la sphère du soleil, mais que pénètre la lumière de vie de l'éternité. Mais l'homme, une fois qu'il eut transgressé le précepte divin, retourna à la terre du changement. Cet homme engendra deux fils : l'un sacrifia à Dieu, cependant que l'autre, après avoir tué son frère, fut accusé de crime, lui qui avait assassiné celui qui sacrifiait à Dieu et qui avait entendu la voix de Dieu. Grandes furent alors les lamentations ! Du temps de la première création, les hommes avaient de telles énergies, de telles forces qu'ils dominaient même les bêtes les plus féroces. Ils jouaient en leur compagnie et ils s'en amusaient. Les bêtes craignaient les hommes, elles réfrénaient leur férocité, et elles se soumettaient aux hommes, sans pour autant changer de nature. Mais

les hommes transformèrent la forme belle de leur raison : ils s'unirent aux bêtes. Quand naissait une créature qui ressemblait à un homme plus qu'à une bête féroce, ils la détestaient et ils l'abandonnaient ; mais quand cette créature avait plus la forme d'une bête sauvage que forme humaine, ils l'entouraient d'une étreinte d'amour. Les mœurs de ces hommes étaient donc doubles, comme celles des animaux : le léopard et l'ours peuvent avoir des mœurs humaines, mais aussi des mœurs de bête. Ils ne possédaient pas les belles ailes de la raison, qui leur eût permis de monter vers Dieu avec une confiance et un espoir authentiques. À cause des péchés dont nous avons parlé, ces ailes en eux avaient disparu. C'est ce que leur avait suggéré l'antique serpent, afin que pérît la gloire de leur raison : cette raison, le serpent la détestait et cherchait à l'écraser. Le diable se disait en effet à part lui : "Qu'a fait finalement le Dieu suprême ? Son œuvre concorde plus avec mon projet qu'avec le sien. Aussi vais-je le dominer dans son œuvre même." Les hommes des premiers âges, souillés donc par la bave du serpent, suivirent le goût de leur corps, et non le souffle de leur âme, et ils ne s'intéressèrent qu'à ce qui avait forme visible, se disant : "À quoi me sert le vent ? Il n'a pas de forme, il ne me parle pas. Je tiendrai ce qui me parle, ce qui vient à ma rencontre." L'art diabolique leur soufflait en effet de grandes merveilles animales, en leur disant : "Regardez ! C'est moi votre créateur !" Ainsi il suggéra aux hommes de se laisser souiller par elles, jusqu'à ce qu'ils eussent tourné vers elles le son de la voix de leur raison, qui devait leur permettre la célébration de Dieu : cela, afin qu'ils ne pussent louer

Dieu, ce que ce dernier n'avait ni voulu ni même désiré. Rares étaient ceux qui avaient écouté le premier homme, quand il leur avait rapporté comment Dieu l'avait formé, comment il l'avait placé au lieu de délices, comment il en était sorti. Ces hommes-là goûtaient leur nature d'homme, sans se mêler aux bêtes, comme Dieu les avait constitués. Ils vivaient avec droiture et justice dans leur nature propre ; la sottise et la lourdeur de la plèbe vulgaire, souillée comme nous l'avons montré, les forçaient à se retirer dans la haute montagne, et l'esprit de leur âme les confortait, les empêchant de pécher. Ils ne cessaient de soupirer et de dire : « Où chercher notre créateur ? » Les nations se moquaient d'eux et leur disaient : « Comment peuvent-ils adorer l'invisible et l'impalpable ? » Ainsi ils riaient de l'arche de Noé. Dieu ne leur parlait pas dans ses mystiques merveilles, comme Abel avait parlé au fils du premier homme.

6 Quand ce peuple hostile eut empli la terre, moi qui suis, ne supportant plus avant ces criminels péchés, je décidai la mort par noyade du genre humain, à l'exception de ceux, rares, qui m'avaient connu. La terre ignora donc la sécheresse jusqu'à l'engloutissement de tout ce peuple abusé. Les eaux inondèrent la terre entière, qui se transforma en boue, et les cadavres engloutis coulèrent à jamais, à l'exception de quelques charognes que leur légèreté faisait remonter à la surface. La terre ignora la sécheresse jusqu'à ce que le soleil, la lune, les étoiles et tous les astres eussent accompli leur révolution, du levant au couchant, et jusqu'à ce qu'ils eussent reconduit les eaux à leurs anciennes places. Alors la terre subit l'ardeur créatrice du soleil d'une manière différente. Après la

chute d'Adam et avant le déluge, une très forte chaleur avait perturbé le soleil, la lune, les étoiles et les autres astres, et les corps des hommes avaient été assez robustes pour supporter cette chaleur excessive. Nous constatons parfois ce phénomène d'une canicule qui trouble les astres. Après le déluge, l'eau pénétra les astres : leur éclat en devint plus clair qu'avant le déluge, qu'ils soient froids ou qu'ils soient chauds, cependant que la terre et les hommes perdaient en forces et devenaient plus fragiles. L'eau du déluge pénétra jusqu'au fond de la terre, elle transforma cette terre en boue, comme le feu le fera au jour du jugement dernier : l'homme alors ne manquera plus ni d'eau ni de feu. C'est ainsi que Dieu exerce son jugement sur l'homme par l'eau et par le feu, et il compose l'homme avec les éléments mêmes qui servent à son oppression. C'est que Dieu pénètre la terre de son humidité, tout en la composant, en l'affermissant par la chaleur du feu. Il agit exactement de la même façon avec l'homme : l'humidité, c'est celle du corps, la chaleur, c'est celle de l'âme. Quant à ceux que Dieu avait sauvés, après le déluge, afin de créer un nouveau genre humain, terrifiés par le terrible jugement de Dieu, ils brûlaient dans la crainte de Dieu, et ils se mirent à offrir leurs sacrifices en l'honneur de Dieu.

7 Génération après génération, les forces des hommes s'affaiblirent, comparativement à ce qui se passait avant le déluge. La terre s'était transformée, les énergies humaines aussi : elles avaient obéi au vieux traître, et le vieux traître avait changé sa gloire d'antan en mœurs de serpent. La ruse du serpent ne consiste-t-elle pas à tromper sa victime, tout en évitant celui

qui cherche à l'éviter ? Ainsi agit l'antique ennemi : avec la ruse de son mortel venin, l'incroyance, il trompe le faible, mais il fuit à toute allure celui qui le domine, et ce dernier le piétine. Ainsi il fut précipité du balcon des cieux. Mais ce temps connut aussi la floraison de la crainte du Seigneur, au point de résister à l'antique serpent : comme avant le déluge, il ne pouvait plus insuffler à l'homme l'oubli de Dieu. Après le déluge, Dieu créa une terre nouvelle, avec un peuple nouveau. L'arc dans les cieux fut le signe que les eaux ne pouvaient plus étouffer la terre entière, et le peuple nouveau. Ainsi Dieu voulut que ses ennemis comprissent quelle était sur eux la puissance de son jugement. Le jugement de Dieu recèle en effet une énergie assez grande pour écraser ses ennemis, ceux qui veulent détruire la vérité de la divinité. Après la chute du fils de perdition, par le feu et par les ouragans, le jugement de Dieu fera disparaître tous les hommes mortels : rien de mortel ne survivra.

8 La seconde figure, plus proche de l'angle que nous avons décrit, qui a les mains pliées, un visage d'homme, mais les pieds d'un faucon, désigne le temps qui suit le déluge, le temps de la loi, qui réglemente les mœurs. Ce temps s'avança jusqu'à une certaine limite : là la sévérité de ladite loi commença à vaciller ; les intentions et les actions des hommes évitèrent la peine et considérèrent plus la chair que l'esprit ; dans leurs démarches, les hommes pratiquèrent plus la crainte que la tolérance, mais la loi n'en épargna aucun, et elle punit avec sévérité le délinquant. Si la tunique de cette figure est de bois, c'est que ce temps se fixa pour règle l'ancienne loi, qui

néglige les fruits spirituels. La couleur blanche, qui va du sommet de la tête jusqu'au nombril, c'est le temps qui précède Noé, Noé qui connut son créateur, qui se sut homme, qui ébaucha le premier édifice de sainteté, et qui apporta des offrandes à Dieu. Ce temps dura jusqu'à la venue d'Abraham qui était comme un centre de forces, le nombril pour ainsi dire. En ce temps, la fureur des eaux terrifia les hommes à ce point qu'ils pratiquèrent momentanément la crainte de Dieu. Du nombril aux reins, la figure est rougeâtre : c'est le temps qui va d'Abraham à Moïse, le temps qui brûle dans la circoncision. L'aurore précède le soleil : de même Abraham précède l'humanité du Fils de Dieu par le signe de la circoncision, qui vainc la luxure. Des reins aux genoux, la couleur grisâtre montre que le temps qui s'étend du législateur Moïse à l'exil de Babylone est un temps de dureté, de règne de la loi, un temps selon la chair, un temps qui se tourna vers une foule de vanités. Des genoux aux pieds, la couleur trouble évoque l'époque qui va de l'exil de Babylone à la ruine de la loi, avant que ne vienne le Fils de Dieu pour accomplir en lui-même ladite loi dans sa totalité. Si ce temps est un temps de trouble, de négligence, de torpeur, c'est que ladite loi, jugée déshonorante, délaissée comme de l'eau polluée, tendait à la ruine selon la chair. Ceux, en effet, qui paraissaient à cette époque observer la loi, se refusaient à prendre connaissance du lever du soleil de justice ; ils ne s'attachaient qu'à la lettre des tablettes, ils affirmaient qu'il n'y avait rien d'autre à comprendre. Aussi exerçai-je mon jugement, toute justice que je suis, en Égypte et ailleurs, quand ils avaient une confiance excessive en eux,

quand ils agissaient uniquement à leur guise, et je leur envoyai des nations pour les emprisonner, pour les exiler en de lointaines contrées. Dans cette dure incroyance ils persisteront jusqu'à ce que l'antique serpent tourne son regard vers l'homme errant, vers l'homme perdu : la divinité cachée le fera disparaître alors, en le frappant d'un coup dont ni l'ange ni l'homme ne s'apercevront. Le peuple de la loi se tournera vers moi dans la douleur ; il se mettra en deuil ; il se lamentera d'avoir été si longtemps trompé ; mais tant que les hommes persisteront dans ce siècle intermédiaire, l'ange et l'homme demeureront dans l'ignorance. Si ladite figure porte un glaive qui repose en travers des reins, c'est que l'homme abandonne certes la chair par la circoncision, mais que la partie qui s'étend du nombril aux reins pousse l'homme au péché, sous l'impulsion de l'esprit. C'est aussi un rappel de la pureté de la justice divine : Dieu déversera le sang du bourreau sur celui qui divise les membres de l'homme ; Dieu écrasera après une juste délibération celui qui se détournera de lui en d'autres maux. Si la figure immobile tourne son regard vers le couchant, c'est que l'homme de ce temps, du temps de l'ancienne loi, ne se tournait pas vers la compréhension spirituelle. Il connaissait certes la chute de l'antique serpent, et il percevait les multiples dangers. Mais il ne veillait au salut de son âme que dans la négligence et dans la torpeur. Le dragon de feu qui remarquait que Dieu en avait sauvé une part, que le déluge en avait épargné une part, laissa alors exploser dans son souffle sa fureur, et il s'écria dans son courroux : “Je multiplierai tous mes artifices, mon sceau, je leur imposerai, je les passerai au crible, jusqu'à ce

que je trompe, jusqu'à ce que j'entrave ceux que le diable n'a pas engloutis. Ceux-là, je les soumettrai à mon autorité !"

9 Ainsi se développe le temps qui suit le déluge, de Noé à l'incarnation de mon Fils, qui convertit tous ceux qui croient en lui à l'intelligence spirituelle. Avec lui commence une autre époque, qui mène à la vie, point selon la chair, mais selon l'esprit. En Noé, j'ai accompli déjà de multiples merveilles, semblables à celles que j'ai accomplies lors de la première incarnation, quand je prévis en Adam la race humaine tout entière : en Noé ainsi je figurai le nouveau siècle qui allait naître. De son germe naquirent donc les prophètes les plus forts et les plus alertes, qui rapportèrent avec fidélité et vélocité ce qu'ils voyaient dans l'Esprit saint : Dieu enverrait dans le monde son Verbe, qui préexistait en lui avant le commencement des temps. Ce Verbe est devenu chair, au grand étonnement du monde entier. Ainsi leurs langues transmirent rapidement au monde le miracle de la venue sur terre du plus beau des fils d'homme. Ainsi la raison commence par dicter, et l'œuvre suit cette dictée : l'ordre inverse ne serait pas possible. En son Verbe, Dieu a dicté le monde et l'homme. Ce Verbe, sans commencement, dicta une œuvre et cette œuvre revêtit en quelque sorte le monde : quand l'homme aurait péché, il lui suffirait de confesser Dieu pour que Dieu revînt, son vêtement aussi. Si le Verbe n'avait pas revêtu ce vêtement, l'homme n'aurait pas été sauvé : cela vaut aussi pour l'ange déchu. Comment Dieu en effet pourrait-il ne pas reconduire en son lieu l'homme qui l'aurait quitté, pourvu que cet homme lui fît confiance et se repentît ? Il a plu au

Dieu tout-puissant de créer l'homme, il lui a plu aussi de racheter celui qui lui fait confiance. Aussi a-t-il secrètement révélé la prophétie, il l'a envoyée au monde comme une ombre, jusqu'à ce qu'il achevât son œuvre. Avant cette échéance cependant, il indiqua ses intentions par des signes prémonitoires. Il montra à Noé l'arche, il donna à Abraham la circoncision, il enseigna à Moïse la loi, afin qu'ils confondissent l'instinct de désir qui s'agitait comme une langue de serpent : le diable s'était servi des animaux pour tromper l'homme. Les sacrifices d'animaux servirent à terrasser le diable, avant la venue du saint des saints... (Trois signes devancèrent le Fils de Dieu : les sacrifices d'animaux, la circoncision et la loi : ainsi fut préparée la venue du peuple élu.)... Mais seul le Fils de Dieu révéla aux croyants par la semence de ses paroles que ces croyants obtiendront la vie, quand ils seront saturés de sa chair et de son sang. C'est lui qui, par lui, manifesta ce qui était caché dans les secrets de Dieu.

10 La foule d'hommes que tu aperçois au midi, comme un nuage, signifie que la foule des croyants qui ont imité et qui imitent le Fils de Dieu dans l'ardeur de leur justice, en élevant leur esprit vers ce qui appartient aux cieux, montent et monteront de vertu en vertu. Si certains portent des couronnes, c'est qu'ils exaltent leur esprit et qu'ils donnent à leur âme, dans la justice et la sainteté de leur désir, l'ornement des récompenses suprêmes : les bons désirs, c'est le commencement des commencements. Les palmes que certains tiennent rappellent que ces croyants montreront dans leurs œuvres la victoire du bon combat. Les cithares évoquent les récompenses d'une voie dure

et étroite, qui conduit à la vie ; les orgues, la multiplicité des vertus qui se révèlent dans le cœur de ceux dont la louange tend vers Dieu. Le concert de ces instruments résonne comme un doux tonnerre : de même les louanges qui résonnent dans la dignité et dans les fruits desdites vertus, dans le cœur de ceux qui œuvrent en ces vertus avec tout le mérite souhaitable, s'accordent avec les esprits de ceux qui s'élèvent vers les cieux. Leur récompense, leur rémunération sont à la mesure des biens qu'acquièrent les hommes par la pratique de la rectitude. Si les esprits de ces croyants se répandent comme un nuage, c'est que le désir de l'âme qui pousse le bienheureux à chercher l'œuvre qu'il projette jamais ne sera saturé : les rivières qui viennent de la mer ne cesseront de déborder. Parce que ces saints désirs, qui sont le début de tous les biens, sont ainsi greffés en eux, Dieu leur donne pour couronne la céleste milice : ils sont ancrés en lui et ils ne peuvent plus jamais en être séparés. C'est que l'ordonnance divine de la création a dès le début prévu que l'homme devait être renouvelé en sa vie spirituelle : quand il permit sous l'ancienne loi les sacrifices d'animaux, entravés, abattus, brûlés, il voulait déjà annoncer ces hommes qui courraient tels des nuages, qui se hâteraient de le rejoindre, qui seraient à cause de l'amour qu'ils lui portent torturés, tués et immolés. Suçant la poitrine de la vertu, fuyant la luxure et autres vices, ils portent les palmes de la victoire. Répandant leur sang, avant que les œuvres de l'incroyance ne les arrachent au filet de la justice, ils se crucifient de deux façons : en luttant contre leur corps, en répandant leur sang par l'ordonnance divine ; ainsi, ils ressemblent à ces anges qui ne ces-

sent d'imiter Dieu. Quant à ceux qui exercent leur ministère sur les instructions du Dieu tout-puissant, enseignant les autres, ils résonnent des flûtes de la sainteté, laissant pénétrer le chant de la justice dans le cœur de l'homme par la voix de leur raison. Ainsi la parole s'exprime et ainsi elle résonne : elle est perçue et elle se répand aussi loin qu'elle est audible. De même que la flûte donne de la force à une voix, de même la crainte et l'amour de Dieu doivent multiplier dans les hommes la voix des docteurs, là même où elle rassemble les croyants et chasse les incroyants. D'autres se dressent, qui se méprisent, qui se rejettent, qui se concentrent dans une pudeur virginale, qui acceptent pour punition les voluptés du siècle, qui persévèrent dans les louanges des anges : tels les aigles, ils volent vers Dieu dans le plein désir de leurs cœurs, comme l'aurore précède le soleil, et ils contemplent dans leur simplicité Dieu de leurs yeux de colombe. Aussi est-ce au son de la cithare qu'ils adressent leur louange à Dieu, et aucune science humaine ne peut l'expliquer. Il en est d'autres encore qui rassemblent d'innombrables vertus au sein des préceptes divins, ils militent dans l'humilité, qui est la reine des vertus : l'instrument dont ils jouent, c'est l'orgue. Ils se prosternent en effet jusqu'à terre, par crainte et par amour de Dieu. L'humilité ouvre la porte des cieux aux imitateurs de Dieu, et elle la ferme à ceux qui le négligent. Aucune persécution ne peut les débusquer : ils jettent cet orgueil aux enfers, et l'enfer est l'héritage de ces esprits d'arrogance. Mais avec ceux qui militent avec humilité, l'enfer, dans les cieux, est dominé. De même que les différentes harmonies de l'orgue servent la louange, Dieu assi-

mile les louanges des hommes à celles des anges. Les armées célestes écrasent l'orgueil à la face de Dieu : de même ceux qui fuient le mal dominent toujours en eux l'orgueil. L'homme est la droite du Dieu tout-puissant, et cette droite même a réalisé cette œuvre. Or l'homme remplira le cœur des anges déchus, il servira également la défense des bons anges. En ces deux ordres, ceux des anges et ceux des hommes, Dieu éprouve une véritable joie : dans la célébration des anges, autant que dans les saintes œuvres des hommes. Il achève grâce à eux et selon sa volonté tout ce qu'il avait prévu de toute éternité. Certes l'ange est constant à la face de Dieu, cependant que l'homme est instable : aussi l'œuvre de l'homme, parallèlement, est-elle souvent déficiente. La célébration angélique, elle, ne l'est jamais. Le ciel et la terre touchent Dieu, qui est leur auteur : ils servent la gloire de Dieu. Parce que l'homme est mortel, les révélations divines qui parfois se manifestent aux prophètes et aux sages sont souvent assombries, telles des ombres. Mais si l'homme quitte l'inconstance pour ne plus changer, il connaîtra, il verra la clarté de Dieu, et, dans la permanence de Dieu, il sera comme l'a décrit mon serviteur David selon ma volonté :
11 "Et je jubile à l'ombre de tes ailes ; mon âme se presse contre toi, ta droite me sert de soutien" (Psaume 63, 8-9). Comprenons-le ainsi : je me réjouirai, ô Dieu, protégé et défendu par toi, quand je serai libéré du poids des péchés. Mon âme désirera aller vers toi par des œuvres bonnes. Ta puissance et ton énergie me conduiront, quand j'élèverai vers toi mes soupirs, quand je crierai vers toi, jusqu'à ce que je sois en sécurité devant mes ennemis. Je sais en

effet l'œuvre que tu as accomplie, parce que tu m'as tenu en ton projet avant l'origine des jours, parce que tu m'as créé afin que toute créature m'assistât. Et quand tu m'as créé, tu m'as également permis d'agir en conformité avec toi ; parce que tu m'as fait, je suis tien. Tu m'as revêtu, conformément à ton rôle de créateur, d'une chair immaculée, et tu as ainsi élargi les franges de ton vêtement. Tes louanges ont mis le ciel en mouvement, tu as ceint le ciel de la ceinture des anges et d'une grande abondance de décors. Or, tous ces anges que tu as ceints en quelque sorte de la ceinture de célébration ne peuvent modérer leur étonnement, de ce que tu aies créé l'homme. Ce dernier en effet, tu le ceins de la même ceinture dont tu avais ceint celui qui récusa la gloire divine, tu l'as couvert de ton vêtement, pour que sa louange jamais ne s'évanouît. Les anges s'étonnent de ce que tu aies emprunté ton vêtement à cet Adam mortel : tu l'as fait cependant, afin que revive celui qui transgressa ta loi, afin que les anges des cieux reçoivent l'éclat de cette clarté divine, à laquelle aucune expérience de division ne peut mettre fin. Aussi as-tu dit : "Tu es toujours sous mon regard, tu n'as pas besoin d'être rappelé comme celui que mon vêtement permet de retrouver ; il ne m'a pas totalement renié, quand un autre l'a séduit ; parce qu'il voulait être semblable à moi, il est devenu mortel ; les supplices de celui qui est mon vêtement l'ont rappelé ; il ne fallait pas que pérît en lui la compagnie de ta fraternité ; si je t'ai créé sans chair et si je l'ai créé par la chair, vous n'en êtes pas moins tous deux hommes." Ainsi la divinité cachée qui est toute justice et que l'on ne perçoit parfaitement que dans la mesure où elle juge elle-même digne de se

révéler s'est manifestée à l'ange qui, sans la chute, serait demeuré aux cieux. Dieu tient dans la compréhension de sa main droite une plénitude telle qu'aucun de ceux qui la contemplent avec l'œil de la foi ne meure ; mais ceux à qui manque l'œil de la foi disparaissent devant son regard, comme ont péri l'ange déchu et ceux qui sont d'accord avec lui. Créant tout, Dieu a tout ordonné dans le bien : ceux qui lèvent vers lui le regard reçoivent la récompense de leurs mérites ; ceux qui le refusent, comme nous l'avons montré, subissent son jugement.

12 Voilà tout ce qui a été révélé par l'incarnation du Fils de Dieu. Tous ceux qui croient en lui sont sauvés, condamnés tous ceux qui se détournent de lui. Sa racine n'est pas terrestre, il a jailli de la vierge pure par la volonté du Père. Avant son incarnation, il a participé à la création aux côtés du Père, après l'incarnation, il a sauvé l'homme qu'il avait formé. Il revêtit en effet la forme de l'homme sans péché, et par cet homme qu'il créa, il racheta l'homme. Seul le créateur de l'homme en effet était capable de réaliser cette œuvre. Quand Adam était encore un enfant simple et lumineux, il veillait et il dormait : l'esprit lui permettait de goûter le monde ; le sommeil permettait à sa chair de se reposer. Il fut ainsi guidé vers une terre d'éternelles délices : par l'esprit, il connaissait l'immortalité, par les yeux extérieurs, il percevait l'invisible. La vie immortelle ignore cette brume de l'œil terrestre qui ne voit qu'un temps et que les ténèbres assaillent ; heureusement, une peau épaisse recouvre l'œil. La pupille concerne la vision de l'œil intérieur, que la chair ignore ; la paupière concerne la vision de la chair qui s'étend vers l'extérieur. L'œuvre

de l'homme se réalise par deux modes de connaissance. La science intérieure enseigne ce qui est divin, et la chair l'entrave. La science aveuglée réalise, elle, les œuvres nocturnes selon la vision du serpent. Elle cherche dans la mesure du possible à se détourner des œuvres de la lumière, comme elle fit en Adam, quand elle perturba en lui la lumière de la science de la vie. En Adam, la connaissance ressemblait à une prophétie, et cette prophétie dura jusqu'à l'incarnation du Fils de Dieu. Lui-même devait par lui-même illustrer la prophétie, comme le soleil illumine la terre entière. Il accomplit en effet spirituellement en lui toutes les prédications, avant la loi, sous la loi, quand il s'est tout entier offert au Père suprême. »

13-17 (Ainsi l'homme est demeure de Dieu. La Pentecôte signifie la conversion à la vie spirituelle. Par son Fils, Dieu reconduit au ciel ce chiffre 10, qui est l'homme. L'enfance de Jésus, c'est le temps d'Adam à Noé, sa jeunesse le temps de Noé à Abraham, le temps de ses miracles ressemble à la loi mosaïque, sa passion à l'exil de Babylone et sa résurrection à la libération du peuple d'Israël. Le Fils de Dieu restaure la création égarée. Il marche sur les ailes du vent comme les prophètes furent les ailes de l'Esprit saint. Dieu créa une demeure céleste, le paradis, qui devint la demeure de l'élu. L'homme est le seul à lever ses regards vers les cieux ; les autres créatures regardent vers le sol et sont soumises à l'homme. La raison rend l'homme immortel, seule la chair est livrée à la putréfaction. Adam est la racine, le temps des patriarches la tige, le germe, ce sont les prophètes, les branches les sages, les fleurs la loi, le fruit Jésus-Christ incarné.)

La huitième vision

1 Je contemplai le centre de la région du midi, et là j'aperçus trois figures : deux d'entre elles se tenaient debout dans une fontaine d'eau très pure, sertie dans sa partie supérieure d'une pierre ronde, percée de cavités ; elles y étaient comme enracinées. Comme des arbres, elles semblaient croître en cette eau, l'une entourée d'un éclat de pourpre, l'autre d'un éclat tout de blancheur. Je ne pouvais tout à fait les contempler. La troisième figure était à l'extérieur, au-dessus de ladite pierre, vêtue de blanc, et sa face resplendissait d'une clarté telle que cette clarté forçait mon regard à se détourner. L'on apercevait au-dessus, comme une nuée, les ordres bienheureux des saints que contemplaient avec intensité les trois figures :

2 La première figure s'exprimait ainsi : « Je suis l'amour, la clarté du Dieu vivant. C'est moi qui fus aux côtés de la Sagesse, quand elle accomplit son œuvre. L'humilité qui plonge ses racines dans la fontaine de vie m'a assistée, et la paix lui est jointe. Par la clarté que je suis, naît, telle une foudre, la lumière vivante des anges bienheureux : de même

que la lumière projette ses rayons, ladite clarté est lumière pour les anges bienheureux ; elle ne peut que resplendir ; il n'est point de lumière sans rayonnement. C'est moi aussi qui ai écrit l'homme : en moi, en mon ombre, il a trouvé ses racines ; l'eau recèle toujours l'ombre des objets. Je suis en effet fontaine de vie : en moi, telle une ombre, j'ai enfermé toutes les créatures, et cette ombre a servi de modèle à la création de l'homme par le feu et par l'eau. C'est que je suis le feu et l'eau, cette eau qui est vie. L'homme possède en son âme la faculté qui lui permet de tout ordonner selon sa volonté ; tout être vivant a une ombre ; ce qui vit évolue en lui telle une ombre. Cette pensée ne concerne que l'animal raisonnable ; les animaux sauvages en sont dénués : ils ne font que vivre, les sens leur permettent seulement de savoir ce qu'ils doivent éviter et ce qu'ils doivent rechercher ; seule l'âme est la raison que Dieu a insufflée. Je suis la clarté qui a couvert les prophètes de son ombre : par ma sainte inspiration ils ont prédit l'avenir. Tous les projets divins furent ombre, avant que Dieu ne fût ; la raison s'exprima par le son, et le son, c'est la pensée, le Verbe, l'œuvre. De l'ombre naquit ce premier écrit, le *Scivias*, de la bouche d'une femme, qui était ombre de force et ombre de vigueur ; ces énergies mêmes n'œuvraient pas en elle. Quant à la fontaine de vie, c'est l'Esprit de Dieu que lui-même disperse dans toutes ses œuvres. De cette fontaine, elles ont tiré leur vie ; par cette fontaine, elles possèdent la vie qui donne la vie, de même que l'ombre de tous les objets apparaît dans l'eau. Il n'est rien cependant qui voie clairement la source de sa vie ; l'on sent seulement la cause du

mouvement. De même que l'eau fait couler tout ce qui est en elle, de même l'âme est souffle de vie : jamais elle n'abandonne l'homme, elle le fait couler en quelque sorte par la connaissance, par la pensée, par le langage et l'action. En cette ombre, la Sagesse mesure tout de la même mesure, afin que les poids s'équilibrent, afin que les créatures ne puissent mutuellement s'inverser. Elle domine, elle contraint la malice tout entière de l'art diabolique, elle qui fut auparavant le commencement de tous les commencements, elle qui, après la fin du monde, conservera toute son énergie et toute sa force, irrésistible qu'elle est. Elle n'appelle personne à l'aide, elle ne manque de rien, parce qu'elle est la première et la dernière. Personne ne lui a rétorqué, elle qui, la première, permit l'institution de toutes les créatures. En elle-même et par elle-même elle constitua tout dans la piété et dans la douceur, et aucun ennemi ne peut détruire son œuvre : elle a parfaitement perçu le début et la fin de ses œuvres, elle les composa toutes dans la plénitude, de toutes elle assure le gouvernement. Son œuvre, elle la contemple elle-même, l'œuvre à laquelle elle a donné une juste constitution, dans l'œuvre de cette eau qui est la vie. C'est elle qui, par une femme sans instruction, a révélé certaines vertus naturelles des choses, un traité sur la vie des mérites et d'autres mystères profonds : elle a joui d'une véritable vision, quelque affaiblie qu'elle eût été. Mais surtout : cette Sagesse a puisé à la fontaine de vie les paroles des prophètes, d'autres sages, des évangélistes aussi, et elle les a transmises aux disciples du Fils de Dieu, afin que les fleuves de cette eau vivante pussent par leur intermédiaire se

répandre par tout le monde, afin que les hommes, retrouvant le juste chemin, pussent recouvrer le salut. Or, cette fontaine qui de partout jaillit, c'est la pureté du Dieu vivant, et elle resplendit en cette clarté. En sa splendeur, Dieu embrassa de son grand amour la totalité des créatures, et leur ombre apparut dans cette source vive, avant qu'il eût décidé de leur donner forme. En moi qui suis l'amour, toutes les créatures ont resplendi. Ma splendeur a révélé leur forme, de même que l'ombre traduit la forme. Dans l'humilité, mon soutien, la création s'épanouit sur l'ordre de Dieu, en cette même humilité, Dieu se pencha vers moi, pour redonner le bonheur aux feuilles mortes tombées, le bonheur qui avait inspiré toutes ses volontés : il les avait pétries avec de la terre, après leur chute, il les releva. C'est que l'homme est totalement l'œuvre de Dieu. Il regarde le ciel, et il terrasse la terre, qu'il domine. Il commande à toutes les créatures, car il contemple le ciel par les hauteurs de son âme. Par l'âme, il est des cieux, par son corps visible, il appartient à la terre. Or cet homme, écrasé en son humilité, il le dressa contre celui qui avait été précipité du haut des cieux dans le chaos ; l'antique serpent, dans son orgueil, voulait détruire l'harmonie des anges ; Dieu le retint avec force et autorité pour éviter que sa rage ne provoquât des dégâts. Satan jouissait aux cieux d'une grande renommée ; il croyait pouvoir accomplir ses volontés, sans abandonner pour autant la gloire des étoiles. Il voulait tout posséder : acharné d'absolu, il perdit tous ses biens. »

3 J'entendis à nouveau une voix qui, venue des cieux, s'adressait à moi en ces termes : « Dieu a réalisé toutes ses œuvres dans l'amour, dans l'humilité et dans

la paix, afin que l'homme appréciât l'amour, recherchât l'humilité, saisît également la paix, pour ne pas sombrer avec celui qui, dès le début, tournait ces vertus en dérision. Les trois figures que tu aperçois, dans la disposition décrite, ce sont, dans la force d'une ardente justice, au nom de la sainte trinité, ces trois vertus, amour, humilité et paix. L'amour et l'humilité sont ancrés dans la divinité la plus pure, ils sont les sources des fleuves de la béatitude : ils rappellent la diffamation dont fut par tout le monde victime le Fils unique de Dieu, afin que fût libéré et rétabli l'homme qui gisait au plus bas des péchés ; ils rappellent que son corps, perforé sur la croix, puis enseveli, ressuscita par le merveilleux pouvoir de la divinité, afin de montrer qu'il est la pierre de la force, de l'honneur, et afin qu'il reconduisît dans la gloire du Père tous les miracles accomplis en ce monde par ce même Fils de Dieu. Ces vertus ne sont pas plus séparées de la divinité que la racine de l'arbre : Dieu, qui est amour, conserve son humilité dans toutes ses œuvres et dans tous ses jugements. Amour et humilité descendirent sur terre avec ce même Fils de Dieu, et c'est eux qui l'accompagnèrent, quand il rejoignit le ciel. L'éclat qui les entoure montre que l'amour brûle dans l'ardeur des cieux comme la pourpre, cependant que l'humilité, dans la candeur de la rectitude, écarte les souillures de la terre. Certes, il est difficile, pour l'homme mortel, de pratiquer partout ces vertus, tant qu'il vit dans la chair. Mais il ne doit jamais négliger d'aimer Dieu par-dessus tout, et de s'humilier en tout, pour acquérir d'éternels mérites. La troisième figure, qui se dresse à l'extérieur de la fontaine, au-dessus de la

pierre, c'est la paix que rétablit le Fils de Dieu : certes, elle ne peut être maintenue sur terre comme elle règne dans les cieux. Ce qui est céleste persiste éternellement dans la plus stable unanimité : ce qui est terrestre ne fait que changer, titubant de-ci de-là, ballotté de-ci de-là. Mais l'homme, œuvre de Dieu, louera Dieu, parce que l'âme de l'homme vivra dans la louange comme l'ange. Tant que l'homme vit dans le siècle, il travaille la terre selon sa volonté et selon son désir, il manifeste ce Dieu dont il porte le sceau. Quant aux ordres des saints qui accompagnent ces figures comme une nuée, et qui les contemplent avec intensité, ils montrent que l'on acquiert la gloire des sommets par l'amour et par l'humilité : les esprits des fidèles montent comme les nuées de vertu en vertu, et lorsque l'amour et l'humilité les considèrent et les protègent avec diligence, ils accèdent avec persévérance et douceur aux plus hauts désirs. C'est que l'amour est l'ornement des œuvres de Dieu, de même que la bague est sertie d'une pierre précieuse. L'humilité quant à elle s'est ouverte, elle s'est révélée dans l'humanité du Fils de Dieu, elle a jailli de la pure étoile née de la mer. Le Fils ne redouta pas la chute du premier homme, l'expulsion du premier homme ne l'effraya point, parce qu'aucun péché ne le concerna, parce qu'il avait toutes ses racines dans la divinité : ceux qui l'apercevaient et qui marchaient à ses côtés se desséchaient, ils tombaient comme des feuilles mortes. Mais il fit germer ailleurs d'autres hommes en leurs lieux propres, sans qu'aucun homme ne le conseillât sur la manière de dominer ses ennemis qui s'étaient détachés de lui par leur volonté propre. Il ne vécut pas dans l'oisiveté comme le premier homme

qui, lors de la chute, abandonna la pratique des œuvres bonnes : il renouvela l'homme en lui conférant une vie plus glorieuse que la vie antérieure, il ne s'appuya pas sur le trône de l'orgueil, comme le diable qui avait trompé l'homme par la pratique de la désobéissance ; il ne craignit pas d'arracher l'homme au diable, car il sut d'avance quelle force il fallait pour lui broyer la tête. Ainsi l'Église reçut en dot l'ornement de ces vertus, pour son union avec moi, ainsi qu'il est écrit dans le psaume 44 :
4 “À ta droite une reine sous les ors d'Ophir.” Interprétons ainsi cette sentence : ô Fils du Père, quand l'Église se fiança à la foi catholique, elle se dressa dans la prospérité des désirs suprêmes, elle avait la dot de ton humanité, épandue dans la rougeur de ton sang, entourée aussi de multiples vertus, reçues de la demeure de ton Père, quand elle avait accueilli l'étreinte de ton amour. Ces fiançailles se sont accomplies par la volonté du Dieu tout-puissant, qui les consomma tel l'éclair. Dieu composa l'homme de tout ce qui existe, du haut jusqu'en bas, il le décora du vêtement de justice, et le Fils de Dieu accepta de souffrir dans sa chair pour la rédemption de l'homme. C'est que l'homme est l'œuvre de la droite de Dieu. Elle le revêtit, elle l'appela pour des noces royales. Ces noces furent l'œuvre de l'humilité, de ce regard que Dieu lança vers les profondeurs de la terre, quand il rassembla l'Église de ses humbles fidèles : afin que la pénitence permît à celui qui était tombé de se relever, afin qu'il se renouvelât dans la sainteté de ses mœurs, dans la variété de ses vertus, comme orné de la viridité des fleurs. Pour toujours, l'orgueil fut corrompu, lui qui avait tout étouffé, divisé et

détourné. L'humilité en effet ne détient rien, elle maintient tout au sein de l'amour, c'est en son sein que Dieu se penche vers la terre, et c'est par elle qu'il rassembla toutes les vertus. Ces vertus montent vers le Fils de Dieu, de même que la vierge rejette l'homme et prend Christ pour fiancé. Ainsi ces vertus sont jointes à l'humilité, quand il les conduisit aux noces du roi. Que les croyants perçoivent ces paroles d'un cœur aimant, car elles sont dites au plus grand profit de ceux qui croient par celui qui est le premier et le dernier ! »

La neuvième vision

1 Je vis alors, proche du coin septentrional, tournée vers l'est, une figure dont le visage et les pieds rayonnaient d'un tel éclat que mes yeux en étaient éblouis. Sur sa robe de soie blanche, elle portait un manteau vert, richement orné des gemmes les plus diverses. À ses oreilles, un pendentif, un collier sur la poitrine, aux bras des anneaux, des bijoux d'or fin sertis de gemmes. Mais au centre de la région du septentrion, j'aperçus une seconde figure. Étrange apparition, dressée. À la place de la tête, une splendeur qui m'éblouissait. Au centre de son ventre, on voyait la tête d'un homme aux cheveux gris, barbu. Ses pieds ressemblaient à des griffes de lion. Elle portait six ailes : deux partaient des épaules, remontaient, partaient vers l'arrière pour se rejoindre, et elles recouvraient pour ainsi dire cette splendeur que nous avons évoquée. Deux autres ailes, fixées également à l'épaule, retombaient sur la nuque. Les deux dernières descendaient de la hanche jusqu'au talon. Ces ailes se levaient parfois, comme si elles voulaient se déployer pour permettre le vol. Tout le corps de la figure était recouvert non pas de plumes,

mais d'écailles, comme un poisson. Quant aux ailes de la nuque, elles portaient cinq miroirs. Le miroir supérieur, sur l'aile droite, portait l'inscription : « Voie et vérité. » Le second miroir du milieu : « Je suis la porte de tous les arcanes de Dieu. » Le miroir du bout de l'aile droite : « Je suis l'ostension du bien tout entier. » Le miroir supérieur de l'aile gauche : « Je suis le miroir qui reflète les bonnes intentions des élus. » Au bout de l'aile, on lisait, au-dessus du cinquième miroir : « Dis-nous si c'est bien toi, le roi du peuple d'Israël. » La figure tournait le dos à l'aquilon. Quant à la totalité de la région occidentale, elle était couverte de terribles ténèbres, qui fumaient. Le coin de ladite zone qui regardait le septentrion vomissait quant à lui un mélange noirâtre de feu et de soufre, en une épaisse ténèbre. Et ce mélange se convulsait jusqu'au milieu de la région du septentrion. Et j'entendis, venue du ciel, une voix qui s'adressait à moi en ces termes :

2 « Le Dieu tout-puissant qui a fondé par la Sagesse toute la création a manifesté ses œuvres merveilleuses dans une multiplicité de signes. Ses merveilleux dons, il les a distribués à chaque créature selon sa volonté. Ainsi il a voulu redonner à l'homme la béatitude supérieure, et il a désiré lui montrer en détail, par ces merveilleuses figures, comment étaient les demeures célestes, celles de la terre, celles des enfers. La figure que tu aperçois ici près de l'angle du septentrion, là où s'achève la sottise et où se lève la justice, c'est la Sagesse de la vraie béatitude. Son commencement et son terme dépassent l'entendement de l'homme, car sa même lumineuse prescience en regarde et en prévoit le début et la fin. Sa robe de

soie blanche, c'est le Fils de Dieu qui s'incarne dans la virginale beauté et qui étreint l'homme de la blancheur et de la suavité de son amour : les modalités inconnues à l'homme, seule la divinité les connaît. Si le manteau est vert, orné de pierres précieuses, c'est que la Sagesse ne rejette pas ces créatures extérieures dont l'esprit meurt avec la chair : créatures terrestres, aériennes, qui rampent ou qui nagent. Elle les fait croître, elle les préserve, car elles protègent l'homme de l'esclavage, en assurant sa nourriture. Elles portent aussi les ornements de la Sagesse : c'est qu'elles n'outrepassent pas leur nature à la différence de l'homme qui transgresse souvent le droit chemin qui lui est réservé. Les bijoux que la figure porte rappellent que toutes les créatures lui obéissent et gardent en mémoire ses préceptes. Bref : les œuvres de la Sagesse sont toutes protégées, enfermées par une telle plénitude qu'il n'est pas une créature assez imparfaite pour ne pas posséder en soi la plénitude de toute perfection et de toute utilité. Tout ce qui a donc pour source la Sagesse lui fait une parure d'une pureté, d'une élégance extrêmes, toutes les créatures resplendissent en elle du plus splendide éclat de son essence. L'homme lui-même qui accomplit les articles des commandements divins est le vêtement blanc et suave de la Sagesse. Si ce vêtement est vert, c'est que ses intentions sont bonnes et pleines de vie, ses œuvres ornées d'une légion de vertus. Ses boucles d'oreille rappellent que l'homme refuse d'entendre les méchants murmures ; si sa poitrine est protégée, c'est que l'homme néglige ses désirs illicites. Les anneaux des bras évoquent le courage qui lui permet de se défendre du péché : de

tout cela la pureté de la foi est la source, qu'ornent les dons les plus profonds de l'Esprit saint et les écrits des plus véridiques docteurs. Les œuvres bonnes permettent au croyant d'atteindre en cette matière la perfection.

3 L'autre figure au septentrion, étonnante d'aspect, désigne le Dieu tout-puissant qui s'oppose à la force et au jugement inique de l'antique serpent, invisible en sa majesté, merveilleux de par ses énergies, parce que personne ne peut achever la profondeur de ses mystères. Au sommet de la figure, à l'endroit de la tête, si la clarté est foudroyante en son rayonnement au point de t'éblouir, c'est qu'aucun vivant, tant que l'alourdit le corps mortel, ne peut voir l'excellence de la divinité, qui tout illumine. Même les anges dont la contemplation ne cesse d'assister Dieu, même les anges qui désirent ardemment regarder Dieu, ne peuvent achever leur vision : c'est que Dieu est cette clarté qui n'a ni commencement ni fin. La tête de l'homme que tu aperçois sur le ventre de la figure rappelle la présence, dans la perfection des œuvres divines, de l'antique projet du salut de l'homme : la grande et digne rectitude que révèle ce projet, personne ne peut la mesurer ni la saisir, comme l'on ne peut discerner où commence et où finit une roue bien circulaire. Comment l'homme pourrait-il atteindre ce que les anges ne peuvent comprendre, puisque avant eux déjà, l'éternité ne cessait d'être animée d'une volonté équilibrée de perfection ? Elle ignorait déjà le manque, pleine toujours qu'elle a été. Si la tête est une tête d'homme, c'est que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance, c'est qu'il lui donna pouvoir d'opérer le bien, tant qu'il en serait capable,

de célébrer son créateur, de ne pas l'oublier. Mais personne n'est semblable à Dieu, personne ne peut être Dieu : celui qui chercha à lui devenir semblable a été détruit, parce que ce projet lui a été refusé. Quand Dieu voulut manifester puissamment son énergie, il contempla le sein de la Vierge, et quand, au septième jour, il se reposa de tout son labeur, il décida que c'était au tour de l'homme : il donna à son Fils le repos dans le sein de la Vierge, et il lui confia la totalité de son œuvre. L'Esprit saint, en sa douce chaleur, toucha la chair virginale, sans l'incendie de la passion charnelle, et comme la rosée qui, doucement, tombe sur la graine. La fleur, le Fils de Dieu, revêtit forme humaine dans la chair de la Vierge, ce Fils dont la tolérance a dû tout endurer à cause des péchés de l'homme. Par sa circoncision, il montra que le baptême doit purifier l'homme ; en sa passion et en sa mort, il montra que l'homme devait obtenir le rachat de ses fautes criminelles, par son ascension, qu'il devait être associé au règne céleste, afin de compléter le nombre des heureux jusqu'aux tremblements du temps du jugement. Quant aux griffes de lion, elles rappellent que Dieu cache aux hommes mortels sa divinité, mais qu'il leur montre un grand nombre de biens par ses préceptes, par ses lois, dans les autres créatures. Toute sa création, il l'attirera à lui par son Fils comme des griffes de lion, il l'examinera en ébranlant la terre tout entière et en renversant le firmament. Voilà la fin qui attend le mortel : quand il rendra compte de ses œuvres, il verra en ce lieu même l'immortalité du Fils de Dieu.

4 Si la figure a six ailes, c'est que nous œuvrons pendant six jours, c'est que pendant six jours l'homme

invoque et célèbre Dieu, tout en se plaçant sous sa protection. Les deux ailes ascendantes qui se rejoignent pour protéger la clarté dont nous avons parlé désignent l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Ces ailes se dressent par l'énergie des œuvres bonnes, puis, quand elles relâchent leurs efforts, elles redescendent pour subvenir aux nécessités du prochain. Elles embrassent les mystères des arcanes de Dieu, car elles manifestent également la milice céleste des esprits sublimes. Dieu les a donc placés près de son visage, il a fait d'eux les miroirs de ses merveilles, car ils contemplent son image, sans jamais cependant pouvoir l'atteindre tout à fait, par aucune célébration, ni à aucun moment. Les deux ailes qui partent des épaules et qui passent derrière la nuque, ce sont l'Ancien et le Nouveau Testament, qui portent la force des préceptes divins : dans l'Ancien, les prophètes annoncèrent le Fils de Dieu que les fils de l'Église, dans le Nouveau, accueillirent par le sacrifice de leur foi. Ainsi toute cette figure proclame la puissance de Dieu qui peut créer, agir à sa guise, comme l'oiseau étend ses ailes pour voler vers le haut, vers le bas, de tous les côtés : c'est que Dieu a institué tous les secrets célestes sur le droit chemin, jamais leur splendeur ne cesse, en sa vérité ils n'ont jamais de terme, et la vérité elle-même ignore l'ombre de la fausseté. Quant aux ailes inférieures, elles désignent le présent et le futur. Actuellement, les générations se succèdent. Dans le futur ce sera l'avènement d'une vie constante et sans faille ; vers la fin du monde, l'état s'annoncera par une légion d'angoisses et de prodiges qui annonceront cette fin comme un vol d'oiseaux. Certes la voracité du gosier diaboli-

que donne aux reins le goût des péchés et des désirs charnels, là où les mets descendent pour être éliminés, là où les désirs de la chair croissent dans les péchés. Mais la protection divine touche les hommes, elle leur donne la chasteté dans laquelle s'épanouissent les œuvres bonnes. C'est que Dieu, par un seul homme, finit par contraindre les actes incestueux que la langue du serpent avait suscités dans les premiers hommes : par les ailes puissantes de la nature virginale, il a anéanti, contre les droits de la chair, dans les esprits des hommes, l'office de luxure.

5 Si le corps est couvert d'écailles comme un poisson, et non de plumes comme un oiseau, en voici la raison : de même que nous ignorons comment naissent les poissons et comment ils se développent, comment ils sont entraînés par les eaux courantes, de même le Fils de Dieu est né dans sa sainteté parfaite en une nature étrange, distincte de celle des autres hommes ; en sa justice parfaite, il ramena l'homme au ciel sur les ailes déployées de toutes ses œuvres bonnes. L'annonce en avait été faite du temps de l'ancienne loi par les signes des sacrifices ; l'œuvre en fut accomplie par lui, dans la nature de la Vierge... (Quand Adam mangea la pomme, le diable pensait que l'homme était perdu ; Dieu ne dit pas au diable comment il pensait libérer l'homme. Son Fils naquit au milieu de la nuit. Ce Fils est sans péché, afin que le diable ne pense pas qu'il ait jamais pu le corrompre.)... Ainsi le Dieu vivant offrit son Fils, lui donna une apparence semblable à celle d'Adam, pour qu'il rachetât l'homme par le vêtement même de son humanité.

6 Les deux ailes intermédiaires portent cinq miroirs : ainsi dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, qui élucident la dignité de l'antique projet divin, nous voyons les luminaires des différentes époques. Ils sont au nombre de cinq : Abel, Noé, Abraham, Moïse, puis le Fils de Dieu. Tous les cinq éclairent tout ce qui sert l'homme sur le chemin de la vérité. Mais c'est le Fils de Dieu dont la passion a ouvert la clôture des joies célestes. Le miroir supérieur droit porte l'inscription : "Voie et vérité" : il désigne les mystères élevés des miracles de Dieu, qu'aucun homme ne peut pleinement comprendre par sa science ; l'homme n'en comprend que ce qu'il saisit dans le cercle de la foi ; ainsi dans le miroir, l'homme ne peut accomplir que ce que lui montre l'original ; ses mystères montrent par le salut des peuples la voie de la justice et la vérité de la rectitude, jusqu'à ce que l'homme, craignant Dieu, atteigne le domaine des cieux. Le miroir du milieu, à droite, porte l'inscription : "Je suis la porte de tous les arcanes de Dieu" : c'est que, dans la perfection de la défense du salut, se révèle le spectacle des secrets de Dieu. Dieu s'épanche par ses miracles dans la latitude de la création tout entière ; du premier homme jusqu'au dernier il multiplie les signes miraculeux, par ses prophéties, par ses annonces, par ses interventions ; son action ne cessera qu'avec l'accomplissement de toutes ses œuvres ; de même, lors de la première création, Dieu ne se reposa qu'après avoir terminé toute son œuvre. En Noé il multiplia également les signes qui trahissaient son projet. Le miroir inférieur droit porte l'inscription : "Je suis l'ostension du bien tout entier" : en cette fin est annoncé le terme de la

dérision diabolique ; est préfigurée l'origine de tous les biens ; c'est que le Fils de Dieu doit revêtir l'apparence de l'homme, en une vierge toute simple, pour accomplir lui-même tous les biens. Le livre de la vie l'annonce : jamais il ne faiblira ; il décrit la Jérusalem céleste et toutes ses énergies, inénarrables. Certes les miracles de Dieu ne sont pas encore achevés, mais Abraham en a fait une fidèle annonce, par cette circoncision dont il est l'auteur, sur l'injonction de Dieu. Le miroir supérieur de l'aile gauche porte l'inscription : "Je suis le miroir qui reflète les bonnes intentions des élus." À l'aube de la justice en effet, lorsque la protection divine opprima l'injustice par l'énergie de ceux qui avaient été élus, la foi se manifesta, dans sa simplicité et dans sa pureté : ils purent résister aux artifices du diable, ils s'offrirent en Dieu, holocaustes vivants ; écarté, Satan prit conscience à un tel point du pouvoir que Dieu détenait sur ses ennemis qu'atterré au plus profond des enfers, il ne cessa de trembler. De même bien des dormeurs également que la pomme avait empoisonnés du côté de l'aquilon s'éveillèrent dans le miroir de la crainte de Dieu, poussés par le repentir : homicides, adultères, voleurs, menteurs et autres pécheurs se mirent à supplier Dieu qu'il les libérât de l'antique ennemi... (Ainsi la crainte de Dieu est nécessaire, et elle doit même précéder l'amour.)... Quant au miroir inférieur de la même aile, il porte l'inscription : "Dis-moi si c'est bien toi, le roi du peuple d'Israël !" À la fin de l'Ancien Testament en effet et au début du Nouveau, apparut mon Fils unique qui précipita Satan comme une pierre dans le profond puits des enfers. Et Satan ne pourra plus exhaler le

moindre souffle, le moindre vent de volonté, comme il l'avait fait auparavant. Ainsi mon Fils montrera à ses élus les récompenses éternelles, comme je l'ai fait moi-même quand j'ai parlé à Moïse :
7 "Je ferai passer devant toi toute ma splendeur et prononcerai devant toi le nom de Yahvé. J'ai compassion de qui je veux, et j'ai pitié de qui bon me semble... Tu ne peux voir ma face, car l'homme ne peut me voir et demeurer en vie" (Exode, 33, 19 sq.)... (Ainsi l'homme pécheur, dans sa noirceur et dans la ténèbre du Nord, ne peut voir Dieu. Il ne comprend rien, ni aux astres, ni aux nuages, il se demande si c'est bien du roi d'Israël que l'on annonce la venue. Quand le Fils de Dieu apparaît, bien des hommes l'ignorent. Qu'Israël ait confiance, qu'il ne fuie pas comme Adam la gloire de la vie éternelle !)
8-12 Que les hommes apprennent donc à goûter la beauté du firmament ! Dieu emplit de ses œuvres le monde tout entier. L'homme est maître du monde comme le Fils est au milieu du cœur du Père. Si la figure tourne le dos vers l'aquilon, c'est que Dieu a caché tous ses mystères aux amants du Nord. Le Fils de Dieu prépare dans le ciel de la béatitude son trône. Le Père accomplit en lui toutes les œuvres bonnes. Le Fils de Dieu est la rosée nourricière. La charrue qui laboure le champ, c'est la loi divine. Ainsi l'homme devient un champ fertile, béni du fruit de tous les biens, de la chasteté, de la rigueur, de la loi.
13 Dans toute la zone de l'occident, tu aperçois de terribles et de fumantes ténèbres. Il s'agit de lieux de perdition, qui abritent divers supplices. C'est que l'homme qui suit la pente des péchés, qui tend vers l'occident, se rend lui-même aveugle : l'incroyance

jointe à la débauche émet une sorte de vapeur. Subissant le châtiment de ces ténèbres, il se plonge lui-même dans le chaos, parce qu'il néglige celui qui l'a créé. Quant au mélange noirâtre de feu et de soufre dans le bouillonnement d'épaisses ténèbres, dans le coin de ladite zone, quant à son extension jusqu'au milieu de la zone septentrionale, il évoque la profondeur du châtiment, ce lac où se perdent les âmes de ceux qui ont méprisé Dieu et qui ont refusé de connaître Dieu par des œuvres bonnes. La dilatation même de cette fumée rappelle que la science humaine ne peut totalement comprendre la diversité de ces peines, tant que l'homme vit dans un siècle qui est voué à la mort. Quand l'homme a atteint cette déchéance de l'incroyance, proche de la perdition, au point de ne plus aimer ni Dieu ni les œuvres de la justice, le feu de la perversité s'abat sur lui dans la haine de ses mœurs aveugles, et elle le précipite dans la plénitude de l'incroyance, elle le noie au point que la déchéance s'empare tout entière de lui, de lui qui n'a plus d'espoir de vie. L'homme qui suit la voie de la folie et qui déteste la Sagesse qui a tout créé se condamne lui-même : il ignore la modération dans le mal, et il ne s'intéresse nullement à la vie future. Il ne veut pas même savoir s'il existe une autre vie, et il refuse d'analyser avec soin les causes de sa nature changeante. L'homme peut encore comprendre son enfance, son adolescence, sa jeunesse et sa maturité, mais il est incapable de saisir ce qu'il devient dans sa décrépitude, et les modalités de cette transformation. La raison lui montre qu'il a un commencement. Mais il est incapable de savoir, de comprendre comment il

se fait que l'âme soit immortelle, que l'âme n'ait pas de terme.

14 Ainsi donc Dieu, en sa Sagesse, conçut le firmament. Les énergies astrales le soutiennent comme des clefs : l'homme lui aussi se sert de clefs pour éviter la ruine de sa demeure. Les astres assistent la lune que le soleil enflamme et qui offre sa lumière aux autres astres durant ses derniers quartiers. L'antique projet de la Sagesse donna la fécondité à la lune et au soleil, au service de l'homme qui est la création tout entière : la lune apporte à la terre son suc, le soleil désigne la divinité, et la lune le nombre infini des générations. Tous deux sont l'ornement de la Sagesse. Ainsi le firmament est le trône de la beauté tout entière, l'homme lui aussi a son trône, la terre qui le soutient. Dieu a voulu par cette beauté que l'on fût porté à sa louange : c'est ce que la Sagesse avait ordonnancé. La création est donc le vêtement de la Sagesse. Certes elle a ainsi caché son œuvre : de même l'homme sent qu'il a un vêtement ; s'il avait été ainsi créé qu'il pût se passer de vêtements, il n'aurait pas eu besoin de travailler, aucun ministère ne l'aurait honoré, le corps serait seulement le vêtement de l'âme, et l'âme l'animerait. Mais Dieu ne peut être contemplé : c'est la création qui permet cette connaissance. Les vêtements empêchent que l'on voie le corps de l'homme ; l'on ne perçoit pas de même la clarté interne du soleil, aucune créature mortelle ne voit Dieu. C'est la foi qui permet la connaissance. De même l'œil attentif perçoit le cercle extérieur du soleil. Chaque œuvre instaurée par la Sagesse est dirigée contre la malignité du diable : c'est le diable qui a de tout temps poursuivi de sa haine l'œuvre de

Dieu, c'est lui qui déteste cette œuvre jusqu'à ce que s'accomplisse le nombre. Le diable sera alors frappé avec une force telle qu'après son écrasement, il ne cherchera plus à engager le combat contre Dieu. La Sagesse ordonne tout dans la suavité et dans la douceur : quand elle est souillée, elle lave sa tunique dans le sang de l'agneau miséricordieux. Aussi faut-il l'aimer plus que toute la beauté des créatures, car elle est digne de l'amour de toutes ces âmes saintes qui ne peuvent jamais se rassasier de l'étreinte de son regard. Tout ce qu'elle a ordonnancé, l'esprit de l'homme le vit et le veille, sans cesse. Tant qu'il est en son corps, ses pensées se multiplient, comme se multiplient, sans qu'on puisse les dénombrer, les échos de la louange angélique. La pensée anime déjà la jeunesse, il la formule par la voix de la raison, il œuvre par elle ; cette œuvre cependant ne tient pas sa vie d'elle-même : elle a un commencement. L'éternité seule tire d'elle-même sa vie, et jamais ne faiblit ; avant le temps déjà, elle était éternellement vie. Quand l'âme se changera en éternité, elle changera de nom : elle n'agira plus dans l'homme par la pensée, mais elle aura pour séjour les louanges des anges, qui sont esprit. Or si elle porte ce nom d'esprit, c'est qu'elle ne peinera plus avec le corps, avec la chair. L'homme portera aussi justement le nom de : vie, car il est vie, tant qu'il vit par le souffle de l'esprit ; mais quand il se changera en immortalité par la mort de la chair, il sera totalement dans la vie ; après le jugement dernier en effet, c'est avec son corps, avec son âme qu'il sera éternellement vie. Dieu a enfermé dans l'homme qu'il a formé ses mystères cachés, l'homme a été créé à sa ressemblance

par la connaissance, par la pensée et par l'action. La divinité a tenu en elle-même l'ordonnancement de toute son œuvre, son déroulement même, elle a formé l'homme de telle sorte qu'il fût capable de penser, qu'il prononçât en son cœur d'abord toutes les œuvres qu'il projetterait. Ainsi l'homme est la clôture des merveilles de Dieu. C'est Dieu qui ordonne, c'est l'homme qui pense et c'est l'ange qui détient la science qui lui permet de faire entendre la voix de la louange et l'amour de l'honneur divin. L'ange ne désire rien d'autre que regarder Dieu, le louer. Avant le temps, Dieu savait sans retard déjà l'œuvre qu'il allait accomplir. L'homme qui est la clôture de ses merveilles connaît Dieu par l'œil de la foi, il l'embrasse du baiser de la connaissance, il ne peut le voir avec les yeux de la chair, mais il agit en suivant son exemple. L'ange, quant à lui, offre à Dieu le parfum des meilleures œuvres de l'homme. Il les envoie au ciel par la bonté de sa volonté, et il remet aux mains du juge juste les œuvres viles qui préfèrent d'autres voies que les voies divines. Que les fidèles écoutent ces paroles d'un cœur aimant, car celui qui les profère au plus profond de ceux qui croient est le premier et le dernier ! »

La dixième vision

1 Je vis ensuite, près de la montagne située au centre de la partie orientale, comme une roue d'une surprenante amplitude, qui ressemblait à un nuage blanc et qui était tournée vers l'orient. Cette roue était coupée en deux par une ligne transversale, qui se déployait de gauche à droite, comme la respiration d'un homme. Dans la moitié supérieure de la roue, du sommet jusqu'au milieu de ladite ligne, on voyait descendre un rayon, comme une aurore rougeoyante. La partie supérieure de la roue, du côté gauche jusqu'en son milieu, émettait une couleur verte, et, du côté droit jusqu'au milieu, une couleur rouge : les deux espaces qu'occupaient ces deux zones colorées étaient identiques. La moitié de la roue située au-dessous de la ligne transversale était d'un blanc mêlé de noir. Or voici qu'au milieu de la roue et sur la ligne dont je viens de parler apparut, trônant, une figure qui m'avait été auparavant présentée comme étant l'amour. Sa parure était cependant différente de l'apparition précédente : son visage resplendissait comme le soleil, ses habits avaient la splendeur de la pourpre, et elle portait un collier d'or orné de pierres

précieuses ; ses sandales avaient l'éclat de l'éclair. À la hauteur du visage, elle tenait une tablette qui brillait comme du cristal. Cette tablette portait l'inscription suivante : « Je me manifesterai dans la beauté, tel l'argent, car la divinité, qui ignore le commencement, possède une grande clarté. Mais tout ce qui a un commencement connaît des contradictions angoissées, et ne peut saisir les secrets de Dieu en pleine connaissance. » La figure contemplait la tablette. Puis la ligne sur laquelle elle avait établi son trône se mit à bouger, et, à l'endroit où la ligne était reliée à la roue sur le côté gauche, le bord de ladite roue se mit à devenir liquide dans un coin réduit, avant de se colorer en rouge, puis de devenir pur et lumineux, puis à nouveau troublé et tempétueux, tout près cette fois des limites de la partie inférieure à laquelle était accrochée la ligne transversale. J'entendis alors une voix qui venait du ciel et qui s'adressait à moi en ces termes :

2 « Ô homme, entends et comprends les paroles de celui qui était et qui est, loin des devoirs qu'impose le temps qui change ! C'est Dieu qui a nourri l'antique projet de réaliser des œuvres multiples. Ces œuvres, il les regarda avant l'origine des jours comme un rayon de soleil : c'est qu'il s'agissait des œuvres futures. Dieu est un, et rien ne peut se rattacher à cette unité ; or Dieu a prévu que toute œuvre qu'il accomplirait tenterait d'usurper l'identité avec ladite unité. Aussi prévit-il la riposte à cette tentative, lui qui est l'unité, lui à qui rien n'est semblable (comment pourrait-il autrement se proclamer : unité ?) : il écarta celui qui aspirait à cette similitude perverse. Dans l'homme, toute âme raisonna-

ble a pour source le vrai Dieu : elle doit choisir ce qui lui convient et rejeter ce qui lui déplaît, c'est elle qui connaît ce qui est bon et ce qui est mauvais. Bien que Dieu fût unique, il n'en a pas moins prévu dans l'énergie de son cœur une œuvre précise, et cette œuvre précise, il la multiplia de magnifique façon. Ce Dieu en effet, il est le feu qui vit, le feu par lequel les âmes respirent, le feu qui existait avant le commencement, le feu qui est l'origine et le temps des temps. Voilà tout ce que manifeste notre vision. La roue que tu aperçois, c'est Dieu, qui n'a ni commencement ni terme, c'est Dieu qui manifeste sa mansuétude dans ses œuvres, et qui se montre disposé à l'accomplissement de tous les biens. La ligne sombre transversale, c'est la volonté de Dieu : elle pénètre entièrement le monde périssable ; elle inspire le terme de ce monde, l'éternité ; elle sépara les réalités temporelles des réalités éternelles. L'autre ligne qui rougeoie comme l'aurore a trait à l'ordonnance divine : c'est que la plénitude de la perfection divine, qui domine dans les cieux par la volonté de Dieu toutes les réalités temporelles, est prête à une intervention bonne et directe ; elle se manifeste de merveilleuse façon comme la foudre qui s'abat, avant le début du monde, après sa fin, mais aussi dans le temps même du monde ; elle est prête à toute justice. La partie verte, sur le côté gauche, a la signification que voici : quand Dieu décida de faire agir les créatures dans les formes qu'il avait prescrites, il les tint pour ainsi dire enfermées dans la viridité de sa volonté. Quant à la couleur rouge, sur la droite, elle montre que Dieu, après la fin du monde, améliorera tout ce qui sert la vie dans le siècle transitoire ; aux

âmes des croyants, il remettra la récompense de leurs œuvres étincelantes, et il interdira à toute imperfection une domination future. Si les deux espaces, le vert et le rouge, sont identiques, c'est que l'éternité n'a pas de commencement, avant même que ne commence le monde et qu'elle n'a pas de fin non plus, une fois le monde achevé : le début et la fin du monde sont comme enfermés dans un cercle unique qui les englobe. La couleur blanche mêlée de noir du cercle inférieur désigne ces temps caducs, du début à la fin du monde, ces temps qui ne domineront jamais l'éternité parfaite qu'aucun terme ne limite. Cette zone inclut aussi bien en effet la marque pénible de la pâleur des angoisses que la noirceur des tribulations qui dureront aussi longtemps que le monde. Mais toutes ces prédictions concernent également le salut de l'homme. La puissance de Dieu est en effet liée à l'énergie suprême qui a son assise dans la perfection de la fulgurante justice ; puissance et énergie sont directement reliées. La puissance de Dieu possède la rondeur d'une tempérance faite d'équilibre, elle n'a donc ni commencement ni fin, et toute amplitude pour accomplir les œuvres qu'elle désire, sans exception. Sa blancheur évoque la douce fulgurance des jugements des cieux, et aucun changement, aucune vicissitude, aucune croissance ni aucun dommage ne touchent Dieu, aucun temps jamais ne le divise. Aucun commencement ne le lèse : immuable il demeure, conférant la vie à toutes les créatures, conduisant à la suprême béatitude ceux qui l'adorent dans la pureté. La plénitude de sa puissance dispose de tout dans une juste modération dont l'homme ne peut sonder ni la sublimité ni la profondeur, elle

englobe le temps et l'éternité en un cercle qui ne commence ni ne finit. Aussi la perfection de la puissance divine qui manifeste l'éternité de son ordonnancement, cette providence qui étincelle dans l'éternité, de l'éternité de ladite puissance à la plénitude de l'ordonnancement divin, se manifeste-t-elle d'elle-même dans ses œuvres et proclame que les âmes des bienheureux persisteront dans la gloire des cieux. Par ces dispositions, l'éternité de la parfaite puissance de Dieu a montré les réalités futures, dans la plénitude des créatures, comme la viridité d'un germe qui devait apparaître et se développer, alors que le ciel et la terre n'existaient pas encore : de même les dons de l'Esprit saint confèrent à l'homme la viridité qui permet de produire des fruits de qualité. La couleur rouge, quant à elle, c'est la constance, la permanence qu'atteindra la création après la fin du monde, quand tout sera parfait, quand on ne remarquera plus aucune imperfection, lorsque les âmes des saints auront elles aussi atteint les sommets. L'éternité de Dieu n'a pas eu de commencement, avant même les origines du monde, aucun terme ne l'enfermera après la fin de ce même monde, lorsque les bienheureux goûteront dans les cieux des délices sans fin. Quant à la perfection de la puissance divine qui inclut en son éternité tous les différents modes des créatures temporelles, elle montre que tout est soumis à Dieu. Elle s'empare de ceux qui négligent Dieu pour les précipiter aux enfers : tout ce qui contredit en effet Dieu fait l'objet d'un jugement.

3 La figure de l'amour que tu aperçois au centre de la roue, et dont la parure est différente de la parure que tu avais vue dans une autre vision, montre qu'à cette

perfection qui permet à la puissance de Dieu de tout soumettre est joint l'amour, comme en une sorte de quiétude : c'est que l'amour accomplit la volonté de Dieu tout entière. Si l'amour revêt différentes parures, c'est que ses parures sont aussi nombreuses que les vertus qui œuvrent dans l'homme : l'amour est la source de tout bien. Le visage de la figure a l'éclat du soleil, pour indiquer que l'homme doit diriger vers le vrai soleil toutes les bonnes intentions de son cœur. Sa tunique est de pourpre : l'homme qui se fait un vêtement du cœur même de la miséricorde aide autant qu'il le peut toute personne qui s'adresse à lui. Le collier d'or serti de pierres précieuses signale que l'homme qui s'impose le joug de la soumission l'orne de vertus bienheureuses ; il s'humilie totalement, il montre véritablement qu'il est réellement soumis à Dieu, comme le Fils de Dieu qui, jusqu'à la mort de son corps, obéit en tout à son Père. Si ses sandales ont l'éclat de la foudre, c'est que toutes les voies que suit l'homme sont dans la lumière de la vérité, afin que l'homme suive les traces de Christ, afin qu'il demeure pour les autres un exemple de rectitude et de fidélité.

4 La tablette qui étincelle comme le cristal montre que personne ne peut pleinement saisir la divinité ; elle n'a pas de commencement et elle n'est soumise à aucun commencement. C'est par le regard de l'amour que la prescience de Dieu se manifeste : amour et prescience s'accordent l'un à l'autre. Si cette prescience est lumineuse, c'est qu'elle ignore toutes les taches ; elle ne connaît ni début ni fin, et aucune créature mortelle ne la détermine ; l'homme qui veut se soumettre à l'amour aime ce qui est en Dieu, il contemple Dieu

dans la pureté de la foi, il n'offre à Dieu rien de mortel, il s'installe dans les joies célestes, et Dieu a prévu qu'il viendrait vers lui. Si la ligne sur laquelle se trouve le trône de ladite figure se met en mouvement, c'est que, lorsque l'amour de Dieu contempla sa prescience, tout ce qui devait se réaliser dans les créatures apparut, avant même que les créatures qui devaient être créées n'existassent. La volonté de Dieu à laquelle l'amour est joint comme en une sorte de quiétude entreprit ensuite la formation des créatures : le ciel, la terre et toutes les autres créatures qu'ils abritent se dressèrent alors. Mais quand les anges eurent été créés, certains négligèrent leur auteur, ils sombrèrent d'irrévocable façon, alors que d'autres demeurèrent au service et dans l'amour de Dieu. Après toutes les créatures, Dieu créa l'homme, afin que l'homme n'eût aucun manque à subir, une fois formé. Il donna à l'homme la lumière de l'esprit vivant, il le consolida merveilleusement de deux modes particuliers, afin qu'il fût feu et flamme : le feu dans l'âme, et dans la raison, cette flamme qui jaillit du feu. La flamme de la raison sait où elle doit opérer après le baiser de la grâce ; elle sait ce qu'est la science du bien et du mal ; elle ne brûle pas là où elle n'a pas choisi d'œuvrer, elle fuit, pleine de déplaisir, ce qu'elle ne veut pas réaliser, à moins que l'artiste ne la presse de brûler là où il veut qu'elle se tourne, ou qu'au contraire il ne la force à s'éteindre, là où elle a choisi de brûler. Dieu a placé ces deux forces dans le fragile récipient du corps, afin de réaliser œuvre utile... (La raison peut ainsi choisir une double voie : l'animal se tourne vers la matière, l'homme, par la foi, demeure aux côtés de Dieu.)

5 Le coin de la zone inférieure gauche, qui se met à devenir liquide, rappelle le jugement de ma puissance, qui décida de l'effusion des eaux du déluge, quand ma volonté, jointe à ma puissance, eut engendré les créatures. Adam et ses fils engendrèrent certes des germes convenables, dans la crainte de Dieu et selon la nature de l'homme ; mais leurs descendants s'opposèrent d'une honteuse façon à la nature de l'homme ; ne pouvant les supporter plus longtemps, je les étouffai par le déluge ; le diable, atterré, en trembla de peur, quand il s'aperçut du caractère invincible de ma puissance, qui avait écrasé l'homme. Les strates, rouge, puis blanche, qui apparaissent sous cette partie aqueuse, évoquent l'époque qui va du déluge à l'incarnation de mon Fils, que j'envoyai dans le silence de ma volonté, dans la plénitude de ma puissance, lorsque se furent achevés les temps de violence. C'est alors que les jugements de ma puissance prirent la teinte rouge de la justice, d'autant plus que les hommes après le déluge s'attribuèrent dans leurs actions, durant les différents âges, l'éclat de la crainte de Dieu. Ainsi l'édifice de la crainte de Dieu apparut en Noé, la circoncision en Abraham, la loi en Moïse et la prophétie avec les prophètes. Tous opprimèrent l'idolâtrie, comme le jour qui met la nuit en fuite. Toutes les époques se succédèrent en eux, de même que les œuvres des hommes se succèdent dans les hommes. Quand tous ces temps tendirent vers le déclin, comme le soleil vers le couchant, et comme mon peuple grossissait et s'avançait, je contemplai la plénitude du nombre de ceux dont il est écrit sur mon inspiration :

6 “Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d’une femme, né sujet de la loi, afin de racheter les sujets de sa loi” (Galates, 4, 4-5)... (L’arche de Noé est certes déjà le symbole de l’Église, l’obéissance d’Abraham est une tour dans la ville céleste, la loi de Moïse les colonnes de la maison de Dieu. Mais c’est le Fils qui vint dans la plénitude des temps ; il œuvra avec les chefs de l’Église, avec les prêtres, avec les ermites, avec les spirituels, les pénitents, les bons époux et ceux qui croient ; les croyants se regroupèrent autour de lui, comme le soleil qui, jusqu’à la neuvième heure, a un éclat de plus en plus vif.)

7 Après cependant que la doctrine des apôtres et les vertus des autres saints eurent rendu les hommes purs et lumineux, vinrent des jours qui renoncèrent à cette énergie dans une féminine faiblesse : tous les bons usages que la grâce de l’Esprit saint avait édifiés dans les hommes depuis les temps des apôtres tombèrent dans les mailles ténébreuses de ces filets qui avaient permis à l’antique serpent de duper le monde. Les apôtres avaient affermi leur doctrine comme dans de l’acier, ils l’avaient verrouillée avec les clefs du ciel, ils lui avaient imposé des brides dans la crainte de Dieu, afin qu’elle ne sombrât pas dans la dérision : c’est qu’ils la pratiquaient dans un zèle quotidien, et, la réglant sur le cours du soleil, ils la sanctifiaient par l’abstinence, par la louange et par la prière. L’antique serpent ne s’en demanda pas moins à part lui comment il pouvait détruire et étouffer cette loi, car il se considérait comme dupé. Il vit qu’il avait le temps de lutter contre les fils des hommes, s’il réussissait à précipiter dans le péché les

conceptions des hommes. Aussi enflamma-t-il du désir de prévarication le juge royal qui se mit à recourir à certaines vanités infâmes, et à les pratiquer, jusqu'à ce que la main de Dieu s'abattît sur lui : de même Dieu terrassa Néron et d'autres tyrans, en les privant de tout leur honneur. En ce temps-là, la viridité des vertus se mit à dessécher, la justice tout entière commença son déclin. Dans tous les germes, la viridité s'affaiblit : c'est que les couches supérieures de l'atmosphère s'étaient transformées ; l'été goûtait une froideur hostile, cependant que l'hiver connaissait souvent une chaleur contraire. La terre subit alors de telles sécheresses, mais aussi de telles périodes pluvieuses, qui s'accompagnaient des autres signes précurseurs dont le Fils de Dieu avait prévu avant le jour du jugement la venue à ses disciples inquiets, que nombreux prétendirent que le jour du jugement était imminent.

8 Aussi le Fils de Dieu s'adresse-t-il au Père et dit : "Au début, toutes les créatures verdoyaient. Dans les temps intermédiaires, les fleurs s'épanouirent. Ensuite, la viridité faiblit." C'est ce que voit le mâle combattant, et il dit : "Je connais ce temps. Mais le nombre d'or n'est pas encore accompli. Contemple donc le miroir du Père. Je soutiens en mon corps la fatigue, mais mes enfants s'affaiblissent. Souviens-toi donc que la plénitude originelle ne doit pas flétrir ! Tu as décidé jadis que ton œil jamais ne faiblirait, tant que tu ne verrais pas mon corps couvert de pierres précieuses. Si la fatigue me prend, c'est que tous mes membres sont l'objet des moqueries. Père, vois : je te montre mes plaies. Hommes, tous autant que vous êtes, fléchissez les genoux en face

du Père, et qu'il vous tende la main." Voilà comment il faut entendre ces propos. Au commencement avant le déluge, la terre possédait une viridité telle qu'elle fructifiait, sans la peine des hommes. Or ceux-ci, qui relâchaient leur discipline dans le siècle et leur parfaite dévotion à l'égard de Dieu, transpirèrent dans de terrestres voluptés. Après le déluge, en cette période intermédiaire qui s'étend du déluge à l'arrivée du Fils de Dieu, les fleurs s'épanouirent autrement qu'elles ne l'avaient fait, avec une sève nouvelle et des germes nouveaux : c'est que désormais l'humidité des eaux et la chaleur du soleil assuraient la cuisson. De même que les fleurs se multipliaient et se développaient, de même la science des hommes, enflammée par l'Esprit saint, montait jusqu'à l'étoile nouvelle, qui montrait le roi des rois. La sagesse brûlait du feu de l'Esprit saint, véhicule de l'incarnation du Verbe de Dieu dans la matrice de la Vierge. Par l'étoile dont nous avons parlé, l'Esprit saint manifesta aux peuples l'œuvre accomplie dans la matrice de la Vierge : la clarté de la fleur de l'Esprit saint, c'est le son du Verbe qui a tout créé. Ainsi, l'Esprit saint féconda la matrice de la Vierge, il descendit en langues de feu sur les disciples du Fils de Dieu, et, après la Pentecôte, il accomplit de nombreux miracles avec ces mêmes disciples et leur postérité. Ce temps donc, qui s'élevait de vertu en vertu, était un temps viril, qui manifesta des années durant une énergie pleine de force. Puis la viridité dépérit, elle se mua en une féminine faiblesse, elle mit la justice au second plan, elle se soumit à la folie des mœurs humaines : en ces jours, chaque homme agit à sa guise. Ainsi l'Église connut l'abandon, comme une veuve qui manque de

la sollicitude bienveillante de son époux : elle n'a plus le solide bâton du guide, sur lequel s'appuient les hommes. Des marchands pauvres et avides dispersent dans les vallées nos enfants, ils leur interdisent de gravir les collines et les monts, ils les dépouillent de leur noblesse, de leur héritage, de leurs biens et de leurs richesses. Comme les loups qui suivent les traces des brebis, qui déchirent celles qu'ils attrapent et qui mettent en fuite les autres, ils trompent par leur ruse mes enfants, par des juges trop puissants et par des tyrans injustes. Aussi ces temps sont-ils la prison des artifices du diable. Longtemps j'ai ainsi laissé la tyrannie de mes ennemis se rire de mon peuple : mes ennemis possèdent les instruments de torture pour l'humanité. Souvent aussi, dans l'Ancien Testament, j'ai châtié les rebelles. En ce temps, j'ai laissé les esprits des airs terrifier les hommes en bien des tempêtes ; je les ai frappés, je leur ai infligé de nombreux châtiments, je les ai affaiblis et rendus malades, parce qu'ils n'abandonnent pas leurs mœurs inquiètes. En leur sein, ils cachent l'envie et la haine, ils décident en eux-mêmes la perte de leur prochain, ils revêtent le manteau de l'honnêteté et de la gratitude pour déverser sur lui toute la malice et tous les crimes. Par la création même, que j'ai mise au service des hommes, les hommes aussi sont jugés. L'eau et le feu les étouffent, le soleil et la lune apparaissent contre nature : ils ne suivent plus la trajectoire que Dieu leur a fixée, ils l'abandonnent. Ainsi cette époque accomplira sa course au milieu de la souillure des mœurs des hommes : le sang sera versé, toute la constitution honnête de l'Église sera détruite ; l'airain et le plomb de

l'injustice contamineront l'or de la justice ; toute la bonne volonté de l'homme sera pesée à la balance de l'injustice. Mais au terme de ces jours dont la faiblesse est féminine, la justice que le Fils de Dieu avait confiée à ses disciples avec l'anneau nuptial, quand il les avait envoyés par toute la terre, surgira. Elle montrera les vêtements que lui ont donnés les apôtres, et qui sont maintenant souillés et déchirés par l'injustice des nations.

9- (La justice est la parure et le vêtement des apôtres.
11 Matthieu est douceur : il revêt de soie la justice. Thomas donne à la justice un vêtement de soie verte, sur une chemise blanche. Pierre confie un vêtement de lin et de pourpre, cependant que Mathias prépare le trône royal de la justice. Paul est, quant à lui, la roue du char de justice : comme une roue supporte un char, Paul supporte la loi de Christ. Il donne aussi à la justice des sandales d'or pur, et Jacques des oreilles, de hyacinthe blanche et rouge. Simon orne la justice de bijoux précieux, Jacques, le frère de Jean, tisse un voile de soie blanche, Jean offre une ceinture de soie verte, Philippe et Barthélemy des bracelets, André une bague sertie d'un topaze, Thaddée un manteau précieux. Puis c'est Pierre, à nouveau, qui s'occupe de la couronne. Les vertus de l'Église servent également de parure à la justice. Elle clame son désespoir en ce siècle de faiblesse. Cet état cependant ne peut durer.)

12 Le courageux lutteur qui s'attaque aux glaives diaboliques et à l'injustice tout entière voit dans la lumière inaltérable de sa clarté ces jours inconvenants où la justice tout entière s'effondre. Il les arrache à l'oubli, tout en dissimulant les péchés des

hommes jusqu'à ce qu'ils se repentissent, et il dit : Je connais en mes jugements cachés ce temps qui abandonne le bien et qui sombre dans le mal. Les injustices des hommes qui montent les chars différents des temps qui se succèdent, je ne les abandonne pas provisoirement sans les soumettre au fouet d'une juste punition. Quant à ce nombre d'or, quant à ces martyrs qui ont été tués dans la rougeur de mon sang pour la cause de la vraie foi dans l'Église primitive, et qui brillent comme de l'or, leur nombre n'est pas encore plein. Ces premiers martyrs en effet attendent les martyrs qui livrent leur corps au dernier supplice et dans les derniers temps, pour la confusion de l'erreur détruite et en mon nom, comme en témoigne Jean, mon aimé :

13 "Alors on leur dit de patienter encore un peu, le temps que fussent au complet leurs compagnons de service, et leurs frères qui doivent être mis à mort comme eux" (Apocalypse, 6, 11). Entendons-le ainsi : l'inspiration divine leur apprit que ceux qui accepteraient par amour pour Dieu la mort ici-bas, afin que leur corps reposât un temps dans la pourriture de la décomposition, serviraient Dieu dans la vérité, comme leurs frères, jusqu'à ce que les compagnons de service fussent au complet. Ils souffriraient dans leur corps jusqu'à endurer la mort corporelle, bien des tribulations les frapperaient pour l'amour du Fils de Dieu. Or la voix des martyrs, qui ignorent les péchés et la cause de leur mort, monte vers Dieu. L'éclat divin resplendit en eux au point que l'on perçoit dans ladite splendeur la foule innombrable en formation. Ils reçoivent la clarté de la vie éternelle qui leur apporte une réponse à leurs visions. La

clameur n'est pas ombragée par les œuvres repoussantes des péchés : ils sont innocents et ils versent leur sang pour l'incarnation du Fils de Dieu, afin de témoigner du sacrifice de l'agneau. Ils sont compagnons de service de ceux qui seront tués pour la foi et pour la justice, ils sont frères aussi de ceux qui seront fauchés dans les derniers temps du monde par l'Antichrist, comme ces enfants que tua Hérode, Hérode qui renie comme l'Antichrist le Fils de Dieu. La voix du sang versé de l'homme s'élève ainsi dans les clameurs et dans les accusations de l'âme, de l'âme qui a été chassée du corps, sceau dans lequel Dieu l'avait placée. L'âme recevra donc ensuite la récompense de ses œuvres, soit gloire, soit châtiment. Mais c'est en Abel que la première voix du sang commença à s'élever vers Dieu, lorsque Caïn détruisit avec une insolence précipitée l'édifice de l'œuvre divine. Ainsi le Fils de Dieu dit de nouveau :
14 “Père, miroir, clarté de la divinité, en toi brille l'armée des anges, et quelles que soient les formes qui y apparaissent, pour les anges toujours tu resplendis. Fais donc voir, montre quelles injustices je subis, de la part de ceux qui me négligent ! En mon corps, en mes membres qui se dressent contre moi quand ils devraient me soutenir dans la rectitude, j'endure les peines de la perversion, car je ne trouve point où me reposer dans la viridité d'œuvres bonnes...” (Les humbles eux-mêmes s'attachent à ce qui est néant ; ils abandonnent la louange des anges. Or, Dieu a créé l'homme dans l'unité du corps et de l'âme.)
15-16 (Dans le *Scivias*, ces temps d'injustice ont été désignés sous le nom : chien de feu.)... Mais la justice

adressa ses plaintes au juge suprême, et Dieu prit alors une voix d'accusateur. Aussi son juste jugement laissera-t-il s'abattre la vengeance sur les prévaricateurs de sa rectitude et sur la tyrannie de ses ennemis. Et ils se diront l'un l'autre : "Combien de temps supporterons-nous et tolérerons-nous ces loups rapaces qui devraient nous guérir et qui ne le font pas ?" Parce qu'ils détiennent le pouvoir de la parole qui lie et qui délie, ils s'emparent de tout, comme des bêtes féroces. Leurs crimes s'abattent sur nous, et l'Église tout entière, par leur faute, flétrit : car ils ne clament plus ce qui est juste, ils détruisent la loi, comme les loups dévorent les agneaux. Ils ont la voracité des ivrognes, ils pratiquent maint adultère quand ils nous jugent sans pitié pour de tels péchés. Ils s'emparent également des biens d'Église, et leur avidité s'exerce là où elle peut. Leurs ministères nous apportent pauvreté et indigence : ils se souillent comme ils nous souillent. Jugeons-les donc et séparons-les, eux qui sont plus séducteurs que docteurs ! Il faut agir si nous ne voulons pas périr, car s'ils persévèrent, ils soumettront et perturberont le pays tout entier. Conseillons-leur donc de porter leur robe, d'accomplir leur ministère conformément à la religion de justice, selon les constitutions des patriarches, ou alors : qu'ils partent en abandonnant leurs biens ! Voilà les reproches que leur adressent avec acrimonie ceux que provoquera le jugement de Dieu. Ils se rueront sur eux et ils diront : "Nous refuserons leurs règnes, ceux de leurs biens, de leurs terres, de leurs soucis séculiers ! Nous, les princes, nous avons été placés au-dessus d'eux !" Comment se peut-il que ces tonsurés, avec leurs robes et dans leurs cel-

lules, aient plus d'armes et de soldats que nous ? Est-il convenable que le clerc soit soldat, et réciproquement ? Ôtons-leur donc ce dont ils sont les injustes détenteurs ! Veillons seulement à leur laisser les offrandes pleines de zèle pour les âmes des défunts, et abandonnons-leur ce qui n'est pas le fruit de la rapine ! Le Père tout-puissant a opéré en tout une juste distribution : le ciel pour ce qui est des cieux, la terre pour ce qui relève de la terre. Le partage, ici-bas, devrait être aussi équitable : aux spirituels la part qui revient, aux hommes du siècle ce qui leur revient ! Qu'aucun parti n'opprime l'autre par la rapine ! Dieu n'a point voulu que l'un de ses fils reçût robe et manteau, pendant que l'autre restait nu : à l'un la robe donc, à l'autre le manteau. Que les laïques portent le manteau – ils ont les nombreux soucis du siècle, leurs fils ne cessent de croître et de se multiplier ! – et que le peuple spirituel accepte la robe : qu'ils soient nourris et vêtus, sans manquer de rien, mais sans posséder non plus plus qu'il n'est nécessaire... (Que soient donc séparés les deux ordres, de l'Église et du siècle !) Que cette œuvre débute, chez les clercs comme chez les laïques, à la première heure ! Qu'elle atteigne sa plénitude à la troisième heure, et qu'elle s'achève à la sixième ! Tous les états pourront alors la considérer, et voir que l'ordre est différent de l'ordre actuel : chaque ordre en effet aura sa rectitude propre, les hommes libres rendront hommage à leur liberté, et les serviteurs retrouveront la soumission d'antan.

17 Or, voici que surviendra ce lion que nous avons annoncé dans le *Scivias* ! Or, voici que surgiront bien des guerres dures et cruelles, rejetée la crainte

de Dieu, voici le meurtre de bien des hommes, et bien des cités qui sombreront dans la destruction ! Mais, de même que l'homme domine de son courage la mollesse féminine et que le lion maîtrise les autres bêtes, en ces jours, la cruauté de quelques hommes détruira par un divin jugement la quiétude des autres. Alors, Dieu réservera à ses ennemis des peines cruelles pour purifier l'injustice, comme il l'a toujours fait depuis le début du monde. Lorsque ces afflictions auront purifié les hommes, les combats leur répugneront. Dans toutes les constitutions de l'Église qui agréent à Dieu, c'est la justice qu'ils appréhenderont dans la crainte de Dieu, et bien d'autres biens ils ajouteront, aussi bien dans les jours de paix que dans ceux de guerre et de peine... (Dieu, le vrai Salomon, ornera son époux et fera luire sa parure ouvertement dans l'Église.)... Alors apparaîtront des ordres nouveaux, inconnus jusqu'alors, de justice et de paix, et les hommes diront, admiratifs, qu'ils n'en ont jamais entendu ni connu de semblables. Et cependant, bien que la paix leur soit offerte avant le jour du jugement, et comme en ce temps qui avait précédé la venue du Christ, leur joie ne pourra être totale, car ils redouteront la venue du jugement. Aussi chercheront-ils, dans la foi catholique, cette justice pleine qui sourd du Dieu tout-puissant, et même les juifs se réjouiront, proclamant sa venue, qu'ils avaient niée auparavant. Ainsi cette paix même qui avait précédé l'incarnation du Fils de Dieu sera en ces jours pleinement achevée. Des hommes de courage surgiront, pour une grande prophétie. Chaque germe de justice fleurira chez les fils et les filles des hommes, ainsi que l'a prédit selon ma volonté mon servi-

teur, Isaïe le prophète : “Ce jour-là, le germe de Yahvé deviendra parure et gloire, et le fruit de la terre deviendra l'honneur et l'ornement des rescapés d'Israël” (4, 2).

18-19 (Par ces paroles, Isaïe annonce la naissance du Fils, la joie qui saisit les fils de Jacob et la fructification des bonnes œuvres. C'est que l'Ancien Testament se fane, cependant que le nouveau est l'été qui fait tout germer, tout fleurir, tout mûrir. D'après Luc, 23, 31, Christ est le bois vert, et l'Antichrist le bois sec. Le bois sec apparaîtra dans les temps de rupture, lorsque la roue du firmament cassera et supprimera la splendeur lumineuse.)

20 En ces jours, des nuages d'une extrême douceur toucheront la terre d'un air très suave. Transpireront viridité et fertilité. Alors les hommes se prépareront pour la justice totale, alors que la fertilité avait fait défaut dans les temps précédents, dont la faiblesse était féminine. Les éléments, violentés par les péchés des hommes, avaient été déchus de leur fonction. Désormais, les princes, assistés de tout le peuple de Dieu, conféreront un ordre juste à la justice de Dieu. Ils interdiront toutes les armes qui avaient servi à tuer, et les hommes conserveront seulement les outils de fer pour le travail des temps, les outils utiles pour l'homme. Celui qui transgressera le commandement, c'est son propre fer qui le tuera et il sera jeté dans un lieu reculé. De même que les nuages envoient une pluie douce et juste afin que fructifie le bon germe, de même l'Esprit saint déversera sur le peuple la rosée de sa grâce, prophétie, sagesse et sainteté, afin que ledit peuple change et se convertisse en bien. C'est que l'ancienne loi était l'ombre

de toute vie spirituelle : la créature la marquait tout entière. En hiver, les fruits sont tous cachés en terre, on ne les voit pas et ils ne sont pas encore formés. De même la loi ignorait l'été, car le Fils de Dieu, incarné, ne s'était pas encore manifesté. Or, sa venue a transformé le monde entier en lui conférant une signification spirituelle : l'été produit fleurs et fruits. En ces jours, la vertu de Dieu permettra l'été véridique, car tout aura pour assise la vérité : les prêtres et les moines, les vierges et ceux qui pratiquent l'abstinence, tous les autres ordres vivront dans leur rectitude, dans la justice et dans le bien, en rejetant tout le superflu et toutes les grandes richesses ; car, de même que l'équilibre des nuages et de l'air favorise la nécessaire et utile fructification, de même le germe de la vie spirituelle se révélera par la grâce de Dieu ! Comme nous l'avons dit, la prophétie s'ouvrira, la Sagesse sera agréable et robuste, tous les croyants se mireront en elle comme en un miroir. C'est alors que les vrais anges s'associeront aux hommes dont ils deviendront les familiers quand ils verront la nouveauté et la sainteté de leur conversion : actuellement, la puanteur de leurs péchés bien souvent les en détache. Alors les justes se réjouiront, eux qui attendent l'espoir de la vie éternelle. Leur joie ne sera cependant pas parfaite puisqu'ils verront l'imminence du jugement futur. Ils agiront donc à la manière de pèlerins en route pour leur patrie : tant qu'ils sont en voyage, leur joie n'est pas totale. Les juifs et les hérétiques eux aussi se réjouiront et ils diront : "Notre gloire est proche, terrassés sont ceux qui nous ont épuisés et expulsés !" Bien des païens se joindront alors aux chrétiens dont ils apprécieront la profusion

d'honneurs et de richesses. Ils recevront le baptême, ils prêcheront Christ aux côtés des chrétiens, comme du temps des apôtres. Ils diront aux juifs et aux hérétiques : "Ce que vous appelez votre gloire, c'est la mort éternelle ; de celui que vous nommez votre prince, vous verrez la ruine dans d'horribles dangers. Vous vous convertirez, quand vous verrez le jour que nous a montré le surgeon de l'aurore, Marie, l'étoile de la mer." Les voilà, ces jours pleins d'énergie et de louange, dans la paix et la stabilité, semblables à des soldats en armes postés sur un rocher pour tendre une embuscade à leurs ennemis, et pour les pourchasser jusqu'à la mort. Ils annonceront la venue du dernier jour, car ils réaliseront tout le bien et toute la grâce prédits par les prophètes. La Sagesse aussi, la piété, la sainteté, en ces jours, seront confortées, car si le Fils de Dieu n'avait pas été prédit par les prophètes, s'il n'était pas venu en un clin d'œil, vite on l'aurait oublié, de même qu'a tôt fait d'être ruiné l'homme corrompu qui vient comme en cachette.

21-23 En ces jours cependant, la justice et la piété dont nous avons parlé progressivement pencheront vers la fatigue et vers la faiblesse, même si les hommes réussissent à vite récupérer. Tantôt surgira l'injustice, avant de tomber à nouveau, tantôt des guerres, famines, peste et mortalité séviront, pour disparaître à nouveau : rien ne durera ni ne persistera bien longtemps dans un même état, tout sera en mouvement, apparaissant, disparaissant. L'époque qui commencera alors, c'est celle que nous avons appelée, dans le *Scivias*, les temps du cheval. Époque de mœurs effrénées, de vantardise, les hommes souvent verront

se lever en eux la plénitude des voluptés, des autres vanités et de l'irrespect. Plongés dans la quiétude de la paix, ils regorgeront de fruits. Aucune guerre ne leur fera plus peur, car la pénurie ne leur apprendra plus la retenue, et, s'attribuant toute la gloire, ils ne rendront plus les honneurs que l'on doit à Dieu, source de tous les biens. Des périls jamais vus encore suivront les temps de repos et d'abondance. Si les hommes en effet persistent dans cette quiétude, s'ils ne craignent aucun péril, les jours qui surviendront seront des jours tout différents, des jours pleins de douleurs qui verront s'accomplir les lamentations des prophètes et retentir la voix du Fils de Dieu. Les hommes redouteront à ce point les calamités continuelles qu'ils désireront la mort, disant : "Mais pourquoi sommes-nous nés ?" Ils souhaiteront que les montagnes les écrasent. Les jours précédents de douleurs et de calamités gardaient parfois encore des moments de répit et de consolation. Désormais, les douleurs et l'injustice n'abandonneront plus ces journées pleines de maux. La douleur s'ajoutera à la douleur, l'injustice à l'injustice, les homicides, les injustices qui sans cesse se succéderont ne se compteront plus, et les hommes seront en ces jours tués par la fureur de leurs proches comme des animaux que l'on abat pour manger… (Temps d'invasions étrangères, de rapines et de guerres, destruction de régions et de cités, contamination des disciplines de l'Église, jours qui annonceront des jours pires encore, la venue de l'homme déchu ! Heureusement l'Église, épouse de Christ, prie, le Fils demande au Père de se souvenir de la pérennité de la plénitude originelle des générations humaines.)

24 Or, quand les peuples incroyants et horribles dont nous avons parlé auront envahi tout à l'entour les biens et les possessions des Églises, quand ils se seront acharnés à leur destruction et à leur perte, comme vautours et faucons qui écrasent tout ce qu'ils retiennent sous l'aile et sous la griffe, quand le peuple chrétien, épuisé totalement, poussé à la repentance de ses péchés, aura tenté la résistance armée sans craindre la mort, alors un vent très violent, venu du nord, accompagné de brumes épaisses, de nuages d'une très épaisse poussière, lancera son souffle contre eux, en répondant au jugement de Dieu. Leurs gorges se rempliront de brouillard et leurs yeux de poussière, avant qu'ils ne renoncent à leur férocité, frappés d'une stupeur extrême. Mais la sainte divinité enverra des signes, des miracles au peuple chrétien, comme Moïse et sa colonne de nuées. Et de même que l'archange Michel a lutté contre les païens pour la défense des chrétiens, de même les fils de Dieu qui ont la foi, sous sa protection, tomberont sur les ennemis, et emporteront la victoire de par la vertu divine : ils livreront les uns à la mort, ils expulseront les autres. Aussi une foule nombreuse de païens se joindra-t-elle à cette époque aux chrétiens dans une foi authentique, disant : “Le Dieu des chrétiens, c'est le vrai Dieu, lui qui a révélé de tels signes en ces hommes !” Quant aux vainqueurs que Dieu aura tenus sous sa protection, ils loueront Dieu, en ces termes : “Louons le Seigneur, notre Dieu ! En nous il a été véritablement magnifié, puisque nous sommes vainqueurs en son nom. Notre courage, c'est sa louange, puisque nous avons grâce à lui dominé ses ennemis, qui sont les nôtres, puis-

que nous avons cru fidèlement en lui !" Et ils répéteront : "Prêtons attention aux paroles de Dieu dans l'évangile ! Le peuple des païens se dressera contre celui des chrétiens, comme cela parmi nous s'est produit ; reconstruisons les cités voisines et les maisons détruites, renforçons leurs défenses plus qu'auparavant, afin que des maux semblables ne nous écrasent, comme c'est actuellement le cas !" Et de toutes leurs énergies, de toute leur âme, ils accompliront ladite œuvre, avec courage et sans parcimonie.

En ces jours, les empereurs verront s'affaiblir leur romaine dignité et l'énergie qui leur avait permis de maintenir résolument l'empire romain. Leur gloire faiblira. Sous leurs mains et de par le jugement de Dieu, l'empire régressera, pour s'éclipser graduellement, vicieux, tièdes, serviles, honteux qu'ils seront dans leur conduite, inutiles, et réclamant cependant encore du peuple les marques d'honneur. Or, le bonheur du peuple, ils ne le rechercheront plus. Donc, on ne pourra plus les honorer ni les vénérer. Les rois et les princes de bien des peuples soumis auparavant à l'empire romain feront sécession, ils ne supporteront plus le joug. L'empire se disloquera avant de s'effondrer. Chaque nation, chaque peuple se choisira pour maître un roi, prétendant que la vastitude de l'empire leur a plus pesé qu'elle ne leur a servi. Puis, une fois que le sceptre impérial aura été brisé, sans espoir de restauration, la dignité épiscopale subira un sort semblable. Les princes, les sujets en effet, laïques autant qu'ecclésiastiques, ne trouveront plus la moindre piété dans le nom d'évêque, et ils minimiseront la dignité qui porte ce nom. Dans chaque nation, ils préféreront des magistrats, des

archevêques au nom nouveau, si bien que le siège de l'apôtre, dont l'influence ancienne aura été réduite, pourra à peine maintenir sous sa coupe Rome et les contrées avoisinantes. Il arrivera alors, soit à la suite d'invasions guerrières, soit par un consensus des puissances temporelles et spirituelles, confiant à chaque prince laïque la protection et le gouvernement de son royaume et de son peuple, qu'il faudra que tous les archevêques et autres maîtres spirituels contraignent leurs sujets à une discipline rigide, afin que ne les affligent pas ces maux dont les a frappés l'assentiment divin.

26 L'injustice souvent se vautrera dans la faiblesse, pour, ensuite, essayer de se redresser. Parfois cependant, la justice manifestera encore sa rectitude, et les hommes de ce temps reprendront les pratiques et les disciplines antiques de leurs ancêtres, dans la dignité, les observant, les maintenant, selon l'usage des anciens. Chaque roi, chaque prince, chaque évêque trouvera en son proche un modèle de discipline, quand il le verra observer la justice et mener une vie honnête, et les nations feront de même quand elles apprendront que leurs voisines progressent vers le bien en s'élevant dans la rectitude. L'air recouvrera sa douceur, la terre produira des fruits utiles, les hommes redeviendront sains et forts. En ces jours, les prophètes et les sages se multiplieront, les énigmes des prophètes et des écritures se révéleront aux sages dans leur plénitude, cependant que leurs filles et leurs fils prophétiseront, comme il a été prédit il y a bien longtemps. Ces phénomènes se produiront dans une pureté si authentique que les esprits de l'air renonceront à leurs quolibets. Ils prophétiseront dans

le même esprit que les anciens prophètes qui annoncèrent jadis les secrets de Dieu, et conformément à la doctrine des apôtres qui dépassa toute l'intelligence de l'homme. Mais les hérésies, les turpitudes et les maux eux aussi bouillonneront entre-temps, proclamant l'arrivée prochaine de l'Antichrist, au point que les hommes de ce temps diront qu'ils n'ont jamais vu auparavant surgir des crimes et des impuretés de cette envergure. C'est ce que symbolise dans le *Scivias* le porc : lorsque la justice règne quelque part, l'iniquité la combat. Lorsque l'iniquité se renforce quelque part, la justice la confond, car le monde ignore la stabilité.

27 Or, tu remarques, homme, que la partie extérieure de la roue, que nous avons décrite, abrite une tempête violente et agitée, au voisinage de la ligne transversale qui constitue le diamètre de ladite roue. En ces temps, en effet, la justice divine sera violence et agitation. Près des limites de cette énergie qui confère au monde sa vigueur, là où se joignent la volonté et la puissance de Dieu – la puissance dépend de la volonté et elle limite et le monde et ce qui est dans le monde –, on ne trouvera plus ni pureté ni quiétude de la foi catholique dans le cœur des incroyants. Les hommes de ce temps fuiront la stabilité et la sincérité de la vraie foi, abandonnant Dieu, ils se tourneront vers le fils de perdition. Celui-ci, apportant le trouble dans toutes les institutions ecclésiastiques, infligera aux croyants qui lui résisteront toutes les bourrasques de l'adversité. Et quand les hommes, après avoir enduré bien des tribulations dues aux invasions de peuples étrangers, aux divisions internes et à celles de l'empire, se reposeront, ce seront tout d'un

coup un bouillonnement d'hérésies et des troubles nombreux qui frapperont la dignité de l'Église.

28 C'est en ce temps qu'une femme impure mettra au monde un fils impur. Et l'antique serpent qui dévora Adam le gonflera à ce point de toute sa clique que rien de bien n'entrera ni ne pourra entrer ni demeurer en lui. Il sera élevé en plusieurs endroits reculés, afin que les hommes l'ignorent, et, imprégné de tous les arts diaboliques, il sera caché jusqu'à sa maturité. Ses vices, il ne les manifestera que lorsqu'il aura pris conscience de sa plénitude et de sa profusion, dans toutes les iniquités possibles. Dès sa naissance, les dissensions, les contrariétés se multiplieront, détruisant les ordres justes, recouvrant de ténèbres la rectitude de l'ardente justice et éteignant chez les hommes l'amour. L'amertume et la rudesse naîtront en eux, les hérésies seront telles que les hérétiques eux-mêmes prêcheront leurs erreurs ouvertement et sans réserve. Le doute et l'incertitude empliront à ce point la foi des chrétiens que les hommes se demanderont quel Dieu invoquer. Les signes se multiplieront, dans le soleil, dans la lune, les étoiles, les eaux, les autres éléments et créatures, annonçant par leurs présages et comme dans un tableau les maux à venir. La tristesse s'abattra en ce temps sur les hommes : mourir ne sera plus rien pour eux. Quant à ceux qui garderont la perfection dans la foi catholique, ils attendront, dans la plus profonde contrition, les ordres de Dieu. Les tribulations croîtront jusqu'à ce que le fils de la perdition ouvre la bouche, pour proclamer sa doctrine contraire. Alors, quand il lancera ses paroles de fausseté et de duperie, le ciel, la terre seront secoués de tremblements, la chaîne de la jus-

tice, que Paul a fait descendre jusqu'aux pieds de ladite figure pour la première fois, sera soulevée, comme par le souffle d'un grand vent, elle qui, jusqu'à ce temps, n'aura été ni cassée ni tordue. C'est que Paul a solidement conforté sa doctrine par des miracles si nombreux, il l'a ornée et décorée de tant de paroles d'une profondeur extrême qu'elle peut durer jusqu'à la fin du monde, comme le montre cette chaîne qui descend jusqu'aux pieds de la justice comme jusqu'à la fin du monde. Paul, par la vérité, dans l'élévation de son esprit, a annoncé aux fidèles la seconde venue du Fils de Dieu et l'incursion destructrice du fils de la perdition :

29 "Ne vous laissez pas trop vite agiter l'esprit ni alarmer par des paroles prophétiques… Auparavant doit venir l'apostasie et se révéler l'homme impie, l'être perdu, l'Adversaire, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu ou reçoit un culte, allant jusqu'à s'asseoir en personne dans le sanctuaire de Dieu, se produisant lui-même comme Dieu" (Deuxième Épître aux Thessal., 2, 1-4). Et il ajoute, pourtant : "Dès maintenant, oui, le mystère de l'impiété est à l'œuvre" (2, 7)… C'est que l'homme vit au centre de la puissance de Dieu : avant que l'homme eût été formé, Dieu existait et, après que l'homme en son corps aura connu la fin, Dieu persistera dans son énergie.

30 (La puissance divine avait rejeté l'antique ennemi dans l'abîme. Cet ennemi croit pouvoir achever l'œuvre commencée par cet autre homme qu'est l'Antichrist. Celui-ci profère une doctrine perverse. Il enseignera à l'homme que le contact charnel n'est pas un péché, que les hommes se composent d'un

pôle chaud et d'un pôle froid, et que ces deux pôles doivent s'attirer. Ainsi Lucifer niera par l'Antichrist la justice de Dieu.)

31 Cet homme portera le nom d'homme du péché parce qu'il accomplira tous les maux et parce que tous les maux s'abattront sur lui. Il portera le nom de fils de la perdition, parce qu'il est sous le règne de la mort et de la perdition, parce qu'il s'attire, après l'avoir séduite, une multitude de nations par des voies perverses et infâmes, parce qu'il se fait adorer tel un Dieu, ainsi que Jean l'a dit, le témoin de la vérité, dans sa description de la figure bestiale et féroce : "Et tous l'adoreront, tous les habitants de la terre dont le nom ne se trouve pas écrit dans le livre de vie de l'Agneau" (Apoc., 13, 8). Ce propos concerne l'avenir ; voici comment l'interpréter : le corps et l'esprit avilis, ils adoreront la bête d'injustice, ceux qui fixent leur cœur, et sa tente, à des réalités terrestres, ceux dont les noms ne sont pas marqués des signes de la sainteté de l'éternité de cette vie dont la bouche ignore la ruse. Aussi sera-t-il plongé dans la perdition, quiconque adorera les écrits de cet homme perdu, quiconque le vénérera, quiconque portera en son cœur l'écriture de Satan chassé par Dieu, parce qu'il a voulu être Dieu. Aussi son nom est-il mort, lui qui fuit cette vie qui ignore toute mort et qui tout vivifie. Et tous ceux qui adhéreront au fils de perdition et qui accompliront ses œuvres ne seront pas écrits dans le livre de l'Agneau, car cet Agneau, c'est le Verbe de Dieu, ce *Fiat* qui est la source de la création tout entière. Dans les deux Testaments, le diable a eu ses zélateurs assidus, par Baal dans l'ancien et par les Sadducéens dans le nouveau, tous

promoteurs du schisme. Par les turpitudes de Babylone la loi de Dieu a tout d'abord été violée, elle qui est la racine de toute justice et qui abritait les patriarches et les prophètes. Ensuite, dans le Nouveau Testament, aux côtés des Sadducéens, on a nié la résurrection en abaissant la justice. Le vrai fruit des rameaux, en effet, c'est le témoignage de Christ, méprisé par l'idole Baal et par les Sadducéens. De Baal et des Sadducéens procéderont les hérétiques qui contredisent les conditions de la première croissance. Pire encore sera leur erreur : ils nieront totalement Dieu dans sa création et les animaux en vie. Ils seront tous les adorateurs de la bête du malheur, de l'homme de perdition, ils abandonneront la foi en Dieu tout-puissant, eux qui prétendent n'encourir aucun dommage en négligeant les préceptes divins.

32 Ainsi l'incroyance descend jusqu'à la tête de léopard, tête en or que l'on voit apparaître dans le collier dont nous avons parlé. C'est que l'Antichrist prend le nom de Dieu, comme d'une tête en or, et il provoquera par les arts diaboliques et en déchaînant les éléments d'horribles prodiges et de terribles tempêtes. Dieu n'interviendra pas tant que le genre humain n'aura pas pris conscience de sa déchéance. Ainsi l'Antichrist simulera la mort et la résurrection pour la rédemption de son peuple, en marquant de ses stigmates le front de ses adeptes. Il leur infligera tous les maux possibles, de même que l'antique serpent a su enflammer le désir de l'homme, pour le tromper puis pour l'empoisonner. Par cette Écriture, il les dressera à ce point contre le baptême et contre le nom chrétien, grâce à la magie, qu'ils refuseront de l'abandonner, et qu'ils prendront son nom,

comme les chrétiens prennent le nom de Christ. Depuis longtemps, Lucifer conserve par-devers soi cette Écriture, et il ne l'a révélée à personne sinon à celui qu'il possédait tout entier dans le sein maternel, et par lequel il était sûr de pouvoir accomplir toute sa volonté. Cependant cet homme de perdition ne tiendra pas du diable son âme ni sa vie, mais de Dieu. L'initiateur lui-même de l'antique séduction, celui qui déteste tout bien, a reçu sa vie lui aussi de Dieu : c'est que Dieu seul est vie, lui qui anime tout souffle et toute vie, lui le seul commencement sans commencement. Lucifer combattit Dieu au ciel. Par cet homme de perdition, il essaie également de lutter sur terre contre l'humanité du Fils de Dieu. Il le fait par cette Écriture qui nie Dieu et le créateur de tout, et il promet aux siens le don illustre de biens plus grands encore que ceux que Christ, le Fils de Dieu, a apportés à ceux qui croyaient en lui. Cette Écriture n'avait été vue ni inventée en aucune autre langue : c'est Lucifer qui la forgea de toutes pièces, et qui la révélera dans la ruse, afin de pousser les hommes à ignorer leur créateur... Mais Dieu détruira tous les efforts de cette Écriture et son auteur même... Quand Lucifer se mettra à rassembler autour de lui toutes les générations par ces signes fallacieux, les sots et les justes seront frappés de terreur.

33-34 Or, moi qui suis, je me souviendrai de la formation du premier homme, moi qui ai prévu toutes les œuvres par lesquelles Lucifer se servira de l'homme pour s'opposer à moi. Pour le combattre, j'ai déjà marqué les saintes vertus, déjà par Hénoch et par Élie. Je les ai choisis parmi la race des humains, eux qui s'attachaient à moi de tout leur désir. Vers la fin

des temps, je montrerai aux hommes comment accueillir les témoignages de ces deux semblables. Je les instruirai tous deux en mon mystère, je leur révélerai les œuvres de l'homme, afin qu'ils les connaissent comme s'ils les voyaient en chair et en os : leur sagesse dépasse celle des écrits et des discours. Quand ils ont en effet été enlevés au regard des hommes, ils ont abandonné toute crainte et toute terreur, au point d'endurer avec équanimité tout ce qui les entoure. Aussi les gardé-je en des lieux secrets, dans l'invulnérabilité. Or, quand le fils de perdition suscitera sa doctrine perverse, cette même énergie qui les souleva du milieu des hommes les ramènera, comme dans un souffle, et, tant qu'ils séjourneront sur terre au milieu des hommes, ils ne se nourriront que tous les quarante jours, comme mon Fils qui, durant quarante jours, jeûna. Ces hommes sages et courageux sont symbolisés sur le collier de justice par une tête de capricorne, car de même que le capricorne est courageux et se dresse, ma puissance leur donnera la force et les exhaussera rapidement sur les sommets de mes miracles. En eux ils posséderont une énergie telle qu'ils pourront accomplir dans le firmament, dans les éléments, dans toute la création, des signes plus grands que les signes du fils de perdition, déjouant ses signes fallacieux par leurs signes de vérité. L'énergie considérable de leurs miracles attirera vers eux, de toutes les nations, des hommes qui croiront en leurs paroles, et qui courront au martyre infligé par le fils de perdition comme à un repas, dans une foi ardente... Alors sera achevé le nombre en or des heureux martyrs, tués dans l'Église primitive à cause de la vraie foi,

par ces martyrs que l'on aura tués dans les errements des derniers temps. C'est que ce temps dévore et terrasse tout : aussi l'ai-je désigné dans le *Scivias* par le loup. Le loup rapace en effet dévore tout ce qu'il peut. En ce temps, les croyants qui croient au Fils de Dieu seront engloutis. Aussi le Fils de Dieu s'adresse-t-il à nouveau au Père pour proclamer... (qu'il reconduira les hommes déchus au bercail tout en rejetant les révoltés. Il en appelle à la miséricorde du Père, tout en demandant aux hommes de se repentir. Ses plaies, qu'il montre au Père, restent ouvertes, tant que l'homme continue de pécher).

Or, quand Henoch et Élie auront subi la mort charnelle de la main du fils de la perdition, ses zélateurs éprouveront grande joie, croyant leur disparition effective. Mais lorsque l'esprit de la vie les aura réveillés et emportés dans les nuages, leur joie se transformera en crainte, en tristesse et en grand étonnement. C'est que, par leur résurrection et par leur élévation, moi qui suis toute-puissance, je montrerai que la résurrection et la vie des morts, malgré toutes les répugnances des infidèles, ne peuvent être niées. Et si les éléments qui ont accompagné le péché des hommes sont en ce jour purifiés, l'homme lui aussi ressuscitera, pour recouvrer par la pénitence qui agrée à Dieu une clarté plus grande que celle de sa création première. La pénitence émeut tout ensemble en l'homme. Sa voix plaintive émeut aussi le ciel, et elle loue Dieu de tout cœur avec les chérubins. Alors l'antique serpent entrera à cause de la résurrection d'Henoch et d'Élie dans une énorme colère, poussant l'homme de perdition à essayer de récupérer le trône dont il avait été chassé, afin que les hommes

oublient tout à fait la résurrection des deux hommes et le souvenir du Fils de Dieu. À part lui, il dira : "En ce Fils qui est mien, je vais mener un combat plus grand que jadis dans les cieux. Par lui j'accomplirai ma volonté tout entière, à laquelle ni homme ni Dieu ne résisteront, et je sais, car j'en ai conscience, que je suis invincible. Je serai le vainqueur total !" Alors le fils de la perdition convoquera un grand concours de peuple, afin que sa gloire soit manifeste. Il essaiera de marcher au-dessus des cieux, au point que, s'il restait dans l'Église un morceau de foi catholique inébranlé, son ascension le réduirait à néant. Mais quand il aura commandé aux éléments supérieurs de l'emmener dans les cieux, devant la foule assemblée et en attente, les paroles de mon fidèle Paul s'accompliront, ces paroles qu'il a prononcées, plein qu'il était de l'esprit de la vérité :
36 "Alors l'Impie se révélera et le Seigneur le fera disparaître par le souffle de sa bouche" (2 Thessal., 2, 8). Entendons ainsi ces propos. En ce temps, le fils d'iniquité sera démasqué, son mensonge apparaîtra à tout le peuple. Il avait nourri la présomption de monter aux cieux. Le dominateur et le sauveur des nations, le Fils de Dieu, abattra, en le tuant, sa présomption, utilisant cette énergie qui anime le juste jugement qu'il prononcera, lui qui est le Verbe du Père, sur la terre tout entière. Le fils de la perdition se sera élevé par son art diabolique. Il sera écrasé par la vertu divine. Une puanteur de soufre et de poix l'engloutira, et les peuples assemblés rechercheront par la fuite la protection des montagnes. Les spectateurs seront frappés d'une terreur telle qu'ils abjureront le diable et son fils, pour se convertir à la vraie

foi du baptême. Atterré, l'antique serpent grincera des dents et dira : "Nous sommes donc confondus, nous ne sommes plus en mesure de subjuguer l'homme, comme nous l'avons fait jusqu'à présent !"

37 Alors tous ceux qui croient fidèlement au Fils de Dieu loueront Dieu d'une voix suppliante et pleine de louanges, comme l'a écrit mon témoin aimé et véridique : "Désormais la victoire, la puissance et la royauté sont acquises à notre Dieu, et la domination à son Christ, puisqu'on a jeté bas l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu. Eux-mêmes l'ont vaincu grâce au sang de l'Agneau, et grâce au témoignage de leur martyre, car ils ont méprisé leur vie jusqu'à en mourir" (Apoc., 12, 10-11). Entendons ces paroles ainsi : quand le diable est vaincu, quand son fils, l'Antichrist, est prostré, la disposition divine annonce la venue du salut. Aucune crainte des périls diaboliques : la vertu a vaincu, et le règne est universel, pour tous ceux qui sont sous le gouvernement de Dieu. Voici la puissance invincible de Christ, le Fils de Dieu, que Dieu a institué, prêtre authentique, pour le salut des âmes ! Il est projeté dans la damnation éternelle, l'accusateur tenace, le trompeur sans repos de ceux qui, fils de Dieu comme nous, recevront à nos côtés l'héritage céleste. Sous le regard du créateur et du juge suprêmes, il a accusé ceux qui consentent à ces multiples suggestions, en tout temps, dans les fautes temporelles et spirituelles, car l'homme pèche toujours. Dieu a commencé par vaincre dans le combat de l'ange perdu qui s'en prenait à Dieu, parce qu'il voulait être Dieu. Il a alors prévu la dernière

bataille qu'il mènerait contre lui, quand il a envoyé son Fils, et totalement confondu l'ange perdu par son intermédiaire. Ceux aussi qui ont eu en Dieu une vraie confiance ont été vainqueurs, refusant de consentir à ses avances. Le sang de l'Agneau a assuré leur rédemption, en leur permettant de sortir vainqueurs des nombreuses adversités qui se sont abattues sur leur corps, par la parole aussi, c'est-à-dire par la doctrine dont il a témoigné dans la foi catholique, et qui jaillit aussi de ce Verbe, source de la création tout entière. Ils ont ainsi méprisé leur âme, en ne la retenant pas dans leur corps, mais en la laissant s'avancer jusqu'à la mort de ce corps, soumis à la mort temporelle après de multiples souffrances, remettant leur âme au Dieu tout-puissant. Martyrs, ils ont couru à la mort, et avant de renier le fils de l'homme, ils ont subi l'épreuve de la souffrance. Ainsi Abel, les prophètes et autres martyrs, tués pour Dieu jusqu'au jour du jugement dernier, apportent au Fils de Dieu le témoignage de ce sang que Christ versa pour eux dans la volonté du Père. Voilà comment s'achève la guerre du fils de la perdition, et jamais plus il n'apparaîtra dans aucune civilisation. Réjouissez-vous donc, vous dont la demeure est dans les cieux comme sur terre ! Après la chute de l'Antichrist, elle sera encore amplifiée, la gloire de Dieu. »

38 De nouveau, j'entendis une voix du ciel qui me donnait l'instruction que voici : « Que Dieu soit loué en son œuvre, en l'homme. Il a mené sur terre les plus grands combats, pour sa rédemption. Il a daigné élever l'homme au-dessus des cieux. À l'homme donc de célébrer en compagnie des anges la face de Dieu,

en cette unité qui fait de lui un Dieu et un homme vrais ! Que le Dieu tout-puissant daigne aussi oindre de l'huile de sa miséricorde cette pauvre figure féminine qui a été l'intermédiaire de cet écrit ! Elle vit en effet dans la plus complète insécurité, elle ne possède pas même cette science que l'on élabore dans les Écritures. L'Esprit saint les a offertes pour l'instruction de l'Église, et elles sont comme la muraille d'une grande cité. Depuis sa naissance, elle est comme prise au filet de douloureuses maladies, elle ne cesse de souffrir, dans toutes ses veines, dans la moelle de ses os et dans sa chair. Dieu cependant n'a pas encore permis sa ruine, car elle voit en esprit, par la caverne de sa raison, certains mystères de Dieu. Or, cette vision a pénétré à ce point les veines de cette créature qu'elle provoque souvent chez elle une grande fatigue, qui rend tantôt plus léger tantôt plus pénible l'épuisement dû à sa maladie. Elle vit donc d'une façon différente des autres hommes, comme une enfant dont les veines ne sont pas encore assez pleines pour pouvoir comprendre la conduite de l'homme. Elle mène une existence de servante, sous l'inspiration de l'Esprit saint. Sa complexion est aérienne, aussi l'air, la pluie, le vent, toutes les tempêtes suscitent-ils en elle une infirmité qui la prive de toute assurance corporelle. Autrement, l'inspiration de l'Esprit saint ne pourrait la prendre pour demeure. Mais parfois, dans sa grande énergie de bonté, l'Esprit de Dieu lui apporte comme la rosée, un rafraîchissement qui l'arrache à la maladie et à la mort, afin qu'elle puisse continuer à vivre dans le siècle, servante inspirée de l'Esprit saint. Or, que le Dieu tout-puissant, qui sait vraiment combien la fati-

gue épuise cette créature, daigne achever en elle sa grâce, afin que sa piété soit en elle glorifiée, afin que son âme pérégrine loin de ce siècle vers la gloire éternelle, afin qu'elle se réjouisse d'être accueillie et couronnée par lui ! C'est que le livre de la vie, écriture du Verbe de Dieu, par qui est apparue toute la création, qui a prédit en lui pour ainsi dire et selon la volonté du Père éternel la vie de tous, n'est pas le fruit de la doctrine quelconque d'une science humaine, mais, selon son désir et de miraculeuse manière, le fruit de cette figure de femme, naïve et sans instruction. Qu'aucun homme ne soit donc assez téméraire pour faire quelque ajout aux termes de cet écrit, ou pour en supprimer quelque passage, s'il ne veut pas être éliminé du livre de vie et de toute la béatitude terrestre ! À une seule exception près : quand il s'agira de corriger des lettres ou des phrases proférées avec trop de naïveté sous l'inspiration de l'Esprit saint. Quiconque interviendrait différemment pécherait contre l'Esprit saint ! Il ne lui serait pardonné ni ici-bas ni dans le siècle à venir. Célébrons une dernière fois le Dieu tout-puissant, dans toutes ses œuvres, avant le temps et dans le temps : il est le premier et le dernier. Que les croyants écoutent d'un cœur aimant ces paroles que profère pour le plus grand profit des croyants celui qui est le premier et le dernier ! »

TABLE

LE LIVRE DES ŒUVRES DIVINES

ESQUISSE DE BIBLIOGRAPHIE HILDEGARDIENNE

La bibliographie hildegardienne compte un nombre impressionnant de titres en langue allemande, mais aussi en anglais, en italien, en suédois (très grand fut l'écho de l'œuvre en Europe du Nord), bien évidemment en latin, etc. En français, la lacune est d'autant plus inadmissible que c'est à l'abbé Jean-Paul Migne (1800-1875), natif de Saint-Flour et curé de Puiseaux dans le Loiret, que nous devons la renaissance hildegardienne au XIXe siècle, par la publication des œuvres latines complètes de l'abbesse. Notons cependant qu'en la matière, comme en bien d'autres, la France, enfin, finit par s'ouvrir aux vents qui se lèvent au-delà de ses frontières : Régine Pernoud consacre quelques pages d'un de ses derniers livres à la bénédictine (*La Femme au temps des cathédrales*, Stock), Marie-Madeleine Davy également dans son *Initiation médiévale. La Philosophie au douzième siècle*, chez Albin Michel.

Citons ici seulement le viatique minimum du pèlerin hildegardien. Avant de se mettre en route, il doit connaître le latin et l'allemand.

Textes

Migne, J.-P., *Patrologia latina*, t. 197, Paris, 1882.

Hildegarde de Bingen, *Scivias*, éd. crit. par Adelgundis Führkötter, in *Corpus christianorum Continuatio Medievalis*, t. 43, 2 vol., 1978.

Hildegarde de Bingen, *Œuvres complètes*, 7 t., Otto Müller, Salzbourg, 1954 sq. (avec la collaboration des meilleurs spécialistes de l'abbesse, notamment Adelgundis Führkötter, Maura Böckeler, Heinrich Schipperges, Peter Riethe, etc. ; la traduction en allemand est présentée ou suivie d'une étude de textes toujours de très haut niveau).

Correspondance, 1965.

Cantiques (Lieder), 1969.

Médecine (Heilkunde), 2 éd., 1961.

Physica, 2e éd., 1974.

Scivias, 5e éd., 1963.

Liber vitae meritorum, 1972.

De operatione dei (Livre des œuvres divines), 1965.

Études

Führkötter Adelgundis et Schrader Marianna, *Die Echtheit des Schrifttums der heiligen Hildegard von Bingen*, Cologne, Graz, 1956.

Id., *Hildegard von Bingen*, in : *Die großen Deutschen*, 5, 1957.

Liebeschütz, Hans, *Das allegorische Weltbild der heiligen Hildegard von Bingen*, Leipzig, 1930, Darmstadt, 1964.

Schipperges Heinrich, *Hildegard von Bingen... Die Schöpfung der Welt in Gottes Ebenbild*, Olten, 1958.

Id., *Das Menschenbild Hildegards von Bingen*, Leipzig, 1961.

Widmer Bertha, *Heilsordnung und Zeitgeschehen in der Mystik Hildegards von Bingen*, Bâle, Stuttgart, 1955.

D'Alessandro O., *Mistica e filosofia in Ildegarda di Bingen*, Padoue, 1966.

Pour le huit centième anniversaire de la disparition de sainte Hildegarde, a eu lieu à Bingen-Bingerbrück, du 15 septembre au 21 octobre 1979, une exposition internationale qui connut un grand succès. Le catalogue de l'exposition présente une remarquable mise au point de nos connaissances sur la moniale (Lehrbach Heike, *Katalog zur internationalen Ausstellung, Hl. Hildegard von Bingen 1179-1979*, Mayence, 1979).

LE LIVRE DES ŒUVRES DIVINES

(Visions)

« *Spiritualités vivantes* »